

JOSEPH LAHITTON

Docteur en Théologie

LE “ PATER ”

DE

**SAINTE THÉRÈSE
DE L'ENFANT-JÉSUS**

avec deux appendices :

Le “ PATER ” de saint Augustin

Le “ PATER ” de saint Thomas

ÉDITIONS SPES — PARIS

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2023.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LE “ PATER ”

DE

SAINTE THÉRÈSE

DE L'ENFANT-JÉSUS

OUVRAGES DE M. LE CHANOINE LAHITTON
(Libr. Beauchesne, 117, rue de Rennes, Paris.)

LA VOCATION SACERDOTALE
5^e édit., in-8 écu : 33 francs.

Opus egregie laudandum, a déclaré la Commission cardinalice nommée par Pie X pour examiner cet ouvrage en 1912.

THEOLOGIÆ DOGMATICÆ THESES
*Juxta sinceram D. Thomæ doctrinam
ad usum seminariorum
et Verbi divini præconum.*
4 vol. in-8 écu : 100 francs

Manuel de théologie en latin *et en français*. « Manuel vraiment remarquable », écrit le R. P. Marchand, recteur de l'Université d'Ottawa. Et le R. P. Frey, supérieur du Séminaire français de Rome, ajoute qu'il « rendra service non seulement aux élèves, mais aux professeurs... ainsi qu'aux prêtres du ministère, qui pourront y puiser d'excellents canevas pour leurs prédications. »

EDITIONS SPES,
17, rue Soufflot, Paris

SANCTUM SACRIFICIUM : *Entretiens sur la Messe*,
in-12 : 10 francs.

Nihil obstat :

Bajocis, 30 sept. 1936

**Ph. MOREAU,
*Censor Librorum.***

Imprimatur :

Bajocis, 30 sept. 1936

† **Franciscus-Maria PICAUD,
*Ep. Baioc. et Lexov.***

A LA RÉVÉRENDE MÈRE
AGNÈS DE JÉSUS
PRIEURE DU CARMEL DE LISIEUX
SŒUR
ET
« PETITE MÈRE »
DE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS
DONT LE PRÉCIEUX SUFFRAGE
A DÉTERMINÉ
LA PUBLICATION DE CES ENTRETIENS,
HOMMAGE RESPECTUEUX
ET
FILIAL.

Ces instructions sur le PATER ont été données à Lisieux, dans la chapelle même du Carmel, au cours du triduum 27-30 septembre 1936.

Elles ont paru dans les *Annales de Sainte Thérèse*, de septembre 1935 à juillet 1936.

De divers côtés on nous a demandé de les publier à part.

Mais l'invitation la plus pressante — et décisive — nous est venue du Carmel de Lisieux, qui a le bonheur d'abriter depuis tant d'années trois sœurs survivantes de Sainte Thérèse.

D'une commune voix et avec un accent que nous n'oublierons jamais, elles nous ont assuré que ces entretiens reflètent le véritable esprit, la très pure doctrine de leur céleste benjamine, et qu'ils contribueraient à répandre dans le monde sa « *petite voix* » d'abandon filial au Père.

Cet espoir nous a décidé.

Dax, 30 septembre 1936.

JOSEPH LAHITTON,
professeur de dogme,
aumônier des Dominicaines contemplatives,
à Dax (Landes).

PREMIERE INSTRUCTION

L'Invocation Préliminaire : Notre Père qui êtes aux Cieux

SOMMAIRE. — *Beauté de Jésus en prière! — Maître, enseignez-nous à prier. — Beauté de Thérèse récitant le Pater.*

I. — Pourquoi sainte Thérèse préférait le *Pater* à toute autre prière. 1° *Parce que c'est la prière de Jésus...* 2° *Parce qu'elle y voyait, avec Saint Thomas, la prière totale;* 3° *Parce qu'il est imprégné de confiance filiale;* 4° *Parce que chaque demande est légitime et à sa place;* 5° *Parce qu'il traduit admirablement les gémissements de l'humaine misère : mélodie sublime! Flèches rapides!*

II. — Comment elle comprenait l'invocation préliminaire : *Formule de déférence? Par ces mots, nous nous dressons vers le Père; Notre Père, et non mon Père, parce que nous prions au nom de tous nos frères. Qui êtes aux cieux, et par ces mots nous louons sa puissance infinie. Pour Thérèse, formule d'abandon filial et familier : Papa, le bon Dieu! Voie d'enfance.*

*Pater Noster qui es in cœlis,
Notre Père qui êtes aux cieux,*

MES FRÈRES,

Si la plus belle attitude de l'homme est celle de la prière, comme devait être beau notre Jésus, quand il priait! Son être humain tout entier, corps et âme, avec toutes ses énergies, toutes ses puissances, se dressait, s'élevait vers le Père : *elevatio mentis ad Deum*; ses yeux semblaient pénétrer jusqu'aux cieux des cieux et refléter les secrets ineffables dont s'abreuvait sa lumineuse intelligence et dont tressaillait doucement son cœur.

C'est sur le mont des Oliviers qu'il avait coutume de s'isoler pour prier, et, si nous en croyons une tradition plusieurs fois séculaire, c'est également dans ce jardin paisible, chargé de mystère, où devait retentir dou-

loureusement, quelques mois plus tard, le triple cri de son agonie sanglante, c'est en ce lieu sacré que jaillit pour la première fois, de ses lèvres divines, le *Pater*, qu'il léguait, comme une fortune inestimable à notre insondable misère!

En effet, un jour où peut-être l'ardeur de sa prière avait plus merveilleusement transfiguré ses traits, les apôtres, ravis d'admiration, s'approchèrent de lui et pénétrés d'une sainte envie : « Maître, dirent-ils, enseignez-nous à prier : *Domine doce nos orare.* »

C'est comme s'ils avaient demandé : Maître, enseigne-nous à aimer. En effet, si, comme l'affirme saint Thomas, la prière est l'expression, la traduction officielle, et l'interprète de nos désirs¹, et si, par conséquent, l'ardeur de nos prières se mesure à celle de nos désirs; à son tour, l'ardeur de nos désirs se mesure à celle de notre amour. C'est parce qu'il aimait son Père et les âmes d'un amour souverain que Jésus priait si ardemment, d'une ardeur qui allait parfois, au dire de saint Paul, jusqu'aux larmes et aux grands cris².

Maître, enseignez-nous à aimer; enseignez-nous à prier.

Et Jésus dicta aux apôtres le *Pater Noster*,

1. *Oratio est quodammodo desiderii nostri interpretis apud Deum.* IIa IIæ, q. LXXXIII, a. 9.

2. *Preces supplicationesque... cum clamore valido et lacrymis offerens.* (Hebr. V, 7).

formule de la prière parfaite, toute imprégnée d'amour.

Au cours de ce triduum, préparatoire à la fête de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et même aux deux instructions de la solennité, je voudrais vous expliquer le *Pater* de Jésus, tel qu'il émanait du cœur de notre Sainte bien-aimée.

Car chacun a sa manière de prier, comme chacun a sa manière d'aimer.

Un jour, sainte Thérèse s'écria : « Au sein de l'Eglise ma mère, je serai *l'amour!* » Donc, au sein de l'Eglise, elle fut aussi et elle demeure *la prière!* Et, puisque le *Pater* est la prière des prières, sainte Thérèse est dans l'Eglise le *Pater!* le *Pater*, dit à sa manière à elle, le *Pater* avec la clarté spéciale qu'il prenait sur ses lèvres, parce que chaque saint a sa clarté comme les étoiles : *stella enim a stella differt in claritate*¹.

Si Jésus était si beau quand il priait, comme elle devait être belle aussi notre Thérèse, quand elle disait de toute son âme le *Pater* de son Jésus!

« Un jour, une novice entrant dans sa cellule, s'arrêta, frappée de l'expression toute céleste de son visage. Elle cousait avec activité — remarquez ce détail — et cependant

1. I. Cor, XIII, 41.

semblait perdue dans une contemplation profonde.

« A quoi pensez-vous? » lui demanda la jeune sœur.

« Je médite le *Pater*, répondit-elle; c'est si doux d'appeler le bon Dieu *Notre Père!*... et des larmes brillaient dans ses yeux¹. »

Sur sa manière de concevoir la prière et spécialement le *Pater*, elle écrit elle-même :

« Pour moi, la prière, c'est un élan du cœur, c'est un simple regard jeté vers le ciel, c'est un cri de reconnaissance et d'amour au milieu de l'épreuve comme au sein de la joie! Enfin, c'est quelque chose d'élevé, de surnaturel, qui dilate l'âme et l'unit à Dieu. Quelquefois, lorsque mon esprit se trouve dans une si grande sécheresse que je ne puis en tirer une seule bonne pensée, je récite très lentement un *Pater* ou un *Ave Maria*; ces prières seules me ravissent, elles nourrissent divinement mon âme et lui suffisent². »

Le *Pater*, tel que le comprenait sainte Thérèse; le *Pater*, tel qu'elle le disait; le *Pater*, tel qu'elle le vivait : voilà donc le sujet général des neuf instructions dont voici la première.

De ces neuf instructions la matière sera fournie par les sept demandes du *Pater*, en-

1. *Histoire d'une Ame*, chap. XII.

2. *Histoire d'une Ame*, chap. X.

cadrées de l'invocation préliminaire et de l'*Amen* final.

Dans ce premier entretien, nous allons répondre à deux questions :

1° Pourquoi sainte Thérèse préférait le *Pater* à toutes les prières;

2° Comment elle comprenait l'invocation préliminaire : *Pater noster, qui es in cœlis*.

I

« Qu'elle est grande la puissance de la prière! On dirait une reine ayant toujours libre accès auprès du roi et pouvant obtenir tout ce qu'elle demande. »

Cette parole de notre Sainte s'applique excellemment au *Pater*, sa prière de prédilection.

Si on lui eût demandé la raison de sa préférence, elle eût répondu, me semble-t-il, à la manière de saint Jean, le disciple bien-aimé de Jésus. Saint Jérôme raconte que le Voyant de Patmos, parvenu à l'extrême vieillesse et incapable de prononcer des discours suivis, se faisait porter aux réunions des fidèles pour leur répéter sans cesse les mêmes mots : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Ses disciples, fatigués enfin d'entendre toujours la même

chose, lui dirent : « Maître, pourquoi donc nous faire toujours cette recommandation? » Alors, il leur fit cette réponse bien digne de Jean : « *dignam Joanne sententiam.* » Parce que c'est le précepte du Seigneur, et si vous accomplissez ce seul commandement, cela suffit : « *Quia præceptum Domini est; et, si solum fiat, sufficit*¹. »

Pourquoi je préfère le *Pater*, répondrait notre Sainte : parce qu'il est l'*oraison dominicale*, c'est-à-dire, la prière de Mon Seigneur Jésus. Cette raison suffit à elle seule et dispense de toute autre.

Oh! que cette réponse est donc bien dans le style de sainte Thérèse et tout à fait digne d'elle : *dignam Teresiâ sententiam!* Puisque le *Pater* est de la composition même de Jésus, qu'il a jailli du Cœur de Jésus, et qu'il nous a été donné par lui *comme la prière modèle, la prière type*, qui donc oserait lui en substituer ou lui en préférer une autre? Ce ne sera pas, à coup sûr, notre Sainte, dont l'âme vibrait si bien à l'unisson de celle de son Jésus!

Pourquoi sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus préférait le *Pater*? Parce qu'elle y voyait, avec saint Thomas d'Aquin, la prière *totale*.

Elle, dont la devise était : *Je choisis tout!* comme elle devait aimer cette formule di-

1. S. Jérôme : *Comment. in epist. ad Gal. Lib. III, cap. 6.*

vine où le Maître des maîtres avait su condenser tous ses désirs les plus élevés, ainsi que tous les besoins essentiels de son corps mystique. De là, ce mot de saint Augustin : « Si nous prions d'une manière droite et convenable, quels que soient les termes dont nous nous servons, nous ne devons pas demander autre chose que ce qui est déterminé dans l'Oraison dominicale¹. »

Pourquoi sainte Thérèse préférait le *Pater*? Parce que, aimant l'ordre et le voulant partout, elle voyait, dans cette prière, chaque demande arrivant à sa vraie place, à sa place hiérarchique, selon son degré d'importance, depuis celles qui intéressent la plus grande gloire de Dieu, jusqu'à celles qui exposent les diverses nécessités humaines; toutes unies entre elles par un lien de mutuelle dépendance, qu'il est facile de mettre en lumière de la manière suivante :

Père, que votre nom soit sanctifié. — Pour que nous puissions éternellement sanctifier votre nom, placez-nous dans votre royaume éternel. — Pour que nous méritions votre royaume, faites que nous sachions accomplir en tout votre volonté sainte. — Pour que nous ayons la force d'accomplir votre volonté, donnez-nous le pain quotidien du corps et de l'âme. — Pour que nous soyons dis-

1. Aug. Epist. CXXI, c. 12.

posés à recevoir aujourd'hui et toujours le double pain du ciel, remettez-nous nos dettes passées; — préservez-nous des tentations où nous succomberions, et délivrez-nous du mauvais qui toujours nous assaille. Ainsi soit-il!

Demandons encore à notre Sainte pourquoi elle préfère le *Pater*. Elle nous dira qu'elle le trouve tout imprégné de confiance filiale en *Dieu-Père*, de cette confiance pleine d'abandon, non seulement filiale, mais encore enfantine qui fut et demeure la caractéristique de sa piété à elle.

Et, puisque une des principales qualités de la prière humaine, c'est la confiance, comment ne serait-elle pas confiante sur nos lèvres cette prière composée par notre céleste *Avocat auprès de Dieu*¹, par celui-là même qui l'articule avec nous et la présente pour nous à son Père, à *Notre Père*? Que dis-je? cet *Orant* incomparable qui dit avec nous cette prière et la présente pour nous en tant qu'homme, est le même qui, en tant que Dieu, a tout pouvoir pour l'exaucer, pouvoir qu'il possède indivisiblement avec le Père et l'Esprit d'Amour. De là ce mot de saint Augustin : « Quand nous prions, Jésus prie pour nous comme notre Prêtre : *ut sacerdos noster*; il prie en nous comme notre Chef, notre

1. *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum.* (I Joan., II, I.)

Tête : *ut Caput nostrum*; il est prié par nous comme notre Dieu : *ut Deus noster*¹.

Disons-le donc avec une entière assurance ce *Pater*, que Jésus lui-même prononce en nous, qu'il fait jaillir de notre âme profonde comme si c'était de la sienne, et qu'il a tout pouvoir d'exaucer, comme il a tout crédit pour le faire accueillir!

Et notre assurance doit redoubler à la pensée que chacune des sept demandes est on ne peut plus légitime. Souvent notre prière n'est pas exaucée, parce que, demandant ce qui n'est pas expédient, elle aboutit facilement à un échec. Or, l'apôtre saint Paul nous prévient que nous ne savons pas ce qu'il convient que nous demandions : *Nam, quid oremus sicut oportet nescimus*².

Saint Thomas nous donne la raison de cette ignorance. Il est très difficile, dit-il, de savoir ce qu'il faut demander, parce qu'il est très difficile de savoir ce qui est vraiment à désirer³, Jésus, notre bon Maître, est venu nous tirer d'embarras. Il sait, lui, quels doivent être nos désirs et quelles, par conséquent, nos demandes. C'est dans la plénitude de cette sublime science qu'il a composé sa prière et

1. *Orat pro nobis ut Sacerdos noster; orat in nobis, ut Caput nostrum; oratur a nobis, ut Deus noster.* (Aug., in psal. XXXV, I.)

2. *Rom., VIII, 26.*

3. *Scire autem quid sit petendum, difficillimum est, cum difficile sit scire quid est desiderandum.*

l'a mise sur nos lèvres comme l'expression fidèle des gémissements ineffables dont parle encore saint Paul, de ces gémissements de détresse humaine, de misère suppliante et d'amour abandonné, que l'Esprit-Saint tire de nos âmes — ces harpes divines — sous les coups d'archet de sa grâce.

Quelles suaves mélodies cet Esprit d'Amour n'obtenait-il pas, quand il jouait sur une harpe comme celle de notre Sainte, quand il lui faisait chanter, et savourer à longs traits, chacune des sept demandes du *Pater*; car chaque demande et chacun des mots qui l'expriment fournissaient à cette âme méditative et vibrante un aliment sans fin!

Non multa locutio, dit saint Augustin avec une concision à désespérer les traducteurs, *sed multa provocatio*. Ne parlez pas beaucoup dans vos prières, mais hélez très fort!

Pas de phrases; mais des cris!

Pas de phrases cérémonieuses, recherchées, artificieusement construites; mais des cris stridents, de ces cris d'âme qui percent les nues, cris de détresse humaine, que du fond de notre misère nous poussons vers le Père des cieux : *De profundis clamavi ad te Domine*¹.

De ce timbre, de cet accent irrésistible sont les sept demandes du *Pater*. Et voilà pourquoi notre Sainte éprouvait tant de bonheur

1. *Psal.* 129, I.

à les redire. Oh! comme elle s'entendait à les lancer vers le ciel; avec quelle adresse! avec quelle ardeur!

Car, comme dit si bien Bossuet, « la flèche qui part d'un arc bandé avec plus de force, prenant son vol au milieu des airs avec une plus grande vitesse, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée¹ », de même, notre prière pénètre plus avant, si je puis parler ainsi, dans l'essence divine, quand elle est lancée par une plus grande impétuosité de désirs.

Les désirs de notre Sainte étant doués d'une impétuosité irrésistible, les sept demandes dominicales devenaient, entre ses puissantes mains, des flèches rapides qui s'en allaient, à chaque fois, atteindre et toucher le Père en plein cœur : *sicut sagittæ in manu potentis*².

Voilà pourquoi sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus préférait le *Pater* à toute autre prière.

Nous allons voir maintenant comment elle comprenait l'invocation préliminaire : *Pater noster, qui es in cœlis*.

II

Notre Père, qui êtes aux cieux. — Dans ces mots, rien n'empêche de voir, avec saint Au-

1. Bossuet, *Sermons*, IV, p. 504.

2. *Ps.* 126, 4.

gustin, une de ces formules de déférence et d'hommage, par quoi le solliciteur cherche à se concilier, de prime abord, les bonnes grâces du personnage, dont il vient implorer le secours¹.

Mais saint Thomas observe², non sans raison, qu'il serait superflu d'incliner vers nous le cœur de notre *bon Dieu*. N'est-ce pas lui qui sans cesse nous prévient de toutes sortes de bénédictions?³ N'est-ce pas lui dont l'Amour fait toujours les premiers pas : *quoniam prior dilexit nos?*⁴ N'est-ce pas lui dont la charité sans déclin essaye de nous conquérir par tous les attraits de son infinie miséricorde : *In charitate perpetua dilexi te; ideo attraxi te miserans?*⁵ N'est-ce pas lui qui persiste à se tenir à la porte du cœur qui le chasse, et qui frappe, frappe encore, jusqu'à ce qu'on lui ouvre : *Sto ad ostium et pulso*⁶?

*Ipse Pater amat vos*⁷ : le Père vous aime, nous répète Jésus, qui connaît bien le cœur du Père!

Quand nous invoquons le Père, ce n'est

1. *Laude illius ad quem oratio dirigatur, solet benevolentia conciliari. (De Serm. Domini, Lib. II, 16.)*

2. IIa, IIæ, q. 83, a. 8, ad v.

3. *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis. (Ps. 20, 4.)*

4. *I Joan., IV, 10.*

5. *Jer., XXXI, 3.*

6. *Apoc. III, 20.*

7. *Joan., XII, 27.*

donc pas pour l'incliner vers nous; mais, au contraire, pour nous hausser vers Lui par le mouvement ascensionnel du désir et d'une confiance toute filiale¹.

En effet, s'il est notre Père, nous sommes donc ses enfants, ses tout petits enfants. Or, un Père qui aime comme Dieu seul sait aimer, que pourrait-il refuser à son petit qui l'appelle précisément de ce nom de Père : *Abba, Pater*; de ce nom que nul ne saurait prononcer avec l'amour qui convient, s'il n'était enseigné par l'Esprit-Saint, troisième de l'Auguste Trinité, celui qui, au foyer de la Charité éternelle, est l'Amour sans déclin, l'Amour infini, subsistant? C'est de lui, nous dit saint Paul, que tout enfant de Dieu doit apprendre à bégayer d'abord le nom d'*Abba*, puis à l'articuler nettement et, enfin, à le *clamer* avec une toute-puissance implorante, à quoi rien ne saurait résister : *In quo clamamus : Abba, Pater*².

Or, nous disons : *notre* Père, et non pas : *mon* Père; parce que nous n'avons pas le droit de nous approprier le privilège de prononcer ce nom, pas plus qu'il ne nous est permis de nous approprier le titre d'enfant de Dieu. Jésus-Christ seul est, à titre premier et incommunicable, le propre Fils de Dieu.

1. *Ut in nobis fiduciam excitemus postulandi... præcipue considerando ejus charitatem.* IIa, IIæ, q. LXXXIII, a. 9, ad 5.

2. *Rom.* VIII, 15.

Il est l'*Unique*¹, par droit de nature et de génération éternelle.

Quant à nous, mes Frères, nous ne sommes fils que sur le plan inférieur de l'adoption.

Ah! sans doute, cette adoption est d'un caractère à part, d'un rang éminent, et ne consiste pas dans une simple fiction légale où l'on ne transmet que le bruit d'un nom et la poussière d'un héritage. Sans doute, cette adoption est efficace, vitale, gravant dans notre âme profonde la fidèle effigie du Père et nous haussant d'une certaine manière, au niveau de la Divinité : *divinæ consortes naturæ*². Mais l'*Unique* demeure unique; et ce n'est qu'en Lui, par Lui, à cause de Lui que nous pouvons dire avec et comme Lui : *Notre Père*.

Aussi bien n'est-ce pas seulement pour respecter les droits inviolables de l'*Unique* que nous n'avons pas licence de dire à Dieu : *mon Père*; c'est aussi par égard pour nos innombrables frères dans l'ordre de l'adoption. Nous formons, tous ensemble, une immense famille sous Jésus notre aîné³.

Et donc, quand chacun de nous veut

1. *Unigenitus qui est in sinu Patris*, (Joan., I., 18).

2. *Il Petri*, I. 4.

3. *Primogenitus in multis fratribus*, (Rom. VIII, 29).

s'adresser au Père, il le doit faire sans jamais perdre contact avec ses frères, surtout avec l'Aîné, l'Unique, notre Chef, Tête du corps mystique dont nous sommes les membres : *multi unum corpus sumus in Christo*¹.

C'est dans cet immense concert de voix filiales et fraternelles que chacun de nous chante sa note personnelle, quand il dit : *Notre Père*.

Pour augmenter notre confiance nous ajoutons : *qui êtes aux cieux*. Celui à qui nous adressons notre requête est tout-puissant pour l'exaucer, puisqu'il est « celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance... celui qui se glorifie de faire la loi aux rois et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons! » Vous avez reconnu le majestueux langage de notre Bossuet.

Tout-Puissant et Tout-Aimant, tel est notre Père qui est dans les cieux. Que ne pouvons-nous espérer d'un tel Père, ou comment pourrions-nous mettre des bornes à notre confiance et à notre abandon?

Ce n'est certes pas Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui nous en donnera l'idée, et, moins encore, l'exemple. Elle a poussé, peut-

1. *Rom.*, XII, 5.

on dire, l'instinct filial de l'âme chrétienne jusqu'à ses plus extrêmes audaces. Nul, plus qu'elle, n'a eu la conviction absolue, la sensation profonde que nous sommes vraiment de la famille divine, que nous avons le droit, plus que cela, le devoir d'être familiers avec Dieu-Père, et que notre piété est d'autant plus droite, plus logique, plus vraie, qu'elle sait se montrer plus filiale, et même, tranchons le mot, plus enfantine!

Que ceux qui sont — ou croient être — des personnages, traitent cérémonieusement avec le bon Dieu, si tel est leur bon plaisir; qu'ils prennent, en l'abordant, des airs graves et des attitudes compassées, Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'est pas de leur école. Elle est petite, toute petite et veut le rester. Elle ne fait pas de grandes et belles révérences : les petits en ignorent l'art. Elle ne cherche pas ses mots : elle parle au bon Dieu comme ça lui vient et exprime le plus naturellement, le plus simplement, le plus enfantinement du monde ce qui monte de son cœur à ses lèvres¹.

Elle ne s'adresse pas au Très-Haut, ni au Dieu de Majesté, pas même à Dieu Père;

1. Je n'ai pas le courage de m'astreindre à chercher dans les livres de belles prières; ne sachant lesquelles choisir, je fais comme les enfants qui ne savent pas lire : je dis tout simplement au bon Dieu ce que je veux lui dire, et toujours il me comprend. (*Hist. d'une Ame*, ch. X.)

comme les enfants, elle l'appelle *Papa*; oui, *Papa, le bon Dieu!*

Et si quelqu'un s'étonne ou s'offusque, s'il se scandalise et se voile la face devant pareille familiarité, elle lui fera remarquer, tout doucement, qu'en parlant ainsi au bon Dieu, elle est de l'école de Saint Paul, voire de l'école du Saint-Esprit lui-même. Au témoignage de Saint Paul, n'est-ce pas l'Esprit-Saint en personne qui nous incline et nous pousse à appeler le bon Dieu : *Abba? in quo clamamus : Abba, Pater.*

Or, la petite Thérèse a observé que *Abba* et *Papa* sont une seule et même émission de voix, et que ces deux syllabes répétées, reproduisent les tout premiers bégayements de l'enfant qui commence à sourire à son père et essaye de lui faire comprendre qu'il l'aime.

Car c'est bien ce bégayement cueilli sur les lèvres du petit enfant encore à la mamelle, que Dieu a délibérément choisi pour en faire son nom à lui, son nom préféré, afin que nul ne puisse avoir de difficulté à l'appeler comme il veut l'être : *Abba! Papa! Papa, le bon Dieu*¹!

1. Ce mot ABBA, de l'araméen, a certainement été prononcé tel quel par Jésus. Voilà aussi pourquoi il a été conservé tel quel dans le Nouveau testament grec, *Marc*, XIV, 36; *Rom.*, VIII, 15; *Gal.*, IV, 6.

En saint Marc XIV, 36, c'est Notre-Seigneur en

Et voilà ce qu'a fort bien compris notre Sainte.

Elle en a conclu qu'elle avait tout intérêt à rester petite. Elle disait : « laissant aux grandes âmes, aux esprits sublimes les beaux livres que je ne puis comprendre, encore moins mettre en pratique, je me réjouis d'être petite, puisque *les enfants seuls et ceux qui leur ressemblent seront admis au banquet céleste*¹. »

Elle en a conclu encore qu'on prend le bon Dieu par les caresses, en traitant avec lui avec la simplicité du petit enfant assis sur les genoux de son papa ou de sa maman.

Et la voilà donc déjà, dès la première parole de son *Pater*, dans cette voie d'enfance spirituelle, qu'elle inculquera par toutes les paroles, tous les actes de sa vie et que, sur le point d'expirer, elle présentera comme sa vraie mission auprès des âmes : « C'est le chemin de la confiance et du total abandon. Je veux leur indiquer les petits moyens qui m'ont si parfaitement réussi; leur dire qu'il n'y a qu'une chose à faire ici-bas : jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices, le prendre par des caresses! » Et elle ajoute, triomphante : « C'est comme cela que je l'ai pris, et c'est pour cela que je serai si bien reçue². »

personne qui s'adresse ainsi à son Père. Et saint Paul dit aux fidèles qu'ils feront bien d'imiter Jésus, puisqu'ils sont fils d'adoption.

1. *Matt.*, XIV, 14. Sixième lettre à des missionnaires.

2. *Hist. d'une Ame*, chap. XII.

Et si elle a su dire mieux que personne, le premier mot de l'Oraison dominicale : *Pater!* Abba! Papa! tout aussi bien savait-elle dire le second : *noster*.

Sa prière n'avait rien d'individualiste et de resserré, mais embrassait le monde entier des âmes. De sa petite cellule du Carmel, elle lançait vers tous les points de l'horizon les puissantes antennes de ses ardents désirs, s'entraînant sans relâche à cet apostolat universel qu'elle accomplit maintenant sous nos yeux ravis. Elle n'excluait personne de sa prière catholique, sachant deviner dans l'adversaire d'aujourd'hui le frère possible de demain¹.

« A quoi, mon Jésus, vous serviront mes petits sacrifices, mes fleurs et mes chants?... Ils feront sourire l'*Eglise triomphante*, qui recueillera ces roses effeuillées et, les faisant passer par vos mains divines pour les revêtir d'une valeur infinie, les jettera sur l'*Eglise souffrante*, afin d'en éteindre les flammes, sur l'*Eglise militante*, afin de lui donner la victoire². »

Telle était l'universalité de son *Pater noster!* Et voilà avec quelle force elle le lançait vers *Notre Père qui est aux cieux!*

1. *Et plerumque, cum tibi videris odisse inimicum, fratrem odisti, et nescis.* S. Aug., *In ps. LIV*, ad I. vers.

2. *Hist. d'une Ame*, chap. XI.

Oh! qu'il est bon, qu'il est consolant de répéter les paroles de notre Sainte en ces lieux bénis où elle les a prononcées, à quelques pas de la cellule et de la stalle où elle a tant de fois récité et si bien vécu son *Pater*, dans une atmosphère tout imprégnée encore de son passage et embaumée du parfum de ses vertus; de parler d'elle, enfin, tout près d'oreilles fraternelles, qui gardent toujours vivant et vibrant le son de sa voix!

Ce bonheur sera le nôtre, mes Frères, durant tout ce triduum. Vous aurez à cœur d'en suivre assidûment tous les exercices, afin de ne rien perdre du *Pater* de notre bien-aimée Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Ainsi soit-il.

DEUXIEME INSTRUCTION

La première demande du Pater : Que votre Nom soit sanctifié

SOMMAIRE. — *Pour dire dignement le Pater, il faudrait être Jésus lui-même. — Autant de Pater qu'il y a de créatures à le réciter. — Nous cherchons à saisir le Pater de Thérèse.*

I. — Sens de la première demande :

A) *Deux noms de Dieu à sanctifier : a) Qui est : Celui qui est. C'est le nom propre de Dieu, celui qui règne sur tout l'Ancien Testament. — b) Deus charitas est : Dieu est l'Amour. C'est le nom révélé au Nouveau Testament. — B) Qu'est-ce que sanctifier le nom de Dieu. — C'est le glorifier comme il doit l'être, par la charité parfaite. Nous glorifions Dieu en lui ressemblant par la grâce. Sa gloire consiste à nous enrichir de ses dons.*

II. — Comment Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus comprenait cette première demande. — A) *Comment elle glorifiait le nom de Celui qui est : En se complaisant dans sa propre petitesse; en se cachant; en s'enfonçant dans son néant; en aimant son abjection et ses infirmités, comme saint Paul... — B) Comment elle glorifiait Dieu-Amour : En travaillant par amour pur et désintéressé; en avançant de plus en plus dans l'Amour : « Ma vocation, c'est l'amour! »*

Pater... sanctificetur nomen tuum
Père... que votre nom soit sanctifié.

MES FRÈRES,

Comme nous l'avons dit hier, au sermon d'ouverture, le sujet général de ces prédications est le *Pater* de Jésus et de Thérèse; le *Pater*, la prière propre de Jésus, celle qu'il a proposée à ses apôtres, quand ils lui ont demandé de leur enseigner le grand art de l'oraison : *doce nos orare*.

Le *Pater!* formule unique, répétée sans trêve, sur notre terre, par des milliers d'êtres humains : chacun essayant de reproduire, en la disant, les pensées et les sentiments du Maître, de se mettre au diapason de sa grande âme, bien que nul n'y soit parvenu et n'y puisse parvenir jamais!

Si, pour prononcer les Philippiques comme Démosthène, ou les Catilinaires comme Cicé-

ron, ou les Oraisons Funèbres comme Bossuet, il faudrait être Bossuet, Cicéron ou Démosthène, pour dire le *Pater* comme Jésus, il faudrait être Jésus lui-même.

Et il n'y a qu'un Jésus!

Le *Pater* est une prière *filiale*. Or, Jésus est, par droit de nature, Fils Unique. Nous ne sommes enfants de Dieu que sur le plan inférieur de l'adoption.

Mais c'est notre devoir d'enfants adoptifs de chercher à nous conformer chaque jour davantage à notre Aîné. Saint Paul va jusqu'à dire que tel est le but suprême des prédestinations divines. « Ceux, dit-il, que Dieu a distingués d'avance, il les a aussi prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit comme un premier-né parmi un grand nombre de frères¹. »

Or, qu'est-ce que ressembler à Jésus, sinon imiter le plus fidèlement possible sa pensée et ses sentiments : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*².

La prière, élévation de l'âme à Dieu, est le moment où la créature essaye de se dépasser elle-même, en se rapprochant de la source de toute perfection. Voilà pourquoi Jésus était si beau quand il priait! C'est alors que son âme

1. *Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui, ut ipse primogenitus in multis fratribus.* (Rom., VIII, 29.)

2. *Philipp., II, 5.*

humaine touchait de plus près aux rivages de la Divinité et s'irradiait davantage des splendeurs du ciel.

Le moment où Jésus prie est donc celui où nous avons, à la fois, le plus de difficulté et le plus violent désir de lui ressembler.

Et telle est l'application favorite des Saints, surtout quand ils récitent le sublime *Pater*, ce *Pater* que chacun prononce selon la sonorité spéciale de son âme, et nuance de la couleur particulière de sa propre sainteté. Voilà pourquoi, bien que le *Pater* soit vocalement le même sur toutes les bouches, il y a, en réalité, autant de *Pater* qu'il y a de lèvres différentes à l'articuler.

Notre dessein, durant ce triduum, n'est autre que de méditer le *Pater* de Jésus, tel que le comprenait et le disait Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Entreprise bien délicate encore et fort difficile. Mais notre aimable Sainte daignera nous guider elle-même, afin que notre essai de reconstitution ne soit pas trop disproportionné avec les sentiments de sa belle âme.

Nous voici en face de la première demande : *Pater... sanctificetur nomen tuum.* Père... que votre nom soit sanctifié.

Après en avoir expliqué, dans une première partie, le sens traditionnel, nous verrons ensuite comment la disait notre Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

I

Le sens réel et traditionnel de la première demande du *Pater* ressort de l'analyse attentive des mots qui la composent.

Et, tout d'abord, quel est ce nom qui doit être sanctifié?

Dans l'Ancien Testament, nous en trouvons un qui nous est signalé avec grande pompe, comme le nom propre de Dieu, par les lèvres de Dieu même.

Vous connaissez la scène et le prodige du buisson ardent. Du sein de ce buisson mystérieux qui brûlait sans se consumer, Jehovah révéla à Moïse le vocable sacré qui ne convient qu'à lui : « Je suis celui qui suis. » « *Ego sum qui sum* ». Phrase énigmatique, de construction étrange, et qui semble devoir se traduire ainsi : Je suis le seul être qui ait le droit de dire : *Je suis*.

Quelle n'est pas, mes Frères, la grandeur d'un pareil nom et comme il caractérise bien celui qui seul a le privilège de le revendiquer!

Comparées à Dieu, toutes les nations de la terre sont comme si elles n'étaient pas¹. La parcelle de réalité que possède chaque créature, n'est rien au prix de ce qui lui manque;

1. *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo.*
(Is. XL, 17.)

et de cette minime parcelle même, elle n'est pas propriétaire : elle l'a reçue, en simple usufruit, de Celui qui, seul, *est*¹.

Un jour, Notre-Seigneur apparut à Sainte Catherine de Sienne, et lui dit : « Sais-tu, ma fille, ce que tu es, et ce que je suis? Si tu apprends ces deux choses, tu seras bien heureuse : tu es celle qui n'est pas; et moi je suis *Celui qui est*. »

Celle qui n'est pas; Celui qui est : toute la grandeur de Dieu, toute la petitesse de la créature tient dans cette opposition formidable!

Ipsium esse, l'Etre même, l'Etre dans toute son étendue, dans toute son intensité, dans toute sa hauteur, dans toute sa profondeur : voilà Dieu!

Pur néant, néant total, absolu : voilà l'homme et, avec lui, toute créature.

Si vous êtes tentés de vous récrier devant ce néant dont on vous assure qu'il est votre unique partage et votre seul domaine, Saint Thomas, dont le langage est toujours pondération et mesure va vous convaincre. « Chaque être, dit-il, se définit par ce qui lui appartient en propre, et non par ce qu'il tient d'un autre. Or, la créature, toute créature, tient tout son être de Dieu et, de son propre fond, n'est que néant. C'est donc le néant et non

1. *Quid habes quod non accepisti (I Cor., IV, 7.)*

l'être, qui lui convient et la définit exactement¹. »

A ce raisonnement d'une précision implacable, nous ne pouvons opposer que la confusion de notre silence humilié!

L'Être, l'Être même, *Ipsum esse*, tel est donc le nom propre et caractéristique de la Divinité : nom sacré dont la majesté redoutable fait trembler tous les feuillets de la Bible, depuis le premier verset de la Genèse, jusqu'aux derniers oracles des vieux prophètes.

Il était réservé au Nouveau Testament de nous révéler un autre nom de Dieu, et à l'Apôtre bien-aimé de le lancer dans le monde des âmes et des cœurs : *Deus Caritas est*, Dieu est *Charité*, Dieu est *Amour*!

Dieu est l'Être, Dieu est l'Amour! Quelle différence de sonorité, et surtout de signification, entre ces deux noms! Néanmoins, à les regarder de près, ils n'en font qu'un. Les êtres d'essence plus noble — comme les anges et les hommes — sont ceux dont l'activité fleurit en connaissance et s'épanouit en amour. Et puisque aimer est le dernier et suprême épa-

1. « *Prius enim inest unicuique naturaliter quod convenit sibi in se, quam quod solum ex alio habet. Esse autem non habet creatura nisi ab alio, sibi autem relicta, in se considerata, nihil est; unde prius naturaliter inest sibi nihil quam esse.* » *De æternitate mundi*. — Maritain qui cite ce texte, dit avec raison que sa portée métaphysique est immense; Maritain, *Degrés du savoir*, p. 649, note.

nouissement de l'être, celui qui est au plus haut degré de l'être se trouve aussi au plus haut degré de l'amour; il s'identifie avec l'Amour, comme il s'identifie avec l'Etre.

Et voilà Dieu! Dieu, l'Etre des êtres; l'Amour subsistant!

Et c'est ce nom que nous avons à sanctifier : *Sanctificetur nomen tuum.*

Qu'est-ce que sanctifier le nom de Dieu?

C'est reconnaître et proclamer que son nom est au-dessus de tout nom; c'est reconnaître et proclamer non seulement en paroles, mais encore et surtout par nos actes, que nous n'avons pas d'autre raison d'être, en ce monde et dans l'autre, sinon de connaître, aimer et servir Dieu, parce qu'il est la Fin dernière, le Souverain Bien de toute créature et tout spécialement des êtres intelligents, aimants et libres.

Travailler à le connaître et à le faire connaître, à l'aimer et à le faire aimer, à le servir et à le faire servir : voilà le tout de l'homme.

Le tout de l'homme, en un mot, est de chercher en tout la plus grande gloire de Dieu.

Voilà ce que nous professons en disant dans notre *Pater* : *Sanctificetur nomen tuum.*

Au point où nous sommes, Saint Thomas ajoute une précision de grand prix, en expliquant que cette première demande contient

la formule exacte de la charité¹, de la charité vraie, parfaite, qui aime Dieu pour lui-même, parce qu'il est infiniment aimable, infiniment digne et seul digne de captiver notre cœur.

Quoi de plus aimable que l'être infiniment beau, et infiniment beau parce qu'il est infiniment parfait? Or Dieu est le centre de toute perfection, puisqu'il est *l'Être même*.

Quoi de plus aimable que l'Amour? Or Dieu est l'Amour : *Deus charitas est!*

La meilleure manière de glorifier Dieu, la seule digne de lui, c'est donc de l'aimer. Et quand nous l'aimons de cet amour désintéressé qui s'oublie totalement pour se perdre en celui qu'il aime, même alors, surtout alors, ce n'est pas Dieu qui tire profit quelconque de nos hymnes de louange, de notre admiration et des transports de notre âme ravie; c'est nous-mêmes et nous seuls que nous enrichissons. « Quand vous dites : *que votre nom soit sanctifié*, déclare saint Augustin, Dieu vous bénit, il vous rend plus saint et plus heureux. Quand vous glorifiez Dieu, il vous donne plus de gloire et plus d'honneur; et

1. « *Volumus gloriam Dei;... (et hoc) pertinet ad dilectionem qua Deum in seipso diligimus... Et ideo prima petitio ponitur : Sanctificetur nomen tuum, per quam petimus gloriam Dei.* » (IIa IIæ, q. LXXXIII a. 9.)

quand il fait cela, c'est votre intérêt qu'il sert et non le sien : *tibi prodest, non illi'*. »

S'il est vrai, comme l'affirment nos Saintes Ecritures, que Dieu a créé toutes choses pour lui-même², ce n'est donc ni pour sauvegarder sa gloire, qui est impérissable, ni pour l'augmenter, puisqu'elle est infinie, mais uniquement pour nous en faire part³.

Nous glorifions les perfections divines, en essayant de les reproduire, en nous les appropriant; comme le miroir répand et proclame la gloire du soleil en reflétant ses rayons; le lis et la rose en se parant de ses couleurs.

Ecoutez, sur ce point, le grand Bossuet : « Quelque beaux ouvrages que produise sa toute-puissance, Dieu n'en retire aucun bien que celui d'en faire aux autres; et il n'y peut rien acquérir que le titre de bienfaiteur; et l'intérêt de ses créatures se trouve si heureusement conjoint avec le sien, que comme il ne leur donne que pour l'avancement de sa

1. « *Quando hæc verba dicis Deo, Deus benedicit te; et quando te benedicit, facit te sanctiorem, facit te feliciorem : quando Deum glorificas, facit te gloriosorem, facit te honoratiorem : quando hoc facit, tibi prodest, non illi.* » (Aug. *In psalm. XXXIX, 4.*)

2. « *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* » (Pro., XVI., 4.)

3. « *Nobis namque expedit Deum nosse, non illi..., unde patet quod Deus suam gloriam non quærit propter se, sed propter nos.* » (IIa IIæ, q. CXXXII, a.I, ad I.)

gloire, aussi ne peut-il avoir de plus grande gloire que de leur donner.

« C'est pourquoi l'Eglise, inspirée de Dieu, nous apprend, dans le sacrifice, à lui rendre grâces pour sa grande gloire : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam*, afin que nous comprenions, par cette prière que la grande gloire de Dieu, c'est d'être libéral à sa créature¹. »

En résumé, sanctifier le nom de Dieu, c'est lui rendre grâces pour sa grande gloire, laquelle consiste en ce qu'elle n'est occupée qu'à travailler à la nôtre.

Tel est le sens de la première demande du *Pater*.

Et c'est bien ainsi que la comprenait Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, mais en y mettant sa nuance spéciale, que nous allons essayer de saisir et de produire au grand jour.

II

Plus d'un peut-être parmi vous, mes Frères, se persuaderait facilement que dans cette première demande du *Pater*, où nous souhaitons la sanctification du nom de Dieu — Sainte Thérèse ne songeait qu'au second des noms divins dont nous avons parlé, à Dieu-Amour, et que le nom de Jehovah, ce nom terrible, devant lequel tremblaient patriarches et pro-

1. Bossuet, *Sermons*, II, p. 101; I, p. 50-53.

phètes était absent de sa prière comme de sa pensée.

Une étude plus attentive de sa vraie spiritualité vous convaincra aisément du contraire.

Aussi bien, comment se pourrait-il qu'une Sainte d'une piété si profonde, si totale, si compréhensive, ait ignoré ou laissé délibérément dans l'ombre un des plus sublimes aspects de la divinité? Elle est, il est vrai, fille de l'Eglise catholique, de la Loi de grâce, de la Loi d'amour; et telle est la note qui dominera dans la mélodie de son âme chantante. Mais, à la manière de son Jésus, elle est aussi de tous les temps, d'hier, d'aujourd'hui et de toujours : *heri, hodie et in sæcula*¹.

Elle saura donc sanctifier, exalter, glorifier le nom de Jehovah, aussi bien que le nom de Dieu Charité, de Dieu-Amour.

Qui ne sait d'ailleurs que la religion mosaïque était intérieurement gonflée d'amour, puisque, au dire de Saint Augustin, cette Loi de crainte était tout prégnante du Roi d'Amour, le Christ : *Lex gravida Christo*².

Puisque le Roi d'Amour était déjà là, caché dans les flancs de l'Ancienne Alliance, Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus saura aller l'y trouver, pour sanctifier avec lui le nom trois fois saint de Jehovah.

Toutefois ne craignez pas, mes Frères, que

1. *Hebr.*, XIII, 8.

2. S. Aug.

je commette l'injure de lui prêter quoi que ce soit de la piété terrifiée et terrifiante des Jansénistes. Le Dieu terrible que leur imagination affolée a mis au jour n'a jamais existé et n'a rien de commun avec le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ni avec l'*Etre des êtres*, qui se révéla à Moïse du sein du buisson ardent.

De ce Dieu très haut, et très grand, notre Thérèse saura sanctifier le nom sacré. Elle le glorifiera, elle l'exaltera par l'hommage incessant de son impuissance native, de sa petitesse absolue, de son néant.

Car la vraie manière d'honorer la grandeur infinie consiste à proclamer en face d'elle notre petitesse pareillement infinie.

Et c'est à quoi excelle notre Sainte. Ecoutez-la : « Le seul bonheur de la terre consiste à se cacher »... « O mon Dieu, faites que personne ne s'occupe de moi, que je sois foulée aux pieds, oubliée comme un petit grain de sable¹. »

Mais parce qu'un grain de sable est tout de même quelque chose, c'est encore trop pour elle. Ecoutez-la de nouveau : « Toutes les créatures pourraient se pencher vers moi, m'admirer, m'accabler de louanges : cela n'ajouterait jamais une seule goutte de vaine satisfaction à la véritable joie que je savoure

1. *Hist. d'une Ame*, p. 134.

en mon cœur, me voyant aux yeux de Dieu un pauvre petit néant, rien de plus¹. »

Un pauvre petit néant, rien de plus : voilà donc la vraie définition de notre Thérèse, donnée par la petite Thérèse elle-même. *Celui qui est* : voilà Dieu ! *Un pauvre petit néant*, rien de plus : voilà, en face du Très-Haut, la petite Thérèse !

Cette véritable joie qu'elle savoure en son cœur en se voyant un pauvre petit néant, elle l'a apprise, nous dit-elle, à l'école de celui qui, étant Dieu s'est anéanti en prenant le néant de notre nature créée. « Celui dont le royaume n'est pas de ce monde me montra que la royauté seule enviable consiste à vouloir être ignorée et comptée pour rien, à mettre sa joie dans le mépris de soi-même². »

Infirmité, faiblesse, petitesse, misère, tel est donc le propre domaine de Thérèse et son lieu de plaisance. Honorer, glorifier le Très-Haut en se faisant devant lui toute petite, en attendant tout de lui, parce qu'elle n'est elle-même que néant, voilà un des côtés les plus caractéristiques de sa piété, par quoi elle exalte *Celui qui est*. « Je l'avoue, explique-t-elle, ces lumières sur mon néant me font plus de bien que des lumières sur la foi³. »

Mais, outre cette humilité d'anéantissement,

1. *Histoire d'une Ame*, p. 152.

2. *Histoire d'une Ame*, p. 121.

3. *Histoire d'une Ame*, p. 174.

qui est le lot de tout être créé et nous suivra jusque dans le ciel, Sainte Thérèse aime et pratique l'humilité d'abjection, lot spécial de notre nature de misère, de mensonge et de péché.

Car nos déficiences physiques et même morales, par quoi se révèle notre néant de créature déchue, ne font que rehausser davantage Celui qui est seul l'Être, la Perfection infinie. Comme Saint Paul, Thérèse ne veut pour elle d'autre gloire que celle de sa faiblesse : *Pro me autem nihil gloriabor nisi in infirmitatibus meis*¹.

Aussi ira-t-elle jusqu'à aimer son abjection, parce que, par elle, ressort plus éclatante la Pureté sans tache de Celui qui se nomme le *Trois fois Saint*. « Je ne m'étonne plus de rien, écrit-elle, je ne m'afflige pas en me voyant la faiblesse même; au contraire — pesez ce mot! — c'est en elle que je me glorifie, et je m'attends chaque jour à découvrir en moi de nouvelles imperfections². »

Elle dit et répète que Dieu se plaît à laisser des faiblesses dans les âmes, parce qu'elles les préservent de l'orgueil, racine de tous les vices, et leur font pousser vers le ciel des cris plus ardents! *De profundis clamavi!*

Elle rejoint ainsi un des points les plus remarquables de la théologie de Saint Paul,

1. II. Cor, XII, 5, 19, 20.

2. *Histoire d'une Ame*, p. 174.

que Saint Thomas met en vive lumière : « Il arrive fréquemment, dit ce grand Docteur, qu'un médecin avisé laisse et même fait à un malade un mal moindre, pour en éviter ou en guérir un plus grand. Ainsi pour guérir les spasmes, il produit la fièvre. C'est ce que le bienheureux Paul nous dit que Jésus-Christ a fait en lui. Car le Sauveur, en sa qualité de médecin suprême des âmes, voulant guérir leurs maladies les plus dangereuses, permet qu'un grand nombre de ses élus, et même les principaux d'entre eux, soient cruellement affligés des maladies du corps; bien plus, il permet qu'ils tombent dans des fautes même mortelles, afin d'éviter des crimes plus grands. Or, de tous les péchés, le plus grand c'est l'orgueil, racine et principe de tous les vices. Et l'occasion la plus fréquente des péchés d'orgueil étant le bien que l'on fait, Dieu suscite toutes sortes d'entraves aux élus dans la poursuite du bien jusqu'à les laisser choir dans le péché, même grave, afin qu'ils soient maintenus dans l'humilité et ne puissent s'enorgueillir. Voilà pourquoi, ayant fait de Saint Paul un vase d'élection, comblé de grâces de choix, Dieu lui envoya un aiguillon de chair, pour le maintenir dans le néant de son abjection¹. »

1. « *Plerumque sapiens medicus procurat et permittit supervenire infirmo minorem morbum ut majorem curet, vel vitet; sicut, ut curet spasmus, procurat febrem; hoc evidenter in se beatus Apostolus a medico animarum Domino Nostro Jesu Christo*

Comme il est consolant pour nous, mes Frères, de savoir, de constater que la spiritualité de notre chère Sainte s'apparente de très près à celle d'un Saint Thomas, d'un Saint Augustin, d'un Saint Paul, à celle de Jésus-Christ lui-même, et qu'il n'y a pas de meilleur procédé que le sien, à savoir sa double humilité d'anéantissement et d'abjection, pour sanctifier, comme il doit l'être de toute créature, le nom sacré de Jehovah, de l'Être subsistant, du Très-Haut, du Trois fois Saint!

Mais vous le savez ou le devinez, elle a excellé surtout dans sa manière de sanctifier, d'exalter, de glorifier le Dieu du Nouveau Testament, *Dieu-Charité, Dieu-Amour*.

Ici, les textes foisonnent encore plus, et nous n'en finirions pas, si nous voulions citer toutes les strophes de l'hymne d'amour qui s'élève de toutes les pages de *l'Histoire d'une Ame* et de tous les autres écrits de notre Sainte.

factum ostendit. Christus enim, velut medicus animarum summus, ad curandos graves animi morbos, permittit plurimos electos suos, et magnos, in morbis corporum graviter affligi, et, quod plus est, ad curandum majora crimina, permittit incidere in minora etiam mortalia. Inter omnia vero peccata gravius peccatum est superbia... Quia ergo in bonis est maxime materia hujus vitii..., permittit aliquando electos suos impediri ex aliqua sui parte, ut per infirmitatem vel aliquem defectum, et aliquando etiam per peccatum mortale, ab hujusmodi bono ut sic ex hac parte humiliantur, quod ex illa non superbiant, et homo sic humiliatus recognoscat se suis viribus stare non posse. » In epist. II ad Cor. chap. XII lectio 3.

Ecoutez de quels accents d'amour désintéressé elle chante la gloire du nom de Dieu-Charité : *Deus Caritas*.

« O mon Dieu, après l'exil de la terre, j'espère aller jouir de vous dans la patrie; mais je ne veux pas amasser des mérites pour le ciel, je veux travailler pour votre seul amour, dans l'unique but de vous faire plaisir, de consoler votre cœur sacré et de sauver des âmes qui vous aimeront éternellement¹. »

Elle dit encore : « Je n'aurais pas voulu ramasser une paille pour éviter le Purgatoire. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait uniquement pour faire plaisir au bon Dieu, pour lui sauver des âmes². »

Et voici à quel héroïsme d'oubli de soi elle s'élève pour la gloire de Dieu : « Si vous saviez comme ma joie est grande de n'en avoir aucune pour faire plaisir à Jésus! C'est de la joie raffinée, bien qu'elle ne soit nullement sentie³. »

Cet oubli de soi s'accompagne de l'unique souci de procurer la gloire de Dieu : « Au moment de paraître devant Dieu, écrit-elle à un missionnaire, je le comprend plus que jamais, il n'y a qu'une seule chose nécessaire: travailler uniquement pour Lui et ne rien faire pour soi, ni pour les créatures⁴. »

1. *Histoire d'une Ame*, p. 306.

2. *Nov. verba*, p. 98.

3. *Histoire d'une Ame*, p. 354.

4. *Histoire d'une Ame*, p. 375.

« La gloire de mon Jésus, voilà toute mon ambition; la mienne, je la lui abandonne. » Et encore : « La seule chose que je désire, c'est de voir le bon Dieu aimé; et j'avoue que si, dans le Ciel, je ne pouvais plus travailler pour sa gloire, j'aimerais mieux l'exil que la patrie¹. »

Or, elle sait que pour glorifier Dieu, il faut imprégner d'amour toutes nos actions. Écoutez-la sans nous lasser : « Je compris que sans l'amour, toutes les œuvres ne sont que néant, même les plus éclatantes². »

Il faut donc se livrer totalement à l'amour, car, dit-elle : « Quand une âme est totalement livrée à l'amour, toutes ses actions, même les plus indifférentes, sont marquées de ce cachet divin³. »

Bien plus : « Les petites actions faites par amour sont celles qui charment le plus le cœur de Jésus. » Et voici l'explication : « Notre-Seigneur ne regarde pas tant à la grandeur de nos actions ni même à leur difficulté, qu'à l'amour avec lequel nous les accomplissons⁴. »

Ainsi fait-elle écho à cette délicate pensée de Saint François de Sales : « Une chiquenaude supportée avec deux onces d'amour de Dieu, vaut plus que le martyre enduré avec une once de ce même amour. »

1. *Histoire d'une Ame*, p. 348 et 367.

2. *Histoire d'une Ame*, p. 142.

3. *Histoire d'une Ame*, p. 239.

4. *Histoire d'une Ame*, p. 318.

Enfin, mes Frères, pour finir, car il faut se résigner à finir, comment s'empêcher de citer cette page brûlante, qui couronnera toute cette instruction sur la sanctification du nom de Dieu :

« Considérant le corps mystique de la sainte Eglise, je ne m'étais reconnue dans aucun des membres décrits par Saint Paul, ou plutôt, je voulais me reconnaître en tous. *La Charité* me donna la clef de *ma vocation*. Je compris que, si l'Eglise avait un corps composé de différents membres, le plus noble, le plus nécessaire de tous les organes ne lui manquait pas; je compris qu'elle avait *un cœur*, et que ce cœur était brûlant d'amour; je compris que l'amour seul faisait agir ses membres, que, si l'amour venait à s'éteindre, les apôtres n'annonceraient plus l'Evangile, les martyrs refuseraient de verser leur sang. Je compris que l'amour renfermait toutes les vocations, que l'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux, parce qu'il est éternel.

Alors, dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : « O Jésus, mon amour! ma vocation enfin je l'ai trouvée! *ma vocation, c'est l'amour!* Oui, j'ai trouvé ma place au sein de l'Eglise, et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée : dans le cœur de l'Eglise ma Mère, *je serai l'amour!*... Ainsi je serai tout; ainsi mon rêve sera réalisé! »

...« O Verbe, ô mon Sauveur! c'est toi l'Aigle que j'aime et qui m'attires : c'est toi qui

t'élançant vers la terre d'exil, as voulu souffrir et mourir afin d'enlever toutes les âmes et de les plonger jusqu'au centre de la Trinité Sainte, éternel foyer de l'amour¹ »

Ainsi soit-il!

1. *Histoire d'une Ame*, p. 216 et 221.

TROISIEME INSTRUCTION

La deuxième demande du Pater : Que votre Règne arrive

SOMMAIRE. — I. *Lien étroit de cette demande avec la précédente; elle émane de l'amour d'espérance. .. Nous demandons que Dieu nous compte parmi ses élus. — Saint Thomas distingue le royaume de la justice et celui de l'amour. — Celui-ci n'est autre que le ciel, royaume de Dieu par excellence. Nous demandons la grâce de la persévérance finale. — Les prières de la liturgie la demandent sans cesse, spécialement par Marie.*

II. — *Sainte Thérèse et le « propter retributionem » du psaume 118. Pour elle, demander le règne de Dieu, c'est demander que l'amour triomphe. — Comment elle envisage le ciel. — Avec quelle force elle est stimulée par la pensée du ciel. — Au ciel, nos vrais titres de noblesse. Le royaume de Dieu en nous. — Notre âme, ciel de la Trinité. — Thérèse vit d'amour; mais elle aspire au ciel, pour se plonger éternellement dans l'Amour.*

*Pater... Adveniat regnum tuum.
Père... que votre règne arrive.*

MES FRÈRES,

Nous voici de nouveau en face du *Pater*, cette prière du Seigneur, devenue la prière de l'humanité et plus spécialement de la grande famille chrétienne. Père... que votre règne arrive!

Comme la précédente et comme celles qui suivent, nous allons méditer cette deuxième demande sous le regard de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, en essayant de communier aussi intimement que possible à son âme filiale, toute dressée vers notre Père des cieux.

Le *Pater*, prononcé par ses lèvres virginales, sortait du plus profond de son être; car elle s'était si bien adaptée et comme accordée à la prière de son Jésus, elle se l'était si parfaitement incorporée que chaque parole, cha-

que pensée paraissait jaillir de son cœur aussi spontanément que du cœur même de son doux Maître.

Notre but dans ces instructions n'est autre que de retrouver, de reconstituer son *Pater* à elle, pour essayer de le redire et de le revivre comme elle le disait et le vivait elle-même. Entreprise téméraire, à coup sûr, et qui serait de tous points irréalisable, si nous comptions sur nous seuls pour la mener à bout. Mais nous avons mis toute notre confiance en celle dont nous cherchons à surprendre le secret et qui ne demande qu'à nous le livrer...

Aussi bien, son âme n'est-elle pas en ces lieux, volant de-ci de-là, toujours active et vigilante? Et, si elle se plaît à répandre ses roses par toute la terre, comment douter qu'elle n'en réserve les plus belles pour ceux qui viennent dans cette chapelle, où tant de fois elle a prié son *Pater*, à deux pas de la cellule recueillie, où elle l'a si totalement et si loyalement vécu?

Pater... Adveniat regnum tuum. Père... que votre règne arrive.

Pour cette demande, comme pour la première, nous allons nous demander :

I. Quel est son vrai sens.

II. Comment l'entendait et la vivait Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

I

Adveniat regnum tuum. Cette demande se relie étroitement à la précédente. En souhaitant que le nom de Dieu soit sanctifié, nous faisons un acte de charité parfaite, un acte d'amour désintéressé où, nous oubliant nous-mêmes, nous ne songions qu'aux intérêts de la plus grande gloire de Dieu. « Dieu, premier servi! » s'écriait notre Sainte Jeanne d'Arc, qui traduisait ainsi, avec une brièveté toute militaire, notre *sanctificetur nomen tuum*.

En désirant que le règne de Dieu arrive, c'est à nous-mêmes que nous pensons, à notre propre bonheur. Notre affection, dit Saint Thomas, se porte vers Dieu de deux manières: premièrement, en voulant sa gloire, et deuxièmement, en désirant jouir nous-mêmes de cette gloire. Le premier sentiment vient de l'amour par lequel nous aimons Dieu en lui-même; le second, de l'amour par lequel nous nous aimons en Dieu. Le premier est un acte de la vertu de charité; le second, un acte de la vertu d'espérance¹.

« Que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, explique Saint Augustin, le règne de Dieu arrivera, et nous n'avons donc pas à le demander. Que demandez-vous donc

1. IIa IIæ, q. LXXXIII, a. 9.

par ces paroles : *adveniat regnum tuum?* C'est que ce règne arrive en vous, comme il doit venir dans tous les saints; c'est que Dieu daigne vous compter au nombre de ses élus et vous admettre parmi les bénis de son Père. Vous demandez d'entrer en possession de ce royaume qui paraîtra dès la fin du monde, et dont il est écrit dans l'Évangile : *Venez, les bénis de mon Père, recevoir le royaume qui vous a été préparé depuis l'origine du monde*¹. » Mais, prenez garde, ce royaume ne peut venir en vous et vous ne pouvez entrer en sa possession que si vous en êtes digne. Car, lorsqu'il viendra, car il viendra assurément pour les bénis du Père, vous n'aurez aucun droit sur lui, s'il vous trouve à la gauche du Souverain Juge : *si ad sinistram te inveniet*; à gauche, c'est-à-dire parmi les éternels maudits.

Ici Saint Thomas ajoute une précision. On peut affirmer, dit-il, que le règne de Dieu arrivera sur les maudits eux-mêmes. Car il faut distinguer deux royaumes de Dieu : celui de la justice et celui de l'amour. Tous les hommes seront nécessairement soumis à l'un ou à l'autre : à l'un, celui de la justice, par contrainte; à l'autre, celui de l'amour, de leur plein gré².

Voilà pourquoi, il est si doux aux justes de

1. *Matt.*, XXV, 34.

2. *Num homines dupliciter subjiciuntur Christo, aut voluntarii, aut inviti.*

dire : Père que votre règne arrive! tandis que cette demande est horrible aux lèvres des pécheurs¹.

O aimable Sainte, qui aimez à descendre invisiblement dans cette chapelle pour sourire à vos bien-aimés pèlerins, faites que pas un n'ait à frissonner quand il dit à Dieu : *que votre règne arrive*; ou, si tel d'entre eux est arrivé ici avec des motifs de tremblement et d'épouvante, oh! de grâce, ne le laissez pas repartir sans avoir fait jaillir de son cœur le cri de repentir, le cri d'amour qui le replacera à son rang dans la famille des bénis du Père, dans le royaume de l'Amour!

Ce royaume de l'Amour, enseigne Saint Thomas, n'est autre que le paradis : *regnum Dei est paradisus*; et le paradis, ajoute-t-il, est le royaume de Dieu par excellence, son royaume vrai et proprement dit; car il n'y a de règne véritable et parfait que là où il ne se fait rien contre la volonté du roi. Et tel est le paradis.

Le paradis! royaume de rectitude souveraine, où il n'y aura que de belles et saintes âmes; tandis qu'ici-bas, les mauvais déparent, troublent et bouleversent la société des bons.

Le paradis! royaume de liberté parfaite. Ici-bas, tout affamés de liberté que nous som-

1. *Et ideo delectabile est sanctis petere quod adveniat regnum Dei..., sed peccatoribus est horrible.*

mes, chacun de nous est plus ou moins esclave du monde, des puissances de ténèbres et de ses propres passions. Au ciel, nous serons affranchis de toute entrave et non seulement libres, mais rois, car nos volontés seront toujours en harmonie avec la volonté royale du Père; et, qui plus est — admirez cette parole finale, qui est si bien dans le style de notre Sainte Thérèse — qui plus est, Dieu voudra toujours ce que voudront ses élus : *Et Deus volet quidquid sancti volent.*

Le paradis! royaume de l'abondance, de la totale affluence, où chacun aura sa bonne mesure de bonheur, pleine, pressée, débordante ¹.

En disant : *que votre règne arrive*, c'est ce royaume de rectitude souveraine, de liberté parfaite, de félicité sans borne que nous demandons. En un mot, nous demandons le ciel; donc, la grâce d'y arriver et, tout spécialement, la faveur de mourir dans l'amour de Dieu. Cette grâce des grâces, le saint Concile de Trente l'appelle le grand don de la persévérance finale², que nul ne peut mériter d'un mérite d'équivalence « *de condigno* », mais que tous doivent avoir la ferme espérance

1. *Mensuram bonam et confertam et coagitatam et supereffluentem dabunt in sinum vestrum.* (Luc, VI, 28.)

2. *Magnum illud usque in finem perseverantiæ donum.* (Trid, sess. VI, c. 16.)

d'obtenir par d'humbles et incessantes prières¹.

Notre volonté essentiellement versatile ne peut d'elle-même se fixer au bien; elle y doit être maintenue par Celui qui est le Bien, comme notre être toujours penché vers le néant ne peut se conserver que sous l'influx permanent de Celui qui est l'Être.

Bien mourir; mourir dans l'amour de Dieu; grâce de la persévérance finale; conquête du ciel, voilà donc, sous des termes divers, une seule et même pensée, un seul et même désir. Et tel est l'objet précis de la deuxième demande du *Pater*.

Elle vise ce que l'Évangile appelle l'unique nécessaire : *unum necessarium*.

Et voilà pourquoi, après la gloire de Dieu, c'est cet unique nécessaire qui revient le plus fréquemment dans la liturgie suppliante de notre sainte Mère l'Église : *Sancta Mater Ecclesia*, qui n'a pas d'autre but ici-bas, pas d'autre souci, ni d'ambition autre que de conduire ses enfants au ciel, pour y célébrer éternellement la gloire du Père.

Parcourez les prières les plus accréditées, celles du Missel, du Bréviaire, du Rituel, du Rosaire, vous découvrirez partout la préoccupation du salut éternel, du péché à extirper,

1. *Nemo sibi certi aliquid absoluta certitudine polliceatur, tametsi in Dei auxilio firmissimam spem collocare et reponere omnes debent.* (Trid., sess. VI, cap. 13.)

de la divine grâce à demander, de la persévérance finale à implorer.

Tantôt en propres termes, tantôt à mots couverts, c'est toujours le royaume de Dieu, le paradis, le ciel, qu'elle demande pour ses enfants.

Ecoutez quelques oraisons du Missel, prises comme au hasard de la main qui feuillette.

« O Dieu, qui par le profond abaissement de votre Fils, avez relevé le monde abattu, donnez à vos fidèles serviteurs une joie inaltérable, afin qu'après les avoir arrachés à la mort éternelle, vous les appeliez à jouir de l'éternelle félicité¹. »

« O Dieu, qui unissez tous les fidèles dans un même esprit et une même volonté, accordez à votre peuple d'aimer ce que vous commandez, de désirer ce que vous promettez, afin que parmi les changements de ce monde, nos cœurs demeurent fixés là où sont les vraies joies : *ibi nostra fixa sint corda, ubi vera sunt gaudia*². » Quelle belle pensée, et comme Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus devait la savourer !

Écoutons encore la voix de notre Mère, la sainte Eglise : « O Dieu, protecteur de ceux qui espèrent en vous, et sans lequel il n'y a en nous ni force, ni sainteté, multipliez sur nous les effets de votre miséricorde, afin que,

1. Coll. II^o Dim. apr. Pâques.

2. Coll. IV^o Dim. apr. Pâques.

sous votre conduite, nous passons à travers les biens temporels de manière à ne pas perdre les biens éternels : *sic transeamus per bona temporalia, ut non amittamus æterna*¹ ».

Voici une autre oraison qui devait plaire tout particulièrement à notre Sainte : « O Dieu qui avez préparé des biens invisibles pour ceux qui vous aiment, répandez dans nos cœurs le sentiment de votre amour, afin que vous aimant en toutes choses, mais vous au-dessus de tout, nous obtenions un jour les félicité promises, qui comblent tous nos désirs et les surpassent². »

La vie est un combat dont la palme est aux cieux.

Ce n'est pas d'une marche lente et paresseuse qu'il faut aller à la conquête de cette palme, mais avec l'élan des coureurs au stade antique; et l'Eglise demande aussi pour ses enfants cet élan à la course vers le ciel : « Dieu Tout-Puissant..., donnez-nous de pouvoir courir avec ardeur, et sans que rien ne nous arrête, vers les biens que vous avez promis³. »

Et au Canon de la Messe, dans ces prières vénérables qu'elle répand, depuis les tout premiers siècles, autour de la Victime immolée, l'Eglise multiplie encore ses supplications : « Acceptez cette oblation, Seigneur..., et faites

1. Coll. III^e apr. Pent.

2. Coll. V^e Dim. apr. Pent.

3. Coll. XII^e Dim. apr. Pent.

que nous soyons préservés de la damnation éternelle et comptés au nombre de vos élus : *in electorum tuorum jubeas grege numerari.*

Avec une sainte audace, elle élève vers le ciel le calice du salut pour le monde entier : *pro nostra et totius mundi salute.*

Et voici encore comment elle prie : « Admettez-nous, Seigneur, en la société de vos Saints, non en considération de nos mérites, mais de votre miséricorde... Que ce corps sacré, que ce sang précieux gardent nos âmes pour la vie éternelle. »

Et l'Eglise d'appeler au secours notre Sublime Mère, la Médiatrice de toute grâce, pour obtenir plus sûrement par elle, pour ses enfants, la grâce des grâces.

« Salut! Reine, mère de miséricorde, écoutez vos enfants exilés, ils soupirent vers vous. O notre avocate, tournez vers nous vos yeux compatissants, et après l'exil de la terre, montrez-nous Jésus votre Fils, fruit béni de vos entrailles. » « Que sous votre égide, nous parvenions aux jouissances éternelles : *perpetuæ capiamus gaudia vitæ.* »

« Que par vous nous soyons délivrés des tristesses présentes et mis en possession de la joie sans fin : *a præsentis liberari tristitia et æterna perfrui lætitia.* »

Enfin les âmes pieuses, ne répètent-elles pas cent fois le jour la salutation angélique où une seule grâce est demandée : « O pleine de grâce, Mère de Dieu, *priez pour nous,*

pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Voilà, mes Frères, avec quelle ardeur notre Mère la Sainte Eglise désire et demande qu'advienne en nous le royaume de Dieu : *adveniat regnum tuum*.

C'est avec ces mêmes sentiments que nous devons, nous aussi, réciter cette deuxième demande du *Pater*.

L'exemple de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus va nous y entraîner.

II

Un jour, est-il raconté dans le procès de béatification, Sainte Thérèse avouait qu'elle éprouvait quelque peine à réciter le verset du psaume 118 : « J'ai incliné mon cœur à observer vos lois à cause de la récompense : *propter retributionem*. » Ces deux derniers mots lui paraissaient exhaler comme un relent de marchandage, qui allait mal à sa nature si généreuse. Mais, quand on lui eut expliqué que cette récompense ambitionnée par le psalmiste n'était autre que d'aller aimer Dieu dans le ciel, elle se réconcilia avec les deux mots suspects et les chanta dès lors de tout son cœur.

A ses yeux, en effet, le royaume de Dieu, celui dont elle souhaitait la venue, c'est le royaume de l'amour. Dieu ne règne pleinement que là où il est aimé. Voilà pourquoi

la terre était pour Thérèse un exil, parce que Dieu n'y est pas aimé comme il devrait l'être. Pour elle, la patrie, la vraie, est là où le Père est entouré de ses enfants : *Pater et Patria*¹.

Elle répétait souvent ce passage d'une poésie que récitait son père :

La terre est ton navire et non pas ta demeure.

Quand elle pense au port béni, où tend sa petite barque, son regard, nous dit-elle, se plonge dans l'infini, « Il me semble toucher déjà le rivage éternel! Il me semble recevoir les embrassements de Jésus... Je crois voir la Vierge Marie venant à ma rencontre avec papa, maman, les quatre petits anges, mes frères et sœurs! Je crois jouir, enfin, pour toujours, de la vraie, de l'éternelle vie de famille²! »

Vie de famille avec tous les siens, avec Marie, avec Jésus, avec le Père, voilà le ciel de notre Sainte.

« Mon ciel à moi n'était autre que l'amour », dit-elle dans un passage où, à propos de l'enfer, elle va jusqu'à dire des folies. Ecoutez ces propos de folie sublime.

« Un soir, ne sachant comment dire à Jésus que je l'aimais, et combien je désirais qu'il fût partout servi et glorifié, je pensai avec douleur qu'il ne monterait jamais des abîmes de l'enfer un seul acte d'amour. Alors, je

1. S. August., Serm. LXXX, 7.

2. *Histoire d'une Ame*, chap. IV.

m'écriai que, de bon cœur, je consentirais à me voir plongée dans ce lieu de tourments et de blasphèmes, pour qu'il y fût aimé éternellement. Cela ne pourrait le glorifier, puisqu'il ne désire que notre bonheur; mais, quand on aime, on éprouve le besoin de dire mille folies. Si je parlais ainsi, ce n'est pas que le ciel n'excitât mon envie; mais alors *mon ciel à moi n'était autre que l'amour*, et je sentais, dans mon ardeur, que rien ne pourrait me détacher de l'objet divin qui m'avait ravie¹. »

Nous comprenons de mieux en mieux, n'est-il pas vrai, le sens profond que Sainte Thérèse donnait à cette demande du *Pater* : Père, que votre règne arrive.

Je vais citer encore de ses paroles; car, je le devine, mes Frères, vous êtes venus ici non pas tant pour entendre parler de Thérèse que pour l'écouter elle-même.

Voici donc ce qu'elle pense des récompenses éternelles, objet de nos espérances et de nos prières : « Voyant les récompenses éternelles si disproportionnées avec les sacrifices de cette vie, je voulais aimer Jésus avec passion, lui donner mille marques de tendresse, pendant que je le pouvais². »

Et elle sait bien que là-haut, dans la demeure du Père, chacun sera placé selon ses

1. *Ibid*, chap. V.

2. *Ibid*.

mérites : « C'est au ciel que nous saurons nos titres de noblesse, et celui qui, sur la terre, aura choisi d'être le plus pauvre, le plus inconnu pour l'amour de Notre-Seigneur, celui-là sera le premier, le plus noble et le plus riche¹. »

Oh ! le puissant réconfort que recèlent ces paroles ! Saisissez-les bien, vous surtout, les pauvres, les déshérités des biens de ce monde, qui seriez tentés de maudire votre condition. Comprenez de quel revirement de fortune, de quel redressement budgétaire, de quel rappel d'arrérages vous serez les bénéficiaires, si vous savez accepter, voire préférer votre sort. Celui qui *aura choisi* d'être le plus pauvre, c'est celui-là qui sera le plus riche ; et celui qui *aura choisi* d'être le plus inconnu, c'est celui-là qui sera le premier et le plus noble.

Au prix de nos espérances chrétiennes, qui sont des certitudes, que pèsent tous les vains hochets des grandeurs d'ici-bas, et que valent tous ces fantômes de richesses qui glissent entre nos mains incapables de les retenir ?

Par ce temps de crise économique et sociale, cette leçon que vous recevez aujourd'hui de Sainte Thérèse, vous aidera à mieux dire comme elle : *Adveniat regnum tuum*, Père, que votre règne arrive !

Mais voici un autre secret dont l'aimable Sainte nous fait la confidence.

1. *Ibid.*, chap. VI.

Elle a appris, à l'école de l'Évangile, et elle nous enseigne que le royaume de Dieu n'est pas si éloigné de nous que nous le pensons. Il est tout près, il nous envahit, il nous pénètre, et c'est au plus intime de nos âmes sanctifiées qu'il établit sa demeure : *Regnum Dei intra vos est*¹. Le ciel est là où se trouve la Trinité Sainte. Or la Trinité Sainte est installée, intronisée au centre de l'âme du juste. Donc, conclut Saint Grégoire le Grand : *Cœlum est anima justii* : Le ciel, le vrai ciel du Père céleste, c'est l'âme du juste, son enfant².

Et voilà donc aussi le royaume du Père, celui dont nous souhaitons qu'il vienne en nous de plus en plus : car, à chaque acte d'amour que nous adressons au Père, le Père s'enfonce, pour ainsi parler, avec plus de force dans notre âme et en prend possession plus absolue, telle une huile parfumée qui envahit une étoffe de prix.

Avec quelle netteté sainte Thérèse sent cette vérité ! « Je ne vois pas bien ce que j'aurai de plus au ciel que maintenant ; je verrai le bon Dieu. c'est vrai, mais pour être avec lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre³. »

« Je comprends, dit-elle ailleurs, et je sais par expérience que le royaume de Dieu *est* au-dedans de nous... Jamais je n'ai entendu

1. Luc XVII, 21.

2. « *Cœlum est anima justii* » S. Greg., Hom, XXXVIII in Ev.

3. *Histoire d'une Ame*, chap. XII.

parler Jésus; mais je sais qu'il est en moi. A chaque instant il me guide et m'inspire; j'aperçois, juste au moment où j'en ai besoin, des clartés inconnues jusque-là¹. »

Et voilà qui explique cette vie d'amour avec Jésus, cette vie d'intimité qu'elle a chantée en des strophes de feu :

Vivre d'amour, c'est te garder toi-même,
Verbe incréé, Parole de mon Dieu.
Ah! tu le sais, divin Jésus, je t'aime!
L'Esprit d'Amour m'embrase de son feu.
C'est en t'aimant que j'attire le Père;
Mon faible cœur le garde sans retour.
O Trinité! Vous êtes prisonnière
De mon amour!

Voilà le ciel de Thérèse, celui qu'elle désire comme le gage assuré de la vision béatifique. Elle en possède déjà toutes les richesses, et chaque âme en état de grâce peut chanter avec elle :

Mon ciel, je l'ai trouvé dans la Trinité Sainte
Qui réside en mon cœur, prisonnière d'amour.
Là, contemplant mon Dieu, je lui redis sans crainte
Que je veux le servir et l'aimer sans retour.
Mon ciel est de sourire à ce Dieu que j'adore.
Lorsqu'il veut se cacher pour éprouver ma foi,
Sourire, en attendant qu'il me regarde encore :
Voilà mon ciel à moi!

Dans sa grande prière sacerdotale du Cénacle, Notre-Seigneur Jésus-Christ s'adresse à son Père en ces termes : « La vie éternelle

1. *Ibid.*, chap. VIII.

consiste à vous connaître vous, seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé¹. »

Connaître le Père et, en lui, toute la Trinité, dont il est le principe sans principe, connaître le Sauveur Jésus; les connaître par vision immédiate, face à face, et les étreindre par l'amour, d'une étreinte éternelle : voilà le royaume de Dieu dont nous souhaitons la venue en nous : *adveniat regnum tuum*.

N'allez pas croire que notre Thérèse, heureuse d'avoir su trouver dans son cœur la Trinité Sainte et son Jésus bien-aimé, va se déclarer satisfaite et cesser d'aspirer aux clartés du ciel. Au contraire, *ce face à face dans les ténèbres, cette possession à l'état obscur*, comme parle saint Jean de la Croix, ne font qu'aiguïser ses insatiables désirs.

Ah! comme elle comprend le cri de saint Paul : « Mon âme aspire à s'en aller de son corps, pour être avec Jésus-Christ : *desiderum habens dissolvi, et esse cum Christo*². »

Comme elle comprend l'invocation finale de l'*Adoro te*, cette strophe de feu contenu, où saint Thomas semble avoir condensé tout son cœur : « O Jésus que maintenant je contemple sous le voile; exaucez, je vous en supplie, mon ardent désir de vous contempler à

1. *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti.* (Joan., XVII, 3.)

2. *Philipp.*, 1, 23.

découvert et de jouir éternellement de votre gloire¹. »

Voulez-vous savoir comment notre Sainte s'approprie, en les traduisant à sa manière, et le cri de l'Apôtre et la brûlante prière de l'Angélique Docteur? Ecoutez, une fois de plus, sa voix : nous sommes au point culminant de son *adveniat regnum tuum*.

« Malgré ma petitesse extrême, j'ose fixer le soleil divin de l'Amour, et je brûle de m'élançer jusqu'à lui! Je voudrais voler, je voudrais imiter les aigles; mais tout ce que je puis faire, c'est de soulever mes petites ailes; il n'est pas en mon petit pouvoir de m'envoler.

« Que vais-je devenir? Mourir de douleur en me voyant si impuissante? Oh! non, je ne vais pas même m'affliger. Avec un audacieux abandon, je veux rester là, fixant jusqu'à la mort mon divin Soleil.

« O mon astre chéri! oui, je suis heureuse de me sentir petite et faible en votre présence et mon cœur reste dans la paix...; je sais que tous les aigles de votre céleste cour me prennent en pitié, qu'ils me protègent, me défendent et mettent en fuite les vautours, image des démons, qui voudraient me dévorer. Ah! je ne les crains pas, je ne suis pas destinée

1. *Jesu quem velatum nunc aspicio,
Oro fiat illud quod tam sitio :
Ut te revelata cernens facie
Visu sim beatus tuæ gloriæ.*

à devenir leur proie, mais celle de l'Aigle divin.

« O Verbe, ô mon Sauveur! c'est toi l'Aigle que j'aime et qui m'attires; c'est toi qui t'élançant vers la terre d'exil, as voulu souffrir et mourir, afin d'enlever toutes les âmes et de les plonger jusqu'au centre de la Trinité Sainte, éternel foyer de l'Amour! »

Et voici le cri final de notre Sainte bien-aimée. Tâchons d'accorder notre âme à la sienne, et de prendre un peu de ce qu'elle appelle sa folie.

« Ma folie, c'est d'espérer que ton amour m'accepte comme victime; ma folie, c'est de compter sur les anges et les saints pour voler jusqu'à toi avec tes propres ailes, ô mon Aigle adoré! Aussi longtemps que tu voudras, je demeurerai les yeux fixés sur toi, je veux être fascinée par ton regard divin, je veux devenir la proie de ton amour. Un jour, j'en ai l'espoir, tu fondras sur moi et m'emportant au foyer de l'amour, tu me plongeras enfin dans ce brûlant abîme, pour m'en faire devenir à jamais l'heureuse victime. »

QUATRIEME INSTRUCTION

La troisième demande du Pater : Que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel

SOMMAIRE. — I. *Sens général de cette demande.* — Nombreuses interprétations de Saint Augustin. — Nous demandons de faire la volonté de Dieu comme les Anges..., comme les patriarches..., comme l'Eglise... Nous demandons aussi la résurrection de notre corps..., la soumission de la chair à l'esprit.

D'après Saint Thomas, nous demandons l'accomplissement de la volonté salvifique..., l'observation des commandements..., la restauration en nous de la rectitude originelle..., l'harmonie de nos volontés avec la volonté divine.

II. — *Comment Sainte Thérèse comprend cette demande.* — Elle y voit un chant d'amour à la loi de Dieu. — La loi de Dieu n'est pas un joug, mais une paire d'ailes. — Importance de la soumission à la volonté de Dieu. — Thérèse aliène sa volonté propre. — Mais nul quiétisme, au contraire! — Abandon filial; voie d'enfance spirituelle.

*Pater, fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra.
Père, que votre volonté soit faite sur la terre comme
[au ciel.*

MES FRÈRES,

Celui qui est appelé à donner une série de prédications dans quelque grand lieu de pèlerinage, doit s'attendre à voir devant lui un auditoire plus ou moins mouvant. C'est bien notre cas durant ces jours préparatoires à la fête de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Autour d'un noyau central de fidèles qui s'appliquent à suivre le triduum tout entier, vont et viennent des groupes de passage, ou des pèlerins isolés, dont la plupart ne captent, à la hâte et au hasard, qu'une ou deux instructions.

C'est à cause de ceux-ci qu'il est nécessaire de rappeler, chose d'ailleurs utile à tous, le sujet général de ces entretiens et de mar-

quer le point précis où nous sommes parvenus.

Nous avons entrepris de commenter ensemble l'*Oraison dominicale*, la prière du Seigneur Jésus, ce sublime *Pater*, où se trouvent exactement résumés et hiérarchiquement disposés selon le degré de leur importance relative, tous nos meilleurs désirs, toutes nos légitimes requêtes.

Or, ce *Pater*, répété après Jésus par des milliards de lèvres humaines, se colore en chacun selon les dispositions particulières de son âme, comme la même lumière du soleil est diversement reflétée par le lis et la rose.

Durant ce triduum, nous étudions, il est vrai, le *Pater* en lui-même, selon les couleurs générales que tous y doivent prendre; mais, en même temps et surtout, nous cherchons le *Pater* de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, le *Pater* avec les nuances spéciales qu'il revêtait en passant par l'esprit, le cœur et la vie d'une âme telle que la sienne.

Nous avons commencé par méditer avec elle l'invocation préliminaire : *Notre Père, qui êtes aux cieux*. Ce fut l'objet du sermon d'ouverture, mercredi soir. Chacune des sept demandes fournit tour à tour le sujet des instructions suivantes. Les deux premières ont servi de thème aux deux entretiens d'hier. Nous voici, ce matin, en face de la troisième : *Père..., que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*.

Au Père céleste nous demandons tout d'abord que son nom soit sanctifié et glorifié; et c'est là, au dire de Saint Thomas, un acte de charité parfaite. Ensuite, nous demandons que son règne arrive en nous; et ce désir du ciel relève de la vertu d'espérance.

Or, pour que le nom de Dieu soit sanctifié de la plus haute manière et pour que nous méritions d'entrer en possession de son royaume, une condition est absolument nécessaire : accomplir sa volonté; et tel est l'objet de la troisième demande.

Nous allons tout d'abord l'analyser en elle-même, dans sa teneur générale; et ensuite selon la manière spéciale dont l'entendait et la vivait Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

I

Jusqu'ici, quand nous avons voulu déterminer le sens général d'une demande du *Pater*, celui que chacun doit premièrement y voir, nous avons pris pour guides préférés, sinon exclusifs, deux grands saints, qui sont en même temps les deux plus beaux génies dont s'honore l'Eglise catholique, à savoir Saint Augustin et Saint Thomas.

Par une précieuse disposition de la Providence, ils se sont appliqués, l'un et l'autre, à consigner par écrit, pour l'enseignement des siècles chrétiens, la manière dont ils ont compris et prié le *Pater*. C'est à leur lumière que

nous aimons tout d'abord à nous éclairer¹.

Quel désir devez-vous avoir et exprimer, quand vous dites à Dieu : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel?*

Et Saint Augustin qui pose la question lui donne des réponses aussi variées qu'originales.

Le ciel de Dieu, dit-il, ce sont les Anges; car par rapport à ces purs esprits, nous ne sommes que terre. Vous demandez donc que la volonté de Dieu soit aussi fidèlement accomplie par les hommes ici-bas que par les anges dans le ciel.

Le ciel de Dieu, ce sont les patriarches, les prophètes, les apôtres, les saintes âmes de tous les temps. Comparé à eux, vous n'êtes que terre. Vous demandez à Dieu que sa volonté s'accomplisse en vous aussi bien qu'elle le fut en eux : *sicut in illis, ita in te.*

Le ciel de Dieu désigne encore la Sainte Eglise du Christ; la terre symbolise les ennemis de cette Eglise sainte. Vous demandez à Dieu de les convertir, pour qu'ils fassent la volonté de Dieu, eux aussi, comme les fidèles enfants de notre sainte Mère.

Après cette triple interprétation, le génie d'Augustin n'est pas encore satisfait; et voici qu'après avoir levé les yeux vers ce triple

1. On trouvera, à la fin du volume, en deux appendices, le *Pater* de saint Augustin, et le *Pater* de saint Thomas.

ciel des Anges, des Saints et de l'Eglise, il se penche vers l'homme et l'interpelle en ces termes : En toi, il y a un ciel et une terre, à savoir la région supérieure de l'esprit et celle, très basse, de la chair. De même que ton esprit a été renouvelé par la foi et l'amour de Jésus, tu demandes que ta chair soit renouvelée un jour par la gloire de la résurrection; et qu'ainsi la volonté de Dieu s'accomplisse dans la terre de ton corps, comme dans le beau ciel de ton âme.

Le grand Docteur insiste encore et dit : O homme! tu portes en toi un autre ciel et une autre terre. La partie supérieure de ton âme, *mens tua*, par laquelle tu contemples la vérité et prends en elle tes délices, voilà ton ciel, où tu souris à la loi de Dieu. Mais il y a aussi en toi une vile terre, c'est la région des passions déréglées, qui veulent enchaîner tes membres et briser ton essor vers le ciel. Tu demandes que cette lutte cesse, que l'harmonie parfaite règne entre ta chair et ton esprit, et qu'ainsi la volonté de Dieu soit faite en toi sur la terre comme au ciel.

Et Saint Augustin de conclure : Quand tu prononces ces paroles du *Pater*, pense à tout cela et demande tout cela au Père¹.

Après Saint Augustin, voici Saint Thomas. En ce qui nous concerne, dit-il, le Père a un

1. *Quando istam petitionem dicis, omnia ista cogita, et omnia ista a Patre pete.*

triple vouloir, et nous demandons que ces trois vouloirs s'accomplissent.

Une première volonté du Père, Jésus nous en est témoin, c'est que nous possédions la vie éternelle¹. Cette volonté est déjà accomplie dans les anges et les élus du ciel; nous demandons qu'elle s'accomplisse aussi en nous qui nous débattons encore sur la terre.

Dieu veut, en second lieu, que nous gardions ses commandements, puisque c'est le moyen nécessaire pour conquérir le ciel. Si cette volonté de Dieu triomphe déjà dans les justes, elle échoue sur les pécheurs. Donc en désignant les justes par le mot « *ciel* », et les pécheurs par le mot « *terre* », nous demandons que la volonté divine s'accomplisse sur la terre, c'est-à-dire dans les pécheurs, comme elle se réalise au ciel, c'est-à-dire dans les justes.

Dieu veut enfin que nous soyons rétablis dans l'état et la sublime dignité du premier homme, en qui tout était mesure et harmonie : l'esprit soumis à Dieu par la grâce; les appétits inférieurs soumis à l'esprit par le don d'intégrité; le corps soumis à l'âme par le don d'immortalité. Le péché nous a enlevé cette triple rectitude. Mais la volonté de Dieu est qu'elle soit reconstituée. Au ciel de notre âme, la grâce du baptême rétablit la pre-

1. « *Hæc est voluntas Patris mei, qui misit me : ut omnis qui videt Filium et credit in eum, habeat vitam æternam.* » (Joan., VI, 40.)

mière; nous recouvrerons la troisième au jour de la résurrection. Quant à la seconde : la sujétion de la chair à l'esprit, elle se réalise progressivement en la terre de notre corps et c'est elle que nous demandons conjointement avec la résurrection glorieuse, en disant : « Père... que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Enfin, nous relevons sous la plume du saint Docteur, un enseignement qui est bien dans la note de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. On croirait lire telle ou telle page de *l'Histoire d'une Ame*. Un malade qui s'en remet au médecin, dit Saint Thomas, renonce à choisir de lui-même les moyens de guérir. Il ne veut plus rien que par la volonté de celui qui le soigne. S'il voulait quelque chose de lui-même, on le tiendrait pour insensé. Il en va ainsi de nous : nous ne devons rien demander à Dieu, sinon que sa volonté se fasse à notre sujet, c'est-à-dire qu'elle se réalise en nous. Le cœur de l'homme est droit quand il est en harmonie avec la volonté divine.

Cet accord parfait s'est réalisé excellemment dans le Christ : « Je suis descendu du ciel, dit-il, non pour faire ma volonté, mais celle de celui qui m'a envoyé¹. »

En tant que Dieu, le Christ a une seule et même volonté avec le Père; mais en tant qu'homme, il a une volonté distincte de celle

1. *Joan.*, VI. 38.

du Père. C'est en parlant de cette volonté humaine qu'il déclare ne pas faire sa volonté, mais celle de son Père; et, par là, il nous apprend à demander dans notre prière : *Que votre volonté soit faite.*

Le moment est venu d'exposer la manière dont Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus entendait cette troisième demande du *Pater*. Après les grandes voix de Saint Augustin et de Saint Thomas, écoutons celle qui voulait être appelée *petite Thérèse*.

II

Père, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Dans ces paroles, notre Sainte voyait, en premier lieu, l'hommage de la créature aux vœux, aux ordres, aux commandements de Dieu, Législateur suprême. Elle avait compris ce mot de Notre-Seigneur qui est une sorte de mise en demeure: « *Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements¹.* »

Mais, pour elle, l'observation scrupuleuse des commandements divins n'est pas une simple question d'obéissance; c'est une question d'amour.

Avec le psaume cent dix-huitième, elle aimait à chanter chaque matin les charmes

1. « *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* » (Matt., XIX, 27.)

de la loi du Seigneur, le bonheur que l'âme ressent à marcher par ce chemin royal, qui est le vrai sentier du bonheur : *Beati immaculati in via, qui ambulat in lege Domini.*

Avec le psalmiste elle disait : « O Dieu, ô mon Père, vos commandements font mes délices; vos lois sont des merveilles d'amour; nuit et jour je les médite, je m'y attache de toutes les forces de mon âme. Je veux les garder jusqu'à la fin de mes jours. Inclinez mon cœur à les aimer sans trêve. »

Ce disant, notre Sainte pensait non seulement aux lois générales qui s'imposent à tout chrétien, mais encore à tous les règlements, jusqu'aux plus minimes, de la vie religieuse. Et elle continuait : « Ils sont doux à ma bouche plus que le miel, ils me sont plus précieux que l'or et les pierreries; ils sont un flambeau devant mes pas; ils font la joie de mon cœur; car votre parole est vérité et toutes les lois de votre justice sont éternelles¹. »

Ainsi chantait David, ainsi chantait Thérèse. Elle avait compris à fond la parole de Jésus : « Mon joug est suave et le fardeau de mes lois léger. » Avec Saint Augustin elle savait que la loi de Dieu n'est pas un poids qui écrase l'âme, mais — comme les ailes à l'oiseau — une force qui la soulève et l'emporte au ciel. Qu'il serait donc barbare celui qui, sous prétexte d'alléger l'oiseau, lui enlèverait les ailes! Chargé de ses ailes il fendait

1. Psaume 118, *passim*.

l'air et planait dans l'azur : allégé de ses ailes il s'abat sur le sol. De grâce ! rendez-lui son fardeau, remettez-lui les ailes, et le voilà qui s'envole : *redeat omus, et volat*¹.

Sous la loi de Dieu, Thérèse voyait la volonté de Jésus. Cette volonté de Jésus, elle la révérait partout où elle en apercevait quelque reflet, et jusque dans les plus menus détails des saintes Règles. Si minimes qu'ils fussent en eux-mêmes, tous ces points lui paraissaient très grands, parce que, en chacun d'eux, elle devinait et adorait cette chose immense, infinie qu'est la volonté même de Dieu.

Écoutons-la parler : « Si je ne méprise pas les belles pensées qui unissent à Dieu, j'ai compris... qu'il faut bien se garder de s'appuyer sur elles. Les inspirations les plus sublimes ne sont rien sans les œuvres². »

A ses novices qui, sans doute, s'émerveillaient de la facilité de son style et de ses beaux cantiques, elle disait : « Croyez-moi, écrire des livres de piété, composer les plus sublimes poésies, tout cela ne vaut pas le plus petit acte de renoncement³. »

1. « *Alia sarcina pondus habet, mea sarcina pennas habet. Nam et avi, si pennas detrahas, quasi onus tollis; et quo magis onus abstilisti, eo magis in terra remanebit. Quam exonerare voluisti, iacet: non volat, quia tulisti onus: redeat onus, et volat.* » St August., *In psalm. LIX, 8.*

2. *Histoire d'une Ame*, chap. X.

3. *Histoire d'une Ame*, Cons. et Souv., p. 271.

Et voici une des maximes qui traduisent le mieux sa spiritualité : « La sainteté ne consiste pas à dire de belles choses, elle ne consiste pas même à les penser, à les sentir; elle consiste à accomplir parfaitement la volonté du bon Dieu¹. »

Cette volonté de Dieu, elle faisait plus que de la respecter, plus que de l'accomplir, plus que de la révéler, elle l'adorait au sens le plus élevé du mot. Car, elle savait qu'en Dieu, en cet Etre infiniment simple, la volonté se confond avec la divinité même et donc que toute volonté de Dieu c'est Dieu même.

Et, parce que l'acte suprême de l'adoration est le sacrifice, et que tout sacrifice se consume dans l'immolation, notre Thérèse adorait la volonté de Dieu en lui offrant en sacrifice sa volonté propre, en la lui immolant.

Dans un passage particulièrement émouvant de sa propre *Histoire*, elle s'adresse à Dieu en ces termes : « Mon Dieu, je choisis tout! je ne veux pas être sainte à moitié : cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous; je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté, prenez-la; car je choisis tout²! »

Ces lignes frémissantes sont la traduction vivante et pratique de la troisième demande du *Pater* : Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

« Je ne crains qu'une chose, c'est de garder

1. *Esprit de Sainte Thérèse*, p. 200.

2. *Histoire d'une Ame*, chap. I.

ma volonté; prenez-la! » Maxime capitale! Appliquons-nous à la redire après notre Sainte, en y mettant toute la plénitude de sens qu'elle lui donnait elle-même. Avec elle, comme elle, ne craignons rien tant que de garder notre liberté. Avec elle, comme elle, immolons cette liberté toujours portée à la rébellion et jetons-la, victime volontaire, entre les mains de son Maître et Seigneur.

Mais, s'écriera quelque esprit chagrin, à supposer qu'il soit possible d'aliéner ainsi sa volonté, ce procédé de quiétisme mou et anémié n'irait-il pas à détruire en nous la plus noble de nos prérogatives et à tarir, du même coup, la source de tout mérite personnel?

La question vaut d'être examinée de près.

C'est, en effet, toute activité libre, toute spontanéité propre que la Sainte dépose, comme une clef d'or, entre les mains de son Jésus!

Un jour ayant entendu parler des phénomènes étranges produits par le magnétisme sur les personnes qui veulent bien remettre leur volonté au magnétiseur, elle dit : « Oh! que je voudrais me faire magnétiser par Notre-Seigneur!... Avec quelle douceur je lui ai remis ma volonté! Oui, je veux qu'il s'empare de mes facultés de telle sorte que je ne fasse plus d'actions humaines et personnelles, mais des actions toutes divines, inspirées et dirigées par l'Esprit d'amour¹. »

1. *Conseils et Souv.*, p. 290.

Voilà bien, dira-t-on, du quiétisme, et des plus accusés!

Mais que fait en cela notre Sainte, sinon se conformer au vœu exprimé dans la prière célèbre qu'on a coutume d'attribuer à Saint Ignace, c'est-à-dire au plus actif peut-être et au moins quiétiste de tous les saints? En voici les premiers mots : *Suscipe, Domine, universam meam libertatem* : Recevez, Seigneur, ma liberté intégrale. Si nous comprenons bien, rien n'est ici réservé; c'est bien l'ensemble, l'universalité de notre activité que nous sommes invités à résigner entre les mains de Dieu. La suite de la formule priante, loin d'atténuer la force des premiers mots, l'accentue et l'aggrave. Recevez ma mémoire, mon intelligence et toute ma volonté : *Accipe memoriam, intellectum ac voluntatem omnem*.

Et la prière continue avec une énergie croissante. Tout ce que j'ai, tout ce que je possède c'est de vous que je le tiens. *Quicquid habeo vel possideo mihi largitus es...* Tout cela je vous le rends : *id tibi totum restituo*. De tout cela, sans réserve aucune, je passe le gouvernail à votre bon plaisir : *ac tuæ prorsus voluntati trado gubernandum*. Et voici la forte conclusion de cette supplique ardente : Donnez-moi seulement votre amour et votre grâce : *amorem tui solum cum gratia mihi dones*. Avec cela je suis riche à souhait, et rien d'autre ne vous demande : *et dives sum satis, nec aliud quidquam ultra posco*.

Plus de doute! C'est bien d'une aliénation

absolue de notre liberté qu'il s'agit ici; et notre Sainte se met donc en parfait accord avec cette prière, quand elle dit à Notre-Seigneur : Je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté; prenez-la.

Dès lors la question reste entière; en aliénant sa liberté, ne va-t-on pas à se rendre incapable de tout mérite subséquent : car il est avéré que la maîtrise de nos actes par la liberté est une condition essentielle de tout acte méritoire.

Rassurez-vous, mes frères : cette aliénation de la liberté ne va qu'à supprimer en nous la triste faculté d'opter pour le mal, en ne gardant que l'heureuse possibilité de choisir entre les divers biens. Et, loin que le renoncement à choisir le mal entraîne la mort de la liberté, il en est l'affranchissement et la vie.

Il y a liberté d'après Saint Thomas, quand la volonté est et demeure intrinsèquement indifférente à ceci ou à cela : *quando se habet ad utrumque*.

Ajoutez-vous quelque chose à cette définition, explique le savant commentateur Porrecta, vous n'avez plus la définition de la liberté en soi, mais de telle ou telle de ses conditions.

Cela posé on distingue :

1° La liberté des bienheureux : elle consiste à vouloir indifféremment ceci ou cela, mais toujours dans la ligne du bien, *in genere boni*.

2° La liberté des damnés : elle consiste à

vouloir indifféremment ceci ou cela, mais toujours dans la ligne du mal, *in genere mali*.

3° La liberté de l'homme sur la terre : elle consiste à vouloir indifféremment ceci ou cela, dans les deux lignes du bien et du mal, *in genere bonorum et malorum*.

Et Saint Thomas précise : Ne dites donc pas que le libre arbitre est inexistant, soit dans les damnés, parce que leur volonté est fixée dans le mal, soit dans les bienheureux parce que leur volonté est fixée dans le bien. Car la liberté est le pouvoir de choisir. Or le choix n'a pas pour objet la fin (le mal absolu, pour les damnés; le bien suprême, pour les élus); mais les moyens conformes à cette fin, tel ou tel mal, pour les damnés; tel ou tel bien pour les élus.

*
**

« L'erreur du libéralisme, dit fort bien le P. Desurmont, repose sur une notion absurde de la liberté humaine.

Il est, pour cette liberté, trois états différents :

Au ciel, elle se meut dans les limites du bien et peut choisir ses cantiques de louange.

En enfer, elle se meut dans les limites du mal et peut choisir ses blasphèmes.

Sur la terre, elle se meut entre le bien et le mal, et peut choisir l'un ou l'autre.

Cette possibilité de choisir bien ou mal est un défaut de notre liberté inhérent à notre condition de voyageur ici-bas, comme serait

le tâtonnement de la marche chez un homme plongé dans les ténèbres. Cette défectuosité doit être corrigée par un système raisonnable de coaction au bien et de coercition au mal (I, q. 26, a, 8, ad. 3).

Or, le libéralisme fait de ce défaut de la liberté une qualité honorable, une prérogative de notre nature. En cela, il imite celui qui prétendrait que, chez le boiteux, le fait de pencher tantôt à droite, tantôt à gauche, est un privilège auquel il ne faut pas toucher. De cette grossière méprise, on tire une conclusion qui est la base du système libéral, et que voici : La liberté d'agir mal doit être respectée comme celle d'agir bien¹... »



Hélas! ce défaut inhérent à notre condition d'ici-bas, comme il est cher à la plupart des hommes! On a coutume d'en tirer gloire, de le défendre comme un privilège sacré contre quiconque fait mine d'y porter la main pour le vouloir restreindre de façon quelconque. « Après tout, je suis libre », s'écrie-t-on, ici avec orgueil, là avec colère, souvent avec une rage d'enfer; car, c'est surtout la liberté de faire le mal que l'on revendique, la liberté de faire ce qui nous plaît.

1. Desurmont, *La Charité Sacerdotale*, 1^{re} partie, chap. I, art. 13.

Au dire de Saint François de Sales, cette liberté de faire ce qui nous plaît nous est chère autant qu'à Abraham son fils Isaac. Or, c'est précisément à immoler cet enfant chéri de notre âme que nous devons appliquer notre vaillance et exercer notre générosité.

« Hé, Seigneur Jésus, s'écrie le doux évêque de Genève, quand sera-ce donc que, vous ayant sacrifié tout ce que nous avons, nous vous immolerons tout ce que nous sommes? Quand donc — à l'exemple d'Abraham vous sacrifiant son fils unique — vous offrirons-nous en holocauste notre franc arbitre, unique enfant de notre esprit? Quand sera-ce que nous le lierons et étendrons sur le bûcher de votre croix, de vos épines, de votre lance, afin que, comme une brebiette, il soit victime agréable de votre bon plaisir, pour mourir et brûler du feu et du glaive de votre saint amour?

« O franc arbitre de mon cœur! que ce vous sera chose bonne d'être lié et étendu sur la croix du Divin Sauveur! Que ce vous est chose désirable de mourir à vous-même, pour ardre à jamais en holocauste au Seigneur! »

Et ne croyons pas qu'en immolant la faculté de choisir le mal, Saint François appréhende de tuer, du même coup, la liberté. Non! Non! proteste-t-il, « notre franc arbitre n'est jamais si franc que quand il est esclave de la volonté de Dieu, comme il n'est jamais si serf que quand il sert à notre propre volonté : jamais il n'a tant de vie que quand il meurt

à soi-même, et jamais il n'a tant de mort que quand il vit à soi. »

Et, expliquant aussitôt cette antinomie qui n'est qu'apparente, le Saint ajoute : « Nous avons la liberté de faire le bien et le mal : mais de choisir le mal, ce n'est pas user mais abuser de la liberté. Renonçons à cette malheureuse liberté, et assujettissons à jamais notre franc arbitre au parti de l'amour céleste; rendons-nous esclaves de la dilection, de laquelle les serfs sont plus heureux que les rois. Que si jamais notre âme voulait employer sa liberté contre nos résolutions de servir Dieu éternellement et sans réserve, ô alors, pour Dieu, sacrifions ce franc arbitre, et le faisons mourir à soi, afin qu'il vive en Dieu¹... »

**

Il vit à Dieu quand nous l'assujettissons pour toujours au parti de l'amour céleste, quand nous le remettons entre les mains de Jésus, pour que sa volonté gouverne à son gré la nôtre : *tuæ prorsus voluntati trado gubernandum*; quand nos sentiments ne se meuvent plus que dans la zone supérieure des sentiments du Christ : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*².

Et nous voici donc, par un simple mot de notre Thérèse, ramenés à la plus pure doc-

1. *Traité de l'Amour de Dieu*, L. XII, chap. 10.

2. *Philipp.*, II, 5.

trine de Saint François de Sales de Saint Ignace, de Saint Paul, et de Jésus lui-même.

En demandant à Dieu de prendre en mains le gouvernail de ses vœux, la Sainte ne veut donc ni supprimer sa vraie liberté, ni tarir en elle la source du mérite. La volonté humaine du Divin Maître était à la fois souverainement libre et absolument impeccable. Et lorsque Saint Thomas se demande si, en Jésus-Christ, l'impeccabilité ne mettait pas en fuite la liberté et le mérite : Non, répond-il, car, si la volonté du Christ était déterminée au bien en général, elle restait indéterminée à tel bien ou à tel autre. Il lui appartenait donc comme aux bienheureux, de choisir entre ceci ou cela : *velle hoc vel illud*. Et c'est en quoi consiste la liberté¹.

Aussi le Saint Docteur conclut-il que le Christ, impeccable mais parfaitement libre, a mérité par tous les actes de sa vie mortelle : *omni actu suo*, par tous sans exception, depuis le premier instant de sa conception : *post primum instans suæ conceptionis*¹.

Elle ne renonçait donc ni à la liberté ni au mérite, celle qui disait à Jésus : « Je ne crains qu'une chose c'est de garder ma volonté, prenez-la. »

« Les enfants du siècle, dit Bossuet, croient être libres, parce qu'ils errent de-çà et de-là dans le monde, éternellement travaillés de

1. III, q. 18, a. 4, ad 3.

soins superflus, et ils appellent leur égarement une liberté; à peu près comme des enfants qui se pensent libres, lorsque, échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont : telle est la liberté des pécheurs. C'est vous, c'est vous, mes Sœurs, qui jouissez d'une liberté véritable, parce que vous ne vous contraignez que pour servir Dieu. Et qu'on ne pense pas que cette contrainte diminue tant soit peu votre liberté; au contraire, c'en est la perfection. Car d'où vient que vous vous mettez dans cette salutaire contrainte, sinon pour vous imposer à vous-mêmes une heureuse nécessité de ne pécher pas? Et cette sainte nécessité de ne pécher pas, n'est-ce pas la liberté¹. »



Si haut que nous soyons parvenus, il nous faut monter encore à la suite de notre Sainte.

Quand elle dit au Seigneur : ma volonté prenez-la, elle va bien plus loin dans le sacrifice de sa volonté propre. Outre la possibilité, dont elle a horreur, de choisir le mal, elle veut renoncer encore à la faculté de choisir le médiocre, le moins parfait, ce qui plaît moins à son Jésus. Par cette immolation nouvelle, elle veut se rapprocher de plus en plus de son Divin Modèle. Car, tout en ayant le choix entre divers biens, Notre-Seigneur incli-

1. Bossuet, *Sermons*, II, p. 220.

nait toujours par la pente libre de sa volonté à se porter au plus parfait.

Et quand Sainte Thérèse demande à Jésus de s'emparer de sa volonté, c'est assurément pour que Jésus en saisisse le gouvernement de telle sorte que sa liberté à elle demeure toujours, selon le mot de Bossuet, « sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement et comme au rayon de sa grâce¹. »

Nous voici maintenant à même de comprendre à fond le mot final de la Sainte, en ce sublime passage : *Mon Dieu, je choisis tout!* tout ce que vous voulez, tout ce que vous voudrez! Traduction vivante, énergique de la troisième demande de la prière du Seigneur: *Fiat voluntas tua*.

Quiconque s'avise de choisir entre les volontés divines, prenant les unes qui lui plaisent, négligeant les autres, celui-là si l'on va au fond ne fait jamais la volonté du Seigneur, mais la sienne propre.

Soyons logiques comme notre Thérèse; et, avec elle comme elle, écrivons-nous : *Mon Dieu, je choisis tout!*

Je choisis toutes vos volontés *signifiées*, c'est-à-dire toutes celles que vous avez exprimées par vos commandements, prescriptions et conseils.

Je choisis toutes vos volontés *de bon plaisir*, celles que vous me manifestez au jour le jour

1. Bossuet, *Sermon* pour la prof. de M^{me} de La Vallière, second point.

par vos saintes inspirations, et par les événements heureux ou malheureux qui surgissent, comme au hasard, dans la trame de mon existence, mais que votre Providence gouverne et tempère de sa main paternelle.

Je choisis toutes vos volontés intimées par mes Supérieures légitimes. Volonté des Supérieurs, volonté de Dieu. Sur ce point, le plus difficile peut-être, notre Sainte écrit ces lignes que l'on ne saurait trop méditer : « Mon Dieu, de quelles inquiétudes on se délivre en faisant le vœu d'obéissance ! Que les simples religieuses sont heureuses ! Leur unique boussole étant la volonté des supérieurs, elles sont toujours assurées d'être dans le droit chemin, n'ayant pas à craindre de se tromper, même s'il leur paraît certain que les supérieurs se trompent. Mais, lorsqu'on cesse de consulter la boussole infallible, aussitôt l'âme s'égaré dans des chemins arides où l'eau de la grâce lui manque bientôt¹. »

Enfin, il y a un mot qui couronne, en les résumant, toutes ces pensées de notre Sainte sur la volonté humaine qui passe et trépasse tout entière en la volonté divine ; c'est le mot : Abandon !

L'abandon est l'acte ineffablement doux, par lequel l'âme se renonce et se quitte, pour se perdre et s'écouler totalement, avec Jésus, dans le sein du Père.

1. *Histoire d'une Ame*, chap. IX.

Ecoutez parler cette âme par les lèvres de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Je devais passer par bien des creusets avant d'atteindre le rivage de la paix de goûter les fruits délicieux de l'abandon total et du parfait amour¹. »

Ainsi parle-t-elle au début de sa vie. Mais, sur la fin, elle chante les joies de ce parfait abandon, enfin réalisé : « Le bon Dieu veut que je m'abandonne comme un tout petit enfant qui ne s'inquiète pas de ce qu'on fera de lui². »

Sainte Cécile devient sa Sainte de prédilection, sa confidente intime. Elle en confesse la raison : « Ce qui surtout me ravissait en elle, c'était son abandon, sa confiance illimitée³. »

Et voici à quel point elle l'imite : « Maintenant je n'ai plus aucun désir, si ce n'est d'aimer Jésus à la folie ! Oui, c'est *l'amour* seul qui m'attire. Je ne désire plus la souffrance, ni la mort, et cependant je les chéris toutes deux ! Longtemps je les ai appelées comme des messagères de joie... J'ai possédé la souffrance et j'ai cru toucher le rivage du ciel ! J'ai cru, dès ma plus tendre jeunesse, que la *petite Fleur* serait cueillie en son printemps ; aujourd'hui *c'est l'abandon seul qui me guide, je n'ai point d'autre boussole*. Je ne sais plus rien demander avec ardeur, excepté l'accom-

1. *Hist. d'une Ame*, chap. II.

2. *Nov. Verba*, p. 35.

3. *Hist. d'une Ame*, chap. VI.

plissement parfait de la volonté de Dieu sur mon âme¹. »

Elle insiste avec plus d'énergie : « Je ne désire pas plus mourir que vivre; si le Seigneur m'offrait de choisir, *je ne choisirais rien*; je ne veux que ce qu'Il veut : *c'est ce qu'Il fait que j'aime!*² »

Et voici le bouquet final : « Ce n'est pas en vain que la parole de Job est entrée dans mon cœur : « Quand même Dieu me tuerait, j'espérerais encore en lui! » Je l'avoue, j'ai été longtemps avant de m'établir à ce degré d'abandon; maintenant j'y suis, le Seigneur m'a prise et m'a posée là³! »

Le bon Dieu l'a posée là, c'est-à-dire sur son sein; et c'est là, sur le sein du Père, qu'elle s'abandonne comme un petit enfant; là qu'elle pratique sa doctrine d'enfance spirituelle, qui est le trait dominant de son âme, en même temps que le dernier mot de l'abandon de la volonté humaine à la volonté divine.

Cette vie de petitesse voulue et aimée, que Saint Léon le Grand a exaltée en termes splendides, cet état de simplicité enfantine, dont Monseigneur Gay a tracé le ravissant tableau, notre petite Thérèse l'a vécue avec une vérité qui n'avait jamais encore été égalée; et elle la recommande avec une éloquence si persua-

1. *Histoire d'une Ame*, chap. VIII.

2. *Ibid.*, chap. XII.

3. *Ibid.*

sive, qu'elle a donné naissance à toute une légion d'âmes qu'elle entraîne à sa suite, et dont le nombre va croissant de jour en jour.

O Sainte bien-aimée! faites qu'elle augmente sans cesse, pour la plus grande gloire de Dieu et du Sauveur Jésus, cette légion de petites âmes qui jettent leur volonté dans la volonté du Père, sans autre souci que de se cacher sur son sein, en se livrant sans réserve à son bon plaisir, à ses sourires et à ses caresses aussi bien qu'aux épreuves qu'il lui plaît de leur ménager, acquiesçant à tout, s'abandonnant à tout, ne cessant de répéter de tout leur cœur : « Père! que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel! »

Ainsi soit-il!

CINQUIEME INSTRUCTION

La quatrième demande du Pater : Père, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien

SOMMAIRE. — Les trois premières demandes avaient pour but les intérêts de Dieu. — La quatrième inaugure une série nouvelle, où il s'agit plus directement de nous. — Les trois premières demandes sont éternelles; les quatre dernières sont contingentes et cesseront avec la fin des temps.

I — *Sens de la quatrième demande.* — Elle nous pose tous en mendiants de Dieu. — Les plus riches doivent mendier. — Le bon Dieu donne le pain même à ses ennemis. — Devoir de reconnaissance. — Nous demandons d'éviter cinq espèces de péchés dans l'usage des biens temporels. — Nous demandons aussi le pain de l'âme : eucharistie et parole de Dieu.

II. — *Comment la comprenait Sainte Thérèse.* Elle désirait le pain pour tous. — Sa charité envers les pauvres. — Sa prière animée d'esprit social. — Combien elle a désiré le pain eucharistique. — Première communion de Céline et regrets de Thérèse. — Thérèse et le Décret sur la communion des tout-petits. — Thérèse et le Décret sur la communion quotidienne. — Hymne de reconnaissance à Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

*Pater... Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.
Père, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

MES FRÈRES,

Avec cette quatrième demande nous entrons dans la seconde partie du *Pater* de Jésus et du *Pater* de Thérèse. Jusqu'ici nous ne paraissions préoccupés que de Dieu, de son nom à sanctifier, de son règne à promouvoir, de sa volonté sainte à accomplir. Maintenant, c'est de nous qu'il s'agit, de notre pain quotidien, du pardon de nos offenses, des tentations à éviter, de tout mal, enfin, à éviter.

A vrai dire, comme l'observe finement saint Augustin, même dans la première partie, c'est pour nous et non pour Dieu que nous supplions. Car, en définitive, que pouvons-nous désirer à Dieu qui est le *Souverain Bien*, le *Bien Infini*, auquel rien ne saurait être ajouté, qui donne à tous et ne reçoit rien de personne?

Que son nom soit sanctifié ou non, rien ne s'ajoute à sa gloire, mais c'est nous qui nous enrichissons de ses bienfaits en le glorifiant, et le glorifions en nous enrichissant.

La venue de son règne est pareillement inévitable : règne de justice qui courbera de force les méchants; règne d'amour qui exaltera les bons. C'est donc pour nous que nous prions, en souhaitant que vienne en nous son règne d'amour.

Enfin sa volonté finira par triompher, de gré ou de force, sur la terre comme au ciel, et jusqu'au fond des enfers; mais nous demandons que notre volonté à nous se soumette de plein gré ici-bas à Dieu, pour aller se fondre avec la sienne dans le ciel.

A y bien regarder, c'est donc nous, nous seuls, qui sommes des bénéficiaires des trois premières demandes du *Pater*.

Quant aux quatre dernières, il est manifeste à première vue, et sans le secours du moindre raisonnement, que c'est pour nous que nous prions¹.

Il y a toutefois, entre ces deux moitiés du *Pater*, une différence capitale que signale Saint Thomas. La première se meut dans l'éternel, et les trois souhaits qu'elle exprime ne seront pleinement exaucés que dans la vie future. Toute l'éternité, nous glorifierons le

1. *Ab isto autem loco et deinceps usque in finem Orationis, apparet quia pro te rogas Deum. S. Aug., Loc., cit.*

nom de Dieu; toute l'éternité son règne d'amour s'étendra sur nous; toute l'éternité, nous ferons la volonté du Père, et le Père se pliera à toutes les volontés de ses enfants. Voilà le *Pater éternel*, que les enfants adoptifs chanteront sans fin, de concert avec l'Unique du Père : *Unigenitus Patris*.

La seconde moitié de l'Oraison du Seigneur concerne les nécessités du temps présent, et cessera donc avec elles¹.

Ici-bas seulement nous avons besoin de pain; ici-bas seulement nous avons des offenses à nous faire pardonner; les tentations du démon ne nous menacent que sur cette terre d'exil, et la mort nous libèrera définitivement du mal et du mauvais.

Dans cet entretien, nous abordons la première de ces quatre demandes contingentes, qui ont trait aux nécessités de cette vie passagère.

Père... donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Selon la méthode que nous avons suivie jusqu'ici nous allons voir le sens général de cette demande et comment l'entendait et la vivait Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

1. *Unde hæ tres petitiones perfecte complebuntur in vita futura; aliæ vero quatuor pertinent ad necessitatem vitæ præsentis. II a, II æ, q. LXXXIII, a. 9, ad I.*

I

En demandant le pain de chaque jour, dit Saint Augustin, vous avouez que vous êtes le mendiant de Dieu. Mais n'en rougissez pas, ajoute-t-il aussitôt, si riche que soit un homme sur la terre, il est le mendiant de Dieu.

Le pauvre se tient humblement à la porte du riche : mais le riche lui-même est obligé de se tenir à la porte du divin riche. Le pauvre tend la main au riche, et le riche tend la main à Dieu. S'il n'était pas lui-même pauvre, pourquoi importunerait-il les oreilles divines?

Mais, direz-vous, de quoi donc a besoin le riche? De quoi il a besoin? Je n'hésite pas à répondre : il a besoin du pain quotidien! Le pain quotidien, voilà ce qu'il doit, lui aussi, implorer. Car enfin, s'il a de tout en abondance, d'où cela vient-il, sinon de la générosité du Père des cieux? Si Dieu lui retirait les dons de sa munificence, que lui resterait-il : *Quid habebit?*

Si Saint Augustin était à ma place dans cette chaire, ses yeux vifs et singulièrement pénétrants, qui faisaient l'admiration de ses contemporains et que plus d'un redoutait, auraient vite fait de deviner qu'ils sont fort rares, dans cet auditoire, les pauvres à mendier. Peut-être n'en découvrirait-il pas un seul.

Mais sa voix lancerait soudain, avec un bruit de tonnerre, cette apostrophe d'une ac-

tualité aiguë et qui, fulminée il y a près de quinze siècles, semble faite pour nos temps de crise, où les catastrophes succèdent aux catastrophes, les ruines aux ruines : « Combien, s'écrierait-il, qui se couchent dans l'opulence et se lèvent dans la misère ! » Et peut-être eût-il ajouté, fixant son œil d'aigle sur l'époque actuelle : Combien qui s'endorment dans les honneurs et s'éveillent dans la honte!¹

Il continue, terrible : Si vous êtes épargné par l'infortune générale, sachez-le bien, ce n'est pas le fait de votre adresse ou de votre puissance, mais c'est que vous avez fait pitié à Dieu ! Que vos richesses ne vous donnent donc pas sujet de vous croire meilleur que les autres. Car il arrive que Dieu comble des biens de ce monde ses pires ennemis aussi largement qu'il le fait pour certains de ses amis. Vous l'aimez et le louez, il vous nourrit ; vous le blasphémez, il vous nourrit aussi².

Si vous abusez de sa patience, prenez garde ! la damnation est proche.

N'abusons pas, mes Frères, de la patience de Dieu, et, vaincus par ces graves leçons du grand évêque africain, concluons que notre quatrième demande du *Pater*, doit se traduire dans notre vie par un double sentiment : sentiment de notre indigence absolue en face

1. *Nam multi dormierunt divites, et surrexerunt pauperes.* Aug. loc. cit.

2. *Laudas, pascit te; blasphemias, pascit et te.* Id. *ibid.*

de la libéralité divine; sentiment de reconnaissance envers le Père céleste qui rompt à ses enfants le pain de chaque jour. Au commencement de nos repas, bénissons la main divine qui daigne nous les servir; après chaque repas, rendons-lui grâce de ce nouveau bienfait, qui s'ajoute à tant d'autres : *Agimus tibi gratias pro universis beneficiis tuis...*¹

C'est la même conclusion pratique qui se dégagera de l'enseignement de Saint Thomas.

Par ces paroles : *panem nostrum quotidianum da nobis hodie*, dit-il, Jésus nous enjoint d'éviter cinq espèces de péché qui se commettent ordinairement dans l'usage des biens de ce monde.

Souvent, l'homme, mécontent de son sort, ambitionne ce qui est au-dessus de sa condition; tel, dit-il non sans une pointe de malice, un simple clerc qui se vêtirait en évêque, crosse en main et mitre en tête. Ne demandons que le pain, c'est-à-dire sachons nous borner au nécessaire, selon ce mot de Saint Paul : Ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous vêtir, soyons contents.

Il arrive aussi que nous sommes portés à désirer ce qui est à autrui. De là tant d'injustices et de fraudes : fautes d'autant plus pernicieuses qu'il est plus difficile de se résoudre à restituer le bien mal acquis. Aussi, Jésus-Christ nous enseigne-t-il à demander *notre*

1. Prière liturgique après le repas.

pain : *panem nostrum*, rien que le nôtre. Les voleurs, eux, mangent, non leur pain, mais celui du voisin.

Autre espèce de péché : le désir immodéré d'accroître indéfiniment ses richesses, sans jamais dire : assez ! Contre ce troisième excès, Jésus-Christ nous prescrit de ne demander que le pain *quotidien* : *panem quotidianum*.

Quatrième excès : les dépenses exagérées. On mange d'un seul coup le pain de dix jours, de cent jours, et au-delà. Ne mangeons chaque jour que le pain d'un jour.

Le dernier vice qu'engendre la richesse s'appelle l'ingratitude. Alors qu'il tient de la munificence divine tout ce qu'il possède, le riche est porté à s'enorgueillir de sa fortune, comme s'il en était l'auteur. Voilà pourquoi l'Oraison dominicale nous enseigne à dire : Père, *donnez-nous* : *da nobis*; car c'est vous, vous seul qui détenez la clef du pain et de tous les biens de ce monde.

N'est-ce pas, mes Frères, que voilà un somptueux enseignement, et combien pratique par ces temps de course effrénée à la richesse et au confort sous toutes ses formes ? Que la question sociale serait vite résolue et nos crises économiques promptement enrayerées, si l'on revenait à ces principes lumineux et sauveurs, si chacun formulait, chaque jour, avec la plénitude de sens que nous venons d'y voir, cette quatrième demande du *Pater* : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*.

Mais ni Saint Augustin, ni Saint Thomas n'ont garde de s'arrêter uniquement au pain matériel. Leur pensée s'élève de concert au pain supersubstantiel dont parle Saint Matthieu. La divine Eucharistie, voilà le vrai pain quotidien de l'âme, pain descendu du ciel et qui conduit à la vie éternelle¹.

Autre pain spirituel : la parole de Dieu; car il est écrit : l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu².

Pain de froment, pain eucharistique, pain de la parole divine, tous trois, conclut Saint Augustin, vous sont nécessaires durant les jours de votre pèlerinage : *Hæc enim sunt necessaria peregrination tuæ*³. Demandez-les donc tous les trois, et nourrissez-vous tous les jours de leur très pure substance.

Sur la quatrième demande du *Pater*, nous allons maintenant entendre notre Sainte.

II

Quels pouvaient être les sentiments de Sainte Thérèse, quand elle récitait la quatrième demande du *Pater*?

Si elle n'a jamais eu à concevoir de souci matériel ni dans sa maison natale d'Alençon

1. *Joan.*, VI. 41.

2. *Matt.*, IV, 44.

3. *S. Aug.*, *Serm.* LVII, 7.

où s'écoulèrent ses quatre premières années, ni aux Buissonnets où elle vécut jusqu'à son entrée en religion, il n'en fut pas de même au Carmel où elle eut à se poser pour elle et pour ses Sœurs la question angoissante du pain quotidien. Mais jamais elle n'eut à craindre, ni pour elle, ni pour ses parents, et encore moins pour son cher Carmel, aucun des péchés de convoitise, aucun des abus des richesses que nous a signalés Saint Thomas.

En implorant le pain quotidien de sa communauté elle n'oubliait pas que le *Pater* n'est pas la prière d'un seul, ni d'une famille particulière, mais la prière de la grande famille chrétienne, voire la prière de tout le genre humain.

Or, elle ne pouvait ignorer qu'il y a de par le monde des multitudes de miséreux, d'affamés, pour qui la quête du pain quotidien est une question de vie ou de mort. Elle nous dit elle-même la sainte joie qu'elle éprouvait à donner aux malheureux : « Souvent, pendant nos promenades nous rencontrions des pauvres, et la petite Thérèse était toujours chargée de leur porter l'aumône; ce qui la rendait bien heureuse¹. »

Mais, sachant que l'aumône de la prière est encore la plus efficace, c'est en songeant aux pauvres du monde entier, ses frères, qu'elle

1. *Hist. d'une Ame*, chap. I.

disait dans sa prière : « Père... donnez-nous, donnez à tous notre pain quotidien. »

Catholique et humaine, au sens le plus élevé du mot, vivant à une époque où la question sociale, si ardemment posée chez nous par les de Mun et les La Tour du Pin, occupait la pensée française; contemporaine de Léon XIII, le Pape des ouvriers et de l'Encyclique *Rerum novarum*, nul doute que, derrière les grilles du Carmel, son intelligence si compréhensive, et son cœur ouvert aux sentiments les plus universels n'aient communiqué à toutes ces préoccupations, bien dignes d'émouvoir cette vraie fille de l'Eglise, cette âme exceptionnellement vibrante qui a poussé ce cri inimitable : « Ma vocation, c'est l'amour... dans le cœur de l'Eglise ma Mère, je serai l'Amour¹. »

Et comme ce n'est pas la froide justice, mais l'amour qui est capable de résoudre la question formidable du pain quotidien de l'humanité, dans le cœur de l'Eglise notre mère, Thérèse étant l'amour, nul doute qu'elle ne collabore puissamment, par son rayonnement mondial, à la solution de la question sociale. Nul doute que là-haut, elle ne dise chaque jour au Père des cieux, avec une irrésistible tendresse : « Père, donnez à tous aujourd'hui le pain quotidien. »

Mais c'est surtout le pain de l'âme que désirait et demandait Thérèse. Elle n'a que sept ans; et voici qu'un grand événement se passe

1. *Hist. d'une Ame*, chap. XI.

tout près d'elle : la première Communion de Céline, sa petite sœur chérie. C'est Pauline qui la prépare, en lui parlant souvent de la grande action.

Thérèse écoute, elle aussi, avec quelle avidité, on le devine. Mais, plus d'une fois on lui dit de se retirer, parce qu'elle est trop petite encore. Et la voilà qui s'en va le cœur bien gros, car, dit-elle :

« Je pensais que ce n'était pas trop de quatre ans pour se préparer à recevoir le bon Dieu. »

Elle a le cœur bien gros. Loin de l'admettre à la première Communion, on ne lui permet même pas de s'y préparer, parce qu'elle en a pour quatre ans encore. Et elle de penser que ce ne serait pas trop de quatre ans pour se préparer à recevoir le bon Dieu.

Non, ce n'est pas trop de quatre ans; ce ne serait même pas trop de cent ans, de mille ans, si l'on voulait attendre d'être digne.

Mais pour devenir digne — ou moins indigne — de recevoir Jésus le moyen le plus court ne serait-il pas d'aller à Jésus lui-même? N'est-il pas, Lui, le céleste joaillier des âmes et son amour le seul *ouvrier spécialisé* dans la ciselure de ces pierres précieuses que sont les cœurs des tout-petits?¹ Et, puisque c'est à la sainte Table surtout qu'il travaille, pour-

1. *Ille Amor almus artifex*. Hymne de la Fête du Sacré-Cœur.

quoi ne pas lui amener au plus tôt ces gemmes de choix?

La première Communion précoce préparerait à la seconde; celle-ci à la troisième, et l'âme, passant ainsi d'hostie en hostie, irait de clarté en clarté¹ de vertu en vertu². Entre six et douze ans, que de progrès déjà accomplis sous l'action efficace du Sacrement d'Amour! Et combien cette préparation opérée par Jésus lui-même dépasse toutes celles que nous pourrions accomplir par nous-mêmes : c'est la toute-puissance de l'*opus operatum* substituée aux multiples déficiences de l'*opus operantis*³.

Ainsi l'avait compris l'Eglise en prescrivant à tous les baptisés parvenus à l'âge de discrétion, de recevoir au moins à Pâques le sacrement de vie⁴.

Mais, hélas! cette législation inspirée du plus pur esprit du christianisme était tombée en désuétude, chez nous. De là, ce profond chagrin de notre Thérèse; car si la petite a le cœur gros parce qu'on ne lui permet pas de se préparer à communier, elle souffre bien

1. *A claritate in claritatem.* II Cor., III, 18.

2. *Abunt de virtute in virtutem.* Ps. LXXXIII, 8.

3. *On sait que dans le langage théologique l'opus operatum désigne la vertu divine dont le sacrement est le fil transmetteur tandis que l'opus operantis est le fruit toujours précaire de nos propres efforts, secondés par la grâce actuelle ordinaire.*

4. *Omnis utriusque sexus fidelis, postquam ad annos discretionis pervenerit..., suscipiens reverenter ad minus in Pascha Eucharistiæ sacramentum...* Conc. Latran. IV, cap. 21.

plus de ne pas recevoir Jésus, d'être exclue du banquet où se distribue le pain du ciel, objet de ses ardents soupirs.

Quels yeux chargés d'envie devait jeter sur le tabernacle cette enfant qui, dès l'âge de six ans, avait pris la résolution de ne jamais s'éloigner du regard de Jésus! Aussi ne peut-elle retenir ses larmes, quand elle voit ses sœurs plus âgées allant à la Table sainte, tandis qu'elle est condamnée à rester à sa place.

Oh! quand donc lui sera-t-il permis de les suivre enfin! Elle essaye de les gagner, en leur demandant de la laisser se joindre à elles en cachette, quand elles vont communier. Une veille de Noël, avant la messe de minuit, elle dit à sa grande sœur Marie : « Oh! si tu voulais m'emmener avec toi ce soir!... Voici comment je ferais pour recevoir, moi aussi, le bon Jésus. Je me glisserais parmi les autres, tout près de toi, et je suis si petite que personne ne m'apercevrait. »

Pauvre enfant! si petite que tu sois, tu ne passeras pas inaperçue. Réussirais-tu à échapper aux yeux de tous les autres, qu'il y aurait toujours quelqu'un qui t'apercevrait, celui-là même de qui tu espères recevoir la miette divine si ardemment convoitée. C'est même ta petite taille qui attirerait son attention et le ferait reculer avec un sourire attristé mais inflexible. La loi qui l'oblige au refus est si rigide qu'il croirait commettre une profanation en te donnant Jésus, ce Jésus qui aime tant les petits et défend de les écarter de lui.

Ah! ces dures barrières dressées entre le bon Pasteur et ses petits agneaux, quand donc les verra-t-on s'abattre, ou qui aura assez d'autorité ou de courage pour les renverser?

Pauvre petite Thérèse! que de fois tes bras et ton cœur tendus vers l'Hostie sont venus se heurter impuissants contre cette infranchissable clôture qui te sépare de ton Jésus!

On n' imagine pas à quel point les petits chrétiens ont besoin de l'Hostie. C'est le baptême qui parle en eux et réclame son dû. Le baptême crée un nouveau-né à la vie surnaturelle. Or, créer un être nouveau, c'est créer un affamé, quelqu'un qui se met aussitôt à crier sa faim.



Ce sera l'éternel honneur de Pie X et, peut-être, son titre le plus touchant à la vénération croissante du peuple chrétien, d'avoir coupé les fils de fer qui tenaient les enfants loin de la sainte Table. Il veut qu'on les y convie dès qu'ils ont atteint l'âge de raison. Le début de son décret libérateur est tout débordant de la tendresse du Divin Maître pour les tout-petits: « De quel amour de prédilection Jésus-Christ sur terre a entouré les petits enfants, les pages de l'Évangile l'attestent clairement. Ses délices étaient de vivre au milieu d'eux; il avait coutume de leur imposer les mains, de les embrasser, de les bénir. »

Inspiré par ce même amour, le saint Pape « a voulu que la première rencontre de l'en-

fant avec le Christ ait lieu... dès que la petite âme est capable de le reconnaître dans la petite Hostie¹ ».

Depuis lors, l'Eglise appelle à la Table sainte les tout-petits encore humides de l'eau baptismale. Ce n'est jamais trop tôt, pense-t-elle, pour placer ces tendres agneaux sous la houlette et sur le cœur du bon Pasteur.

Il y en a, dit-on — mais est-ce possible? — qui résistent encore et s'en vont répétant avec humeur : « Mais ces petits ne savent pas ce qu'ils font! »

Je présume que notre Sainte leur répondrait avec une fermeté douce : « Et vous, le savez-vous? Oui, vous, chrétiens instruits et qui vous estimez si bien informés; et vous, prêtre, curé; et vous-même théologien averti et qui vous croyez si versé dans la connaissance de nos mystères, qu'avez-vous donc appris de plus que ces petits?

Vous savez que par les augustes paroles de la consécration l'Hostie de pain est changée en Jésus? Ils le croient avec vous.

Vous savez que ce Jésus, caché sous l'Hostie est le Roi du ciel et de la terre? Ils en sont persuadés comme vous. Vous savez que ce grand Roi nous aime à tel point qu'il a inventé ce moyen merveilleux de venir à nous et de s'unir à nos âmes? Ils en sont

1. François Mauriac, *Journal* (Paris, Grasset, p. 98.)

convaincus autant que vous, et peut-être le sentent-ils mieux que vous?...

Chrétien instruit, théologien disert, avouez donc tout bas que, en somme, vous n'en savez guère plus, et qu'il n'en faut pas davantage pour être à même de communier saintement.

Que si, à tout prendre, l'enfant en sait peut-être un peu moins que vous, en revanche, il a sur vous une supériorité incontestable : il adhère à la présence réelle d'une foi plus simple, plus directe qui ne s'encombre d'aucune de vos difficultés vaines.

Laissez-les donc aller à la voix qui les appelle, et jetez-les le plus tôt possible dans les bras de Jésus qui les aime. »

Ainsi parle en faveur des tout-petits, la petite Thérèse si longtemps privée de la divine Hostie!

Est-il téméraire de penser qu'elle a plaidé *ailleurs* leur cause et de la lumière la plus efficace?...

Le courageux décret qui abattait des clôtures plusieurs fois séculaires, paraissait le 8 août 1910, moins de treize ans après la naissance au ciel de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Le voisinage de ces deux dates n'accuse-t-il qu'une simple coïncidence fortuite? Celle qui a promis de passer son ciel à faire du bien sur la terre, pouvait-elle se désintéresser, dans la patrie, de ces tout-petits, qu'une coutume cruelle, dont elle avait

tant souffert elle-même, tenait loin du divin banquet?

A peine arrivée dans la gloire, elle a dû se glisser grâce à sa petitesse, comme elle disait, près du trône du Père, en criant de toutes ses forces : « *Abba! Pater; Père! Père!* à vos petits enfants donnez le pain de chaque jour! Ils le réclament dans leur *Pater quotidien*, et personne ne se trouve pour le leur distribuer. Envoyez enfin quelqu'un qui puisse et qui ose leur rompre la salutaire hostie. Père! Père! donnez à manger à ces petits qui ont faim. »

Et le Père sourit à Thérèse. La cause était gagnée.

C'est donc à elle que nous devrions le décret de Pie X et Pie X lui-même.

Depuis lors, et grâce à elle qui voulait être appelée la petite Thérèse, la petitesse même des communians nous donne « la mesure de l'humilité démesurée du Christ¹. »

C'est depuis lors que nous voyons se tendre vers l'Hostie tant de petites figures enfantines, tant de petites bouches toutes pures, tant de jeunes cœurs qui battent follement pour Jésus². »

Et si quelqu'un se prend à douter que ces conjectures reposent sur quelque fondement, voici à l'appui un fait indéniable.

1. François Mauriac, *op. cit.*, p. 99.

2. François Mauriac, *op. cit.*

Chacun sait que le retard apporté à la première communion des enfants n'est pas le seul errement qui se fût glissé dans l'usage du pain eucharistique. Un autre abus sévissait, plus cruel encore, dont les âmes pieuses avaient à souffrir tout le long de leur existence. Après leur avoir imposé le retard du premier accès à la sainte Table, on leur mesurait avec une minutieuse parcimonie le nombre des communions. Jusque dans les grands séminaires — je le sais par une douloureuse expérience, dont tous les prêtres de mon âge furent victimes — jusque dans les plus ferventes communautés religieuses, même cloîtrées, la communion quotidienne était fort rare. Influencés par de hautes autorités — telles que Saint François de Sales et Saint Alphonse de Liguori, — la plupart des théologiens et des confesseurs se faisaient un devoir de doser minutieusement le nombre des communions, selon le degré de vertu qu'ils supposaient dans les âmes. Il n'est pas jusqu'aux Supérieures de Communauté, qui ne se crussent autorisées à interdire l'Eucharistie pour de simples infractions à la règle où l'on eût été embarrassé de découvrir quelque impondérable péché véniel.

Essayez d'imaginer une âme comme celle de notre Thérèse, assistant chaque jour à la sainte Messe et privée de communier chaque jour! Quel supplice au moment où le prêtre prend dans le tabernacle le ciboire rempli du pain du ciel; où il élève la blanche Hostie

en disant à tous : *Voici l'Agneau de Dieu!*
Quel supplice pour cette âme avide de Jésus,
pour celle qui s'écrie en ses cantiques :

Viens en mon cœur, ô sacrement que j'aime,
Viens en mon cœur, il aspire vers toi!

et encore :

Vivre d'amour, c'est vivre de ta vie,
Roi glorieux, délices des élus!
Tu vis pour moi caché dans une hostie...
Je veux pour toi me cacher, ô Jésus!
A des amants il faut la solitude,
Un cœur à cœur qui dure nuit et jour!
Ton seul regard fait ma béatitude;
Je vis d'amour!

pour celle qui écrit :

« O mon Sauveur caché sous l'apparence
d'une blanche hostie, ô Jésus, laisse-moi te
dire que ton amour va jusqu'à la folie. Com-
ment veux-tu devant cette folie que mon cœur
ne s'élançe pas vers toi!¹ » Quel supplice,
dis-je, pour une âme pareille de voir la petite
hostie présentée par le prêtre et d'être empê-
chée de voler à elle! Tandis que tout son
être se jette en avant vers la blanche proie
une consigne implacable la tire en arrière,
brise son élan et meurtrit son cœur! Faut-il
s'étonner qu'une âme de cette envergure ap-
pelât de tous ses vœux un Pape qui libérât
les âmes de tous ces règlements et usages
opposés à la communion fréquente?

1. *Hist. d'une Ame*, chap. XI.

Sur son lit de mort elle promet de demander à Dieu dès son arrivée en paradis le privilège de la communion quotidienne pour sa chère Communauté. Et à la Prieure — Mère Marie de Gonzague — qui n'osait entrer dans cette voie, elle dit formellement : « Après ma mort, je vous ferai changer d'avis. »

La promesse se réalisa sans retard, et le Carmel de Lisieux fut un des premiers peut-être à devancer de plusieurs années le décret libérateur.

Mais l'âme éminemment catholique de Thérèse ne pouvait se contenter de ce premier résultat.

Songeant à l'immense multitude d'âmes aimantes, qui ont besoin et faim de l'hostie, elle s'en revient vers le Père et s'écrie : « Père! Père! donnez à tous, donnez-leur chaque jour leur aliment quotidien. »

Et huit ans après la mort de notre Sainte, le grand Pape Pie X signait le décret sauveur, qui ouvrait l'accès quotidien de la sainte Table à toute âme en état de grâce, pourvu qu'elle fût animée d'une intention droite et pieuse : l'intention de s'unir plus étroitement à Dieu par l'amour : *Deo arctius charitate conjungi*. Ce passage du bienfaisant décret semble avoir été dicté, mot pour mot, par notre Sainte en personne.

O bienheureuse Thérèse, soyez bénie de vos puissantes interventions auprès de notre Père des Cieux.

Soyez bénie au nom de ces innombrables

petits enfants, qui, chaque jour, se dressent vers l'hostie et, grâce à vous, reçoivent dans leur jeune cœur le Pain des Anges!

Soyez bénie au nom de toutes ces âmes qui, sous les livrées du monde, ou sous la parure des épouses du Christ, sont admises, grâce à vous, à recevoir chaque jour le pain de vie, ce pain vivant et vivifiant, où se tient voilé Celui dont les élus contemplant la beauté éternelle!

Soyez bénie, ô Thérèse, au nom de tous ces communians qui vous doivent leur aliment quotidien. Ah! ne cessez pas de demander pour nous au Père ce pain du Ciel et de multiplier le nombre des âmes qui s'en nourrissent chaque jour.

SIXIEME INSTRUCTION

La cinquième demande du Pater : Père... pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés

SOMMAIRE. — Cette demande tranche sur toutes les autres; elle ne convient ni aux anges, ni à l'homme innocent, mais à l'homme déchu.

I. — *Avec quels sentiments le commun des pécheurs doit prononcer ces paroles.* — Pas d'homme sans péché. — Apostrophe aux pharisiens. Comment nous contractons des dettes envers Dieu : en violant les droits de sa volonté souveraine. — Tous les saints ont récité cette demande. — Humilité; mais ferme espérance du pardon. — Pardon conditionnel, subordonné à notre manière de pardonner. — Deux façons de pardonner.

II. — *Comment les disait Sainte Thérèse.* — Dans le sentiment de l'infinie miséricorde de Dieu, qui fait la part de nos faiblesses et de notre ignorance. — Elle s'estime plus redevable que Madeleine à la Miséricorde; comme chargée de tous les crimes. Comment elle entendait le pardon des injures : à la manière de Dieu, qui va au-devant des pécheurs. — Mais ne pas s'inquiéter des rancœurs involontaires.

Pater... dimitte nobis débita nostra, sicut et nos
[*dimittimus debitoribus nostris...*
Père, pardonnez-nous nos offenses, comme nous par-
[*donnons à ceux qui nous ont offensés.*

MES FRÈRES,

Cette cinquième demande du *Pater* tranche sur toutes les autres; car elle ne convient qu'à notre état de nature déchue. Les quelques mots qui la constituent mis à part, nos premiers parents au paradis terrestre, les anges eux-mêmes au moment de leur épreuve, auraient prié le *Pater* comme nous le prions. L'homme innocent et les anges ont eu à désirer et à demander la sanctification du nom de Dieu, l'avènement de son règne, l'accomplissement de sa volonté, le pain quotidien du secours d'En-Haut, la préservation des tentations où l'on succombe et la délivrance de tout mal.

Mais, aux jours heureux de l'état d'innocence, nos premiers parents n'avaient pas à dire à Dieu : pardonnez-nous nos offenses. Cette prière suppose le péché commis et ils étaient encore dans tout l'éclat de leur création immaculée. Hélas ! par leur chute lamentable, le péché est entré dans le monde¹ pour n'en plus sortir qu'avec la fin des temps. Tous ceux qui ont foulé depuis lors cette terre d'exil, tous, sauf Jésus et Marie, — Jésus par droit de nature, Marie par privilège unique — tous, jusqu'aux plus grands saints, sans en excepter notre liliale Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, tous ont péché et ont eu besoin que Dieu leur fasse grâce², tous ont eu à implorer, pour eux-mêmes, en même temps que pour l'ensemble du corps mystique du Christ, la rémission de leurs offenses. Quant aux anges rebelles, leur chute fut aussi profonde qu'irréremédiable, et tellement absolue que jamais ils n'eussent pu se plier à appeler sur eux le pardon divin.

La cinquième demande est donc bien la prière propre de l'homme déchu, de l'homme qui a sombré dans l'abîme, mais demeure susceptible de relèvement par le repentir et le pardon.

Nous allons voir avec quels sentiments le commun des pécheurs doit prononcer ces

1. *Per unum hominem, peccatum in hunc mundum intravit.* (Rom., V, 12.)

2. *Omnes peccaverunt et egent gloria (gratia) Dei.* (Rom., III, 23.)

paroles. Nous verrons ensuite de quelle manière spéciale les disait notre Sainte.

I

Quis hic vivit in carne, dit Saint Augustin, et non *habet debita*? Quel est l'homme vivant dans la chair qui n'a pas de dettes envers Dieu? Quel est celui qui vit de telle manière que la prière, cette cinquième prière du *Pater* ne lui soit point nécessaire? Il a fallu arriver jusqu'à la philosophie moderne pour trouver des hommes qui osent relever le défi de Saint Augustin, des hommes qui, par système, se déclarent libres de toute obligation envers Dieu et sans nul besoin de prière¹.

Mais sans aller jusqu'à ces excès inhumains, toujours il y a eu, il y a encore aujourd'hui de ces pharisiens si durement stigmatisés par le Divin Maître, de ces vaniteux, enflés d'eux-mêmes, dont toute la prière consiste à énumérer à Dieu leurs prétendus mérites et à se placer au-dessus du commun des pécheurs.

1. Chez Kant, l'obligation morale est expliquée non seulement en faisant abstraction de Dieu, mais même en l'excluant. Ni dans ses écrits, ni dans sa vie personnelle, on ne trouve aucun acte religieux, nulle trace de prière, pas la moindre aspiration ni l'expression de reconnaissance ou de demande. — *La philosophie religieuse de Kant*, par B. Jansen, traduit et adapté par P. Chaillet. (Paris, Vrin, 1934) pp. 139, 142.

A tous ceux-là, le grand évêque Africain répond avec une crudité bien justifiée : Vous pouvez vous gonfler, mais non vous justifier : *inflare se potest; justificare se non potest.*

N'imitons donc pas le pharisien qui croyait, par le dénombrement de ses actes de vertu, cacher la honte de ses misères; mais, comme le publicain de l'Évangile, frappons-nous la poitrine, et disons : « Seigneur, ayez pitié de moi, parce que je ne suis qu'un pécheur! »

Cette leçon d'humilité universelle, Saint Thomas nous l'inculque avec plus de force encore, en signalant la vraie nature de ces dettes : *debita*, dont la cinquième demande du *Pater* implore la rémission : *dimitte nobis debita nostra.*

On contracte une dette envers quelqu'un, quand on lui enlève quelque chose de son droit. Le droit de Dieu consiste en ce que nous fassions sa volonté en la préférant à la nôtre. Nous violons ce droit chaque fois que nous mettons notre volonté au-dessus de la sienne et c'est cela qui s'appelle pécher. C'est donc en pensant à nos péchés que nous disons à Dieu : remettez-nous nos dettes; pardonnez-nous nos offenses.

De là découlent deux grandes leçons pour la pauvre humanité pécheresse.

Leçon d'humilité et de crainte salutaire. Ne soyons pas de ces présomptueux, qui diraient volontiers comme Jésus : « Qui d'entre vous

me convaincra de péché¹? » Ces paroles n'ont leur place que sur les lèvres de l'Agneau sans tache. Marie elle-même n'eût pas osé parler ainsi : elle savait que sa parfaite innocence était un privilège purement gratuit, aussi bien que sa dignité de Mère de Dieu.

Tous les saints ont récité avec une humilité craintive cette partie du *Pater*. Craignons avec eux et, comme eux, humilions-nous, en demandant à Dieu le pardon de nos offenses, la remise de nos dettes.

Cependant, ne restons pas ainsi, le front courbé dans la poussière, mais que l'espérance nous relève aussitôt. Ici, le saint Docteur a un mot délicieux. Quoique pécheurs, dit-il, vivons toujours dans l'espérance : *semper vivamus in spe*. Il semble même insinuer ce qu'osera publier plus tard notre Sainte, à savoir que plus nous sommes pécheurs, plus nous devons espérer de l'amour divin, de cet amour si essentiellement miséricordieux, qu'il trouve ses délices parmi les enfants de misère que nous sommes tous².

Si grand pécheur soit-il, l'homme doit donc avoir la confiance absolue que Dieu lui remettra complètement ses fautes. C'est cette confiance indéfectible que la cinquième demande du *Pater* veut enraciner en nous.

1. *Qui ex vobis arguet me de peccato.* (Joan., VIII, 46.)

2. *Deliciæ messæ esse cum filiis hominum.* (Prov., VIII, 31.)

Cette confiance commence par exciter l'âme au repentir, qui a pour effet de remettre la culpabilité du péché; elle l'amène ensuite à la confession et à l'absolution du prêtre, par quoi l'homme reçoit le pardon officiel de l'Eglise et se voit remettre tout ou partie de ses dettes de peines temporelles; l'Eglise dispose aussi de l'immense trésor des indulgences.

Ici, Saint Thomas se complaît à inventorier ce trésor de l'Eglise, composé des mérites surabondants de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, et auquel les bonnes œuvres des Saints apportent chaque jour de très précieux appoints. Combien de saintes âmes, dit-il, ont expié fort au-delà de ce qu'exigeaient leurs fautes personnelles. Elles ont fait cela pour le plus grand bien de l'Eglise : *et hæc bona fecerunt in utilitatem Ecclesiæ*; et c'est nous qui en bénéficions. Ainsi bénéficions-nous des mérites insignes de notre Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Si persuasifs qu'ils soient l'un et l'autre pour exciter les âmes à l'espérance du pardon divin, ni Saint Augustin, ni Saint Thomas n'ont garde de passer sous silence la condition posée par Notre-Seigneur lui-même : *Sicut et nos dimittimus debitoribus nostris*; pardonnez-nous comme nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés. Par ces paroles, dit Saint Augustin, Dieu a signé avec nous un pacte bilatéral de bien-

veillance réciproque, un contrat ferme. Vous direz à Dieu « *pardonnez-nous* » avec d'autant plus d'assurance et d'efficacité que vous aurez mis plus de vérité dans les paroles qui suivent : « *comme nous pardonnons à nos débiteurs.* » Si vous les omettez, ou si vous les dites sans les penser, c'est inutilement que vous aurez prononcé les premières.

Pardonnez donc, car, si vous ne pardonnez pas, vous périrez. Si vous effacez de votre cœur cet engagement de pardon sincère, vous serez effacé vous-même du livre de Dieu : *deleberis de libro Dei.*

Ne cherchez donc pas à tromper le Christ. Lui qui a composé cette prière, se souvient parfaitement de toutes les parties qu'elle renferme. Vous ne l'induirez en erreur, ni en omettant ces mots qui vous gênent, ni en vous contentant de les réciter du bout des lèvres, sans que votre cœur les ratifie.

Si même, vous n'êtes pas encore dans la disposition de pardonner, ne laissez pas de dire ces mots : *comme nous pardonnons*; et ne craignez pas de mentir en les proférant, car vous ne priez pas seulement en votre nom personnel, mais au nom de l'Eglise qui ne se trompe pas. Voilà pourquoi la demande est formulée au pluriel : *comme nous pardonnons.*

A ces pensées d'une si haute portée morale, le saint Docteur ajoute une explication importante. Il y a, dit-il, deux façons de par-

donner; car, outre la manière commune, strictement obligatoire pour tous, qui consiste à accorder le pardon à celui qui le sollicite, il y a la manière des parfaits, qui est aussi, nous le verrons, la manière de Dieu, celle qui va au-devant de l'offenseur et l'enveloppe d'un aimable réseau de prévenances, pour l'amener au regret et à la réconciliation.

De ces deux manières, celle que nous choisirons ne sera-t-elle pas celle que nous imposerons à Dieu pour nos offenses envers Lui? et cela en vertu même de notre prière : pardonnez-nous *comme* nous pardonnons?

Puis donc que le pardon divin nous sera imparté selon l'unité de mesure que nous aurons adoptée nous-mêmes envers nos débiteurs¹, ne nous contentons pas de la mesure commune; mais, sous l'action de l'Esprit d'amour, faisons tous nos efforts pour nous élever progressivement au niveau des parfaits.

Par là, nous serons de l'école de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Et c'est de quoi nous serons plus persuadés, quand nous aurons étudié ensemble comment elle comprenait et vivait la cinquième demande du *Pater*.

1. *In qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis.*
(*Matt.*, VII, 2.)

II

Père... pardonnez-nous nos offenses! Il me semble qu'en prononçant ces paroles, notre Sainte avait plus que jamais le sentiment de l'infinie miséricorde de Dieu, quelque chose de ce qu'éprouvait notre divin Sauveur, sur la croix, quand il s'écria : « *Père! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* » Et, de vrai, la plupart des fautes humaines, même les plus graves, — et quelle faute plus grave que celle des bourreaux qui crucifièrent Jésus? — les plus graves fautes humaines, dis-je, comportent une part, souvent très large, d'ignorance et d'irresponsabilité, et méritent qu'on plaide en leur faveur ce qu'on nomme, en style juridique, *les circonstances atténuantes*.

Qui ne sait que, dans la famille, c'est à la mère que revient, en règle générale, ce rôle d'avocate de miséricorde : *Eia ergo advocata nostra*, disons-nous à celle qui est la Mère des enfants de Dieu.

Mais n'est-ce pas le bon Dieu qui a créé à son image le cœur des mères? « Oui, écrit notre Sainte, je croyais depuis longtemps que le Seigneur est plus tendre qu'une mère, et je connais à fond plus d'un cœur de mère! Je sais qu'une mère est toujours prête à pardonner les petites indécadences involontaires de son enfant. Que de fois n'en ai-je fait l'ex-

périence¹! » Voilà pourquoi elle fut si heureuse d'entendre un confesseur lui assurer que ses fautes ne faisaient pas de peine au bon Dieu. « Cette assurance me combla de joie... C'était bien là, d'ailleurs, l'écho de mes pensées intimes². »

Et après avoir expliqué que toutes les âmes ne peuvent se ressembler, et qu'il faut qu'il y en ait de différentes familles, afin d'honorer spécialement chacune des perfections divines, elle s'écrie avec élan : « A moi, il a donné sa *miséricorde infinie*; et c'est à travers ce miroir ineffable que je contemple ses autres attributs. Alors, tous m'apparaissent rayonnants d'*amour*, la *justice* même, plus que les autres peut-être, me semble revêtue d'*amour*. Quelle douce joie de penser que le Seigneur est juste, c'est-à-dire qu'il tient compte de nos faiblesses, qu'il connaît parfaitement la fragilité de notre nature? De quoi donc aurais-je peur? Le bon Dieu infiniment juste qui daigna pardonner avec tant de miséricorde les fautes de l'enfant prodigue, ne doit-il pas être *juste* aussi envers moi *qui suis toujours avec lui*³? »

Et de peur que l'on ne se méprenne sur son cas, en se persuadant que sa confiance en l'*amour miséricordieux* lui venait de l'im-

1. *Histoire d'une Ame*, chap. VIII.

2. *Ibid.*

3. *Luc*, XV., 31.

pondérable ténuité de ses fautes, elle nous prévient qu'elle se considère plus redevable à la miséricorde divine que Madeleine. Mais voici le prodige! comme saisie d'une sorte de jalousie sacrée, elle se sert de cette persuasion même, pour s'autoriser, voire pour s'obliger à aimer Jésus plus que ne l'aima Madeleine!

Ecoutez-la : peu de passages de l'*Histoire d'une Ame* sont plus consolants que celui-ci : « La profonde parole du divin Maître à Simon le pharisien retentit dans mon âme avec une grande douceur; oui, je le sais, *« celui à qui on remet moins, aime moins »*. Mais je sais aussi que Jésus m'a plus remis qu'à Sainte Madeleine. Ah! que je voudrais pouvoir exprimer ce que je sens! Voici du moins un exemple qui traduira un peu ma pensée.

« Je suppose que le fils d'un habile docteur rencontre sur son chemin une pierre qui le fasse tomber et lui casse un membre. Son père vient promptement, le relève avec amour, soigne ses blessures, employant à cet effet toutes les ressources de l'art; et bientôt son fils, complètement guéri, lui témoigne sa reconnaissance. Sans doute, cet enfant a bien raison d'aimer un si bon père; mais voici une autre supposition :

« Le père, ayant appris qu'il se trouve sur le chemin de son fils une pierre dangereuse, prend les devants et la retire sans être vu de personne. Certainement ce fils, objet de

sa prévoyante tendresse, ne sachant pas le malheur dont il est préservé par la main paternelle, ne lui témoignera aucune reconnaissance, et l'aimera moins que s'il l'eût guéri d'une blessure mortelle. Mais, s'il vient à tout connaître, ne l'aimera-t-il pas davantage?

« Eh bien, c'est moi qui suis cet enfant, objet de l'amour prévoyant d'un Père « *qui n'a pas envoyé son Verbe pour racheter les justes, mais les pécheurs* ». Il veut que je l'aime, parce qu'il m'a remis, non pas *beaucoup*, mais *tout*. Sans attendre que je l'aime beaucoup, comme Sainte Madeleine, il m'a fait savoir comment il m'avait aimée d'un amour d'ineffable prévoyance, afin que maintenant *je l'aime à la folie!*

« J'ai entendu dire bien des fois, pendant les retraites et ailleurs, qu'il ne s'était pas rencontré une âme pure aimant plus qu'une âme repentante. Ah! que je voudrais faire mentir cette parole¹! »

La voyez-vous, mes frères, la voyez-vous prise sur le fait la jalousie sublime de notre Sainte? Pour elle, plus on est pécheur, plus on doit compter sur l'Amour miséricordieux, et chanter victoire en s'abandonnant à Lui.

Et voici qui dépasse tout : elle, la brebis fidèle, ira jusqu'à porter envie à ces brebis

1. *Hist. d'une Ame*, chap. IV.

égarées que l'on recueille en des maisons de miséricorde et de relèvement.

« Si je n'avais pas été acceptée au Carmel, confie-t-elle à une novice, je serais entrée dans un Refuge, pour y vivre inconnue et méprisée au milieu des pauvres repenties. Mon bonheur aurait été de passer pour telle à tous les yeux. Je me serais faite l'apôtre de mes compagnes, leur disant ce que je pense de la miséricorde du bon Dieu¹. »

Pour les exciter à la confiante certitude du pardon divin, elle leur eût sans doute répété à satiété ce refrain de son âme vibrante : « Il m'a remis, *non pas beaucoup, mais tout*. Voilà pourquoi je l'aime ! » Ah ! qu'elle connaît bien l'amour miséricordieux du bon Pasteur !

Enfin, voici la petite Thérèse, l'innocente petite Thérèse, faisant la supposition qu'on la charge, comme un autre Christ, de tous les crimes et abominations de l'univers, et s'écriant : « Ah ! je le sais, quand même j'aurais sur la conscience tous les crimes qui se peuvent commettre, je ne perdrais rien de ma confiance ; j'irais me jeter dans les bras de mon Sauveur ! »

Vous avez entendu, mes frères ? Ce n'est pas aux pieds du Sauveur que se précipiterait cette criminelle ; non ! elle se jetterait entre ses bras ! Notez bien le geste : entre les bras ! mais, c'est la place du cœur ! C'est donc sur le cœur de Dieu que se blottirait cette

1. *Hist. d'une Ame*, p. 265.

pécheresse totale, ce nouvel Agneau chargé de tous les péchés du monde. Comme sa confiance magnifique fait bien écho à celle de Saint Thomas : « *Semper vivamus in spe!* vivons toujours dans l'espérance » ou au cri sublime de Job : « Même s'il me tuait, j'espérerais en lui : *etiamsi occiderit me, in ipso sperabo*¹. »

Toutefois notre Sainte n'ignorait pas que la cinquième demande du *Pater* pose une condition à la rémission des péchés : *comme nous pardonnons*.

Sur ce point particulièrement délicat du pardon des injures et du pardon des ennemis, Sainte Thérèse, habituée de l'Évangile² connaissait bien l'enseignement de Jésus. Elle avait médité ces paroles du Divin Maître : « Aimez ceux qui vous haïssent; faites du bien à ceux qui vous persécutent. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment; si vous réservez vos faveurs à ceux qui vous comblent de bienfaits, quelle récompense pouvez-vous espérer? Les païens n'en font-ils pas autant? *nam et ethnici hoc faciunt*³. »

Elle savait que bon nombre de chrétiens

1. *Job.*, XIII, 15.

2. ...« C'est par-dessus tout l'Évangile qui m'entretient pendant mes oraisons; là je puise tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme. J'y découvre toujours de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux... » *Hist. d'une Ame*, chap. VIII.

3. *Matth.* V, 44.

— et de ceux qui s'estiment les meilleurs — s'en vont disant que ces paroles de Notre-Seigneur ne sauraient être prises au sens strict, et qu'on est en règle avec la loi chrétienne, pourvu qu'on laisse de côté, sans leur nuire, ceux dont a — ou croit avoir — à se plaindre.

Elle savait que certains de ces chrétiens vont jusqu'à prendre Dieu lui-même comme garant de leur conduite. Dieu, disent-ils, ne pardonne qu'au pécheur qui se repent. On ne peut nous demander de mieux faire. Si mon ennemi m'offre ses excuses, je suis prêt à lui pardonner. Jusqu'alors, je fais assez en le négligeant.

Ce raisonnement devait faire frémir celle qui avait sur l'*Amour miséricordieux* les sentiments que nous venons d'admirer. Elle savait que lorsque le pécheur se repent, quand il vient se jeter, humble et contrit, aux pieds du prêtre, on se trompe grandement, si l'on se persuade que c'est lui qui a pris l'initiative du retour, pendant que Dieu, drapé froidement dans les plis de sa dignité offensée, se serait contenté de *le voir venir*.

C'est l'*Amour miséricordieux* qui a fait pression, sans trêve, sur le pécheur, depuis le moment de la faute; c'est lui qui éveillait les regrets, fomentait le remords, et qui, enfin, le précipitait à genoux pour demander pardon. Elle savait que pour caractériser cette action continue et infiniment douce de l'*Amour miséricordieux*, la théologie a

trouvé le mot ravissant de « *grâce prévenante* ».

Dès que l'homme a péché, l'*Amour miséricordieux*, bien loin de le négliger ou de l'abandonner à son triste sort, ne cesse de rôder autour du cœur qui l'a banni. Il se tient à la porte et frappe, frappe encore, jusqu'à ce que le pécheur, assailli de telles *prévenances*, ouvre enfin et s'avère vaincu par tant d'amour.

O vous, qui regardez de haut vos ennemis et les tenez loin de vous, jusqu'à ce qu'ils reviennent à résipiscence, cessez du moins de couvrir du patronage de Dieu votre conduite si peu digne de l'Évangile que vous faites profession de pratiquer.

L'Amour divin se désintéresse si peu des malheureux qui l'ont offensé que, pour les reconquérir, pour les sauver, il a livré son Fils unique. Avant de leur céder un tel gage, il n'a pas attendu qu'ils reviennent; il le leur a envoyé pour les retourner, comme de force, vers lui : *converte nos, Domine, et converte-mur*.

Voilà jusqu'où va l'*Amour miséricordieux* dans la voie du pardon!

Cependant, rassurez-vous, mes Frères, car Sainte Thérèse qui nous donne une si haute idée de l'*Amour miséricordieux*, est la première à nous dire qu'il n'exige pas autant de nos pauvres cœurs.

Pardonnez à qui nous a offensés, c'est ces-

ser de lui tenir rigueur du tort ou de la peine qu'il nous a infligés; c'est nous conduire envers lui, sans tenir compte du motif qui justifie notre indisposition à son égard; c'est oublier réellement; c'est lui rendre nos bonnes grâces et, si l'occasion se présente, nos bons services.

Que s'il s'obstine, nous devons nous tenir dans la disposition de le recevoir dès qu'il laissera transparaître quelque lueur de bonne volonté.

Telle paraît être la pure doctrine thérésienne du pardon des injures, à l'exemple de *l'Amour miséricordieux*.

Mais, à cette grave leçon, il est bon d'apporter une précision utile, qui semble bien s'inspirer aussi du cœur de notre Sainte, toujours si compatissant à l'infirmité native de notre pauvre humanité.

Il arrive assez souvent que des âmes, bien disposées au pardon, s'inquiètent de certaines aigreurs et amertumes dont elles ne peuvent se défaire. Ces ressentiments involontaires, ces répulsions invincibles qu'elles continuent d'éprouver au souvenir de certaines laideurs morales, ou de certains procédés particulièrement odieux, sont la protestation instinctive de la délicatesse chrétienne contre le péché, et peuvent s'harmoniser avec l'amour surnaturel que nous devons au pécheur.

Que ces âmes se rassurent donc! Il leur suffit de réciter les paroles du *Pater* avec la bonne volonté de pardonner, et elles ont par-

donné. Les rancœurs qui parfois survivent au pardon sincère ne sont pas en leur pouvoir et le bon Dieu n'en saurait tenir compte. La justice de Dieu est toute détremmée d'amour et de miséricorde. « C'est parce qu'il est juste, disait Sainte Thérèse, qu'il est compatissant et rempli de douceur. Il connaît notre fragilité. » Il l'a faite!

Bénédissons une fois de plus notre aimable Sainte. Sa manière de comprendre et de vivre cette cinquième demande du *Pater* est pour nous lumière ardente et puissant réconfort. Imitons-la, et, comme elle, nous vivrons toujours dans l'espérance : *semper vivamus in spe!*

Ainsi soit-il!

SEPTIEME INSTRUCTION

La sixième demande du Pater : Père... ne nous laissez pas succomber à la tentation

SOMMAIRE. — Importance du *Pater*; sa place éminente dans le Rosaire. Traduction de la sixième demande.

I. — *Les tentations que Dieu permet* (c'est-à-dire, qu'il laisse fondre sur nous) sont celles qui nous portent au mal. Elles sont de trois sortes : a) *Tentations de la chair* : comment s'y est comportée notre Sainte. b) *Tentations du monde* : Elle les a connues aussi : ce qu'elle pense de la danse, de la littérature, des fréquentations. — Armes protectrices : prudence et prière. c) *Tentations du démon* : Sainte Thérèse n'a pas redouté le démon; il n'est redoutable qu'au pécheur; il est un chien enchaîné.

II. — *Les tentations dont Dieu est cause.* — Dieu ne tente que pour se donner l'occasion de nous couronner. Son procédé habituel : la souffrance, la croix sous toutes ses formes. Jésus, Marie, tous les Saints furent ainsi tentés de Dieu. — Pensées de Sainte Thérèse sur la souffrance. — Comment elle l'a reçue : avec joie! avec transport! elle en fait l'aliment de son bonheur. Comme elle, soyons optimistes devant la souffrance et les croix de la vie. Comme elle, aimons à souffrir seuls, avec Jésus seul.

MES FRÈRES,

Si j'avais pu ignorer que nous sommes à la veille de la grande fête de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, j'en aurais été averti par l'accroissement notable du nombre de mes auditeurs, dont la moitié au moins est formée de nouveaux arrivants.

Raison de plus de situer cette instruction dans le cadre général de notre triduum.

Nous avons entrepris, depuis trois jours, de méditer le *Pater* à l'école de Sainte Thérèse. L'invitation préliminaire : *Notre Père qui êtes aux cieux*, fut expliquée au sermon d'ouverture, mercredi soir. Chacune des cinq premières demandes a fourni tour à tour le sujet des cinq instructions qui ont suivi.

Pourquoi ce sujet? Parce que toute la vie de Sainte Thérèse fut une prière, et que toute prière légitime trouve sa formule dans le *Pater*, prière totale, prière universelle, la plus vénérable et la plus complète qu'il y ait au

monde et dont chaque demande fait passer dans nos cœurs quelque chose de la saveur divine qu'elle a prise sur les lèvres de Jésus.

De là l'emploi si fréquent du *Pater* dans la liturgie catholique; de là sa place de choix au centre du sacrifice de nos autels.

De là, enfin, le rang qu'il occupe dans le *Rosaire*, cette prière éminente, que les vieilles traditions dominicaines appellent, de son nom propre, le *Pater*.

Pour qui sait voir, en effet, le *Pater* est le centre du *Rosaire* et son fond substantiel, le point de convergence de tous les *Ave* et de la méditation des mystères.

Au commencement de chaque dizaine et de la méditation d'un nouveau mystère, se placent les sept demandes du *Pater*, adressées au Père céleste.

Par les dix *Ave* qui suivent et où aucune demande explicite n'est formulée, nous nous contentons de supplier la *Pleine de grâces*, la femme bénie entre toutes les femmes, la Mère de Dieu et notre Mère, de se faire notre médiatrice, *de prier pour nous pauvres pécheurs*, c'est-à-dire de présenter pour nous au Père ce sublime *Pater* que nous venons de réciter, cette supplique aux sept clameurs où se trouvent condensés tous nos désirs. Enfin, par la méditation des mystères, nous signons cette supplique avec le sang même de notre Sauveur et l'imprégnons des mérites de notre Jésus.

De la sorte, le *Pater*, prononcé par nos

pauvres lèvres, parvient au Père par les mains de Marie médiatrice, et porté sur les flots du sang de Jésus Médiateur.

Nous voici donc, ce soir, en face de la sixième et avant-dernière demande, la dernière demeurant réservée au panégyrique de la Sainte, qui sera prononcé aux Vêpres solennelles de demain.

Et ne nos inducas in tentationem: Père, ne nous induisez pas en tentation. Telle est la traduction littérale du texte latin. Mais l'expression : *ne nous induisez pas*, étant un peu vague, quelque peu énigmatique et pouvant donner lieu à des méprises sur la part de Dieu dans nos tentations, on a coutume de la remplacer par cette autre, plus claire et, au fond, parfaitement conforme à la pensée du divin Auteur du *Pater* : *ne nous laissez pas succomber à la tentation*.

Nous allons étudier successivement les divers modes de tentations. D'après Saint Thomas, ils se ramènent à deux types principaux :

1° Les tentations que Dieu permet, mais dont il n'est pas l'auteur;

2° Les tentations que Dieu veut et dont il est lui-même la vraie cause.

I

Les tentations que Dieu permet, c'est-à-dire qu'il laisse fondre sur nous sans les arrêter,

mais dont il n'est nullement la cause, sont toutes celles qui nous portent au mal.

Tenter quelqu'un, c'est le mettre à l'épreuve, pour voir ce qu'il vaut et quelle est sa force. Il ne s'agit ici, vous le devinez, que de force morale. Tenter l'homme, c'est éprouver sa vertu.

Or, pour éprouver notre vertu, il est un procédé que le bon Dieu n'emploie jamais, mais dont il laisse à d'autres licence plus ou moins large de se servir, en se réservant de nous secourir en proportion du danger encouru : c'est le procédé qui essaye de nous faire tomber dans le péché.

Le démon, le monde, notre propre chair en usent à l'envi. Examinons-les dans l'ordre inverse, en commençant par l'ennemi le plus rapproché.

Parmi vous, mes frères, nul n'ignore, à moins d'être nanti d'un tempérament privilégié, que nous portons en notre chair et dans nos passions un ennemi d'autant plus dangereux qu'il ne forme, avec notre âme, qu'un seul et même être, une seule et même substance et qu'il est donc accroché à nos flancs, toujours!

Les appétits d'en-bas cherchent naturellement leur plaisir, et celui-ci se trouve souvent opposé à la loi morale intimée par la conscience droite. C'est le devoir de l'esprit de résister à l'entraînement des bas-fonds en faisant prévaloir l'amour des biens spirituels sur ceux de la chair et des sens.

Notre Sainte n'ignora pas cette lutte intestine; et si elle n'en éprouva pas elle-même de très violents assauts, son sens aigu des réalités lui en fit pressentir l'âpreté chez des natures moins équilibrées que la sienne.

D'autre part, elle savait que *sentir* l'attrait du plaisir n'est rien, aussi longtemps qu'on ne se laisse pas entraîner à *consentir*. Elle savait que si les péchés de cette nature prennent leur origine dans la chair, ils ne peuvent se consommer qu'à la pointe suprême de l'âme, par l'acquiescement formel de la volonté libre, et que le meilleur moyen de ne pas succomber est de se réfugier en des actes réitérés d'amour de Dieu.

Elle n'ignora pas non plus les multiples dangers que présente la fréquentation du monde pour une âme qui veut rester pure. Nous le savons par l'anxiété avec laquelle elle veillait, du fond du cloître, sur sa Céline chérie qui n'a pas encore franchi la porte bénie du Carmel. Elle est bien amusante, mais surtout fort instructive l'aventure de la danse manquée. « Un jour, raconte un des meilleurs biographes de la Sainte, à l'occasion d'un mariage, Céline ne crut pas pouvoir refuser d'aller assister à une soirée dansante. L'ayant appris, Thérèse s'alarme aussitôt, et elle fait demander sa sœur au parloir pour lui donner ses instructions. Céline trouve qu'elle excède un peu, et allègue qu'on ne peut « se ridiculiser ». Alors Thérèse, si

affectueuse d'ordinaire pour sa sœur, n'hésite pas à prendre le ton de la douleur indignée. — Oh! Céline, supplie-t-elle, considère la conduite des trois jeunes Hébreux qui ont préféré être jetés dans une fournaise ardente plutôt que de fléchir le genou devant une statue d'or. Toi, l'épouse de Jésus par ton vœu de chasteté, voudrais-tu bien pactiser avec le siècle, et adorer la statue d'or du monde, en te livrant à des plaisirs dangereux? Souviens-toi de cet avertissement, donné de la part de Dieu! »

L'insistance était superflue, car Céline n'avait pas le moindre attrait pour la danse. Obligée néanmoins de paraître à la soirée où l'avait conduite son oncle, elle refusa longtemps, et au risque de froisser plusieurs personnes, de se prêter à ce divertissement. A la fin, elle fut, selon son expression, « littéralement emportée » par un jeune cavalier. Mais, ô surprise! l'un et l'autre se sentirent immédiatement paralysés, au point de ne pouvoir exécuter un seul pas de danse. En vain Céline, afin de ne pas humilier le jeune homme, essaya-t-elle d'observer le mouvement imprimé par la musique, il lui fut impossible d'y parvenir. Les deux danseurs, retenus par une force invisible, furent réduits à se promener « d'un pas très religieux » jusqu'à ce que le cavalier, ayant reconduit la jeune fille à sa place, s'esquivât, rouge de honte, sans oser reparaitre au salon. Céline

crut toujours qu'elle avait dû cette assistance aux prières de sa chère Thérèse¹. »

Les jeunes filles que j'aperçois fort nombreuses dans ce magnifique auditoire, sauront tirer de cet incident la haute leçon qu'il contient...

Si Sainte Thérèse redoutait à ce point la danse, telle qu'elle se pratiquait dans la bonne société de son temps, que n'eût-elle pas dit de nos danses actuelles, essentiellement lascives, importées des peuplades sauvages les plus dégradées!

Elle connaissait aussi cette autre cause de tentations qu'on trouve à chaque pas dans le monde et qui s'appelle *le mauvais livre*. Les livres à plus gros tirages sont ceux où l'immoralité s'étale avec le plus de cynisme, quand elle ne préfère pas s'insinuer sournoisement sous les attraits du style, comme un serpent tapi sous les fleurs.

Mais voici un beau triomphe de notre Thérèse. Son *Histoire d'une Ame*, ce livre d'une hauteur morale incomparable, qui a été traduit dans toutes les langues de l'univers, et dont les éditions ne se comptent plus, a battu tous les records et dépassé les plus forts tirages des livres de Satan. Par ce succès inouï, notre Sainte a voulu faire passer un courant d'air salubre à travers la littérature de pesti-

1. Mgr Laveille, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, 1925, p. 234.

lence, qui empoisonne l'atmosphère de tous les pays.

Les multiples tentations *du monde* — immodestie des toilettes, conversations risquées, libertés de gestes et d'allures — Thérèse les a pressenties et côtoyées de près durant son voyage de Rome; et elle ne trouva de recours contre elles que dans la prudence qui fuit toutes les occasions de péché, et la prière qui triomphe de celles qui sont inévitables.

« Avec quelle ferveur, dit-elle, je suppliais la Sainte Vierge de me garder toujours et de réaliser mon rêve, en me cachant à l'ombre de son manteau virginal! »

Elle se mettait aussi sous la protection du chaste Epoux de Marie : « Je priais aussi Saint Joseph de veiller sur moi; depuis mon enfance, ma dévotion pour lui se confondait avec mon amour pour la Sainte Vierge. Chaque jour, je récitais la prière : « O Saint Joseph, père et protecteur des vierges... »

Et la Sainte de conclure : « Il me semblait donc être bien protégée et tout à fait à l'abri du danger¹. »

Prudence toujours en éveil, prière sans trêve, ce sont les armes de Thérèse, armes invincibles, que Jésus lui-même nous recommande dans son Evangile : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem* : Veillez et priez, pour ne pas succomber à la tentation.

1. *Histoire d'une Ame*, ch. VI.

Quant au *démon*, il semble que Sainte Thérèse ne l'ait guère redouté. Elle nous fait part d'un songe qu'elle eut vers l'âge de quatre ans. Rien de plus fugitif que les songes. Ils ont coutume de ne laisser dans la mémoire qu'une trace légère qui s'efface aussitôt. De celui-ci, à vingt ans de distance, elle écrit : « Je me souviens d'un songe que j'ai fait à cet âge et qui s'est gravé profondément dans ma mémoire... » Elle se voyait se promenant dans le jardin. Tout à coup, elle aperçoit deux affreux petits diables qui, saisis de crainte à la vue de l'enfant, s'enfuient *comme des désespérés*. Et elle ajoute : « Sans doute, ce rêve n'a rien d'extraordinaire; je crois cependant que le bon Dieu s'en est servi, afin de me prouver qu'une âme en état de grâce n'a rien à craindre des démons, capables de fuir devant le regard d'un enfant. »

Retenons cette parole : *Une âme en état de grâce n'a rien à craindre des démons*. C'est la pensée de Saint Jacques : « Tenez tête au démon, dit-il aux premiers chrétiens, et il s'enfuiera loin de vous¹. » Une âme en état de grâce porte Dieu en elle; la force de Dieu est son bouclier. Que pourrait-elle craindre? Elle est supérieure à tous les démons coalisés! Mais la contre partie est tout aussi vraie : une âme en état de péché mortel a tout à

1. *Resistite diabolo, et fugiet a vobis. (Jac., IV, 7.)*

craindre des démons, puisqu'elle s'est mise de leur parti.

Et Saint Augustin de dire : « Le Christ est donc venu et il a enchaîné le démon. Mais, dira quelqu'un, s'il a été enchaîné, pourquoi a-t-il encore tant de puissance? Il est très vrai, mes très chers frères, qu'il en a beaucoup, mais sur les tièdes, les négligents, ceux qui ne craignent pas Dieu véritablement. Retenu comme un chien qui est à la chaîne, il ne peut mordre personne excepté l'imprudent qui se rapproche de lui par une funeste confiance. Jugez alors, mes frères, de la sottise de l'homme qui se fait mordre par ce chien enchaîné! Toi, évite de t'allier avec lui par les désirs et les cupidités du siècle, et lui n'osera point s'approcher. Il peut aboyer, il peut provoquer, il ne peut mordre que celui qui veut être mordu : *latrare potest, sollicitare potest : mordere omino non potest, nisi volentem*¹. »

Méditez, mes frères, ce grave enseignement de Saint Augustin. C'est par les désirs et les cupidités du siècle que l'on commet la folie de s'exposer aux morsures mortelles du démon. Car Satan est passé maître dans l'art de fomenter des troubles dans nos âmes, soit en agitant la vase de nos plus basses passions, soit en nous éblouissant par les vanités du monde, où tout est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie².

1. St Aug., *Serm.* 197 de Temp.

2. *I Joan.*, II, 16.

C'est donc lui, Satan, qui fait, pour ainsi parler, la synthèse de toutes les tentations et les mène toutes à l'assaut de notre fragilité. Il est le tentateur par excellence. C'est donc contre lui surtout que nous devons nous munir de vigilance et de prière, ces deux armes invincibles de l'âme en état de grâce et par quoi elle peut mettre en déroute toutes les hordes de l'enfer. C'est notre Sainte Thérèse qui nous l'apprend.

Et c'est elle qui va nous dire aussi de quelle manière Dieu nous tente et comment nous devons nous comporter dans ces tentations d'un genre tout différent.

II

Un mot de Saint Augustin met en vive lumière la différence radicale entre les tentations du démon et les tentations de Dieu. Le démon, dit-il, nous tente pour nous abattre : *diabolus tentat, ut subruat*; Dieu nous tente pour nous couronner : *Deus tentat, ut coronet*, pour nous donner l'occasion de nous hausser à des actions d'éclat, de celles qui nous assurent la couronne incorruptible dont parle Saint Paul, et la font étinceler de mille feux.

Dieu se plaît donc à éprouver notre vertu, et son procédé ordinaire est la souffrance, *la croix*, sous toutes ses formes.

Pas une âme de valeur que le divin joail-

lier n'ait fait passer par ce creuset, où l'or s'épure, où les déchets tombent et se volatilisent, où la vertu resplendit, s'imposant à l'admiration du ciel et de la terre.

Marie, la Vierge très pure, Jésus-Christ lui-même ont été *traités* de cette manière; car, pour conquérir la gloire, il a été nécessaire que le Christ passât, lui aussi, lui surtout, par la souffrance : *Nonne hæc oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam*¹? C'est en ces termes que le Crucifié expliquait aux deux disciples d'Emmaüs, déconcertés par sa passion, le grand mystère de la croix.

Ce mystère de la croix rédemptrice, de la souffrance qui rachète, de la souffrance qui assure et embellit notre couronne, Sainte Thérèse le comprit de bonne heure; elle en fit le ressort puissant de toute sa vie.

Il semble que le mystère de la croix lui a été révélé à l'occasion de sa confirmation, et qu'en ce jour, l'esprit de force la revêtit d'une armure d'airain en vue des épreuves à venir. Écoutons-la parler de la retraite qui précéda la réception du sacrement de la virilité chrétienne. « Je m'étais préparée avec beaucoup de soin à la visite de l'Esprit-Saint... Je me réjouissais d'être bientôt parfaite chrétienne et d'avoir sur le front, éternellement gravée, la croix mystérieuse... En ce jour, *je reçus la force de souffrir*, force qui m'était bien nécessaire, car le martyre de mon âme devait com-

1. *Luc*, XXIV, 26.

mencer peu après¹. » Il ne s'achèvera qu'avec sa mort; car on peut dire de notre Sainte, comme de Jésus et toutes proportions gardées, que, depuis cette époque, sa vie ne fut qu'une croix et un martyre prolongé : *tota vita... crux fuit et martyrium*.

Cette tentation divine de la croix, de la souffrance sous toutes ses formes, notre Sainte ne l'a pas seulement subie avec résignation; elle l'a acceptée, elle lui a souri, elle est allée au-devant d'elle en s'écriant, à la manière de Saint André : « *O bona crux diu desiderata... ô douce croix! ô croix admirable! ô croix, objet de mes ardents désirs, reçois dans tes bras l'épouse de Celui qui fut suspendu à ton bois, et qu'il me reçoive par toi, Celui qui par toi m'a rachetée!* »

Il serait, en effet, difficile de trouver dans l'histoire des Saints, des paroles aussi enflammées que celles de notre Thérèse, pour chanter la souffrance et exalter la croix.

Ne nous lassons pas de l'écouter. « La souffrance, dit-elle, est une mine d'or à exploiter. » Quand Jésus nous présente sa croix, « quel privilège!... Comme il nous aime, pour nous envoyer une si grande douleur! Ah! l'éternité ne sera pas assez longue pour l'en bénir²! »

« Savez-vous quels sont mes dimanches et

1. *Histoire d'une Ame*, chap. IV.

2. 3^e *Lettre à Céline*.

mes jours de fête?... Ce sont les jours où le bon Dieu m'éprouve davantage¹... »

« Lorsqu'on s'attend à une souffrance toute pure, on est plutôt surpris de la moindre joie; et puis, la souffrance elle-même devient la plus grande des joies, quand on la recherche comme un précieux trésor². »

Chacune de ces paroles, mes frères, est à peser et à méditer longuement. C'est en les lisant que l'on devine quelque chose du martyre de cette âme, sur laquelle tant d'esprits superficiels se trompent, ne voyant que les roses dont elle couvre son crucifix, et ne sachant pas conclure que c'est précisément le sublime de l'héroïsme de faire de la souffrance et de la dure croix l'aliment de la félicité la plus haute, de la joie parfaite!

Comme ils sont donc étrangers à la spiritualité de notre Sainte ceux qui ne veulent prendre la religion que par les côtés qui leur paraissent attrayants et essayent de se soustraire, par toutes sortes de manœuvres qu'ils croient habiles, à la grande loi chrétienne de la souffrance! Pessimistes chagrins, qui se cabrent devant la moindre difficulté et s'en prennent au bon Dieu de ce qu'ils a mis des épines sous les roses. Soyons, au contraire de ces optimistes qui gardent le sourire au milieu des balles et bénissent le bon Dieu qui a mis des roses sur les épines; ou mieux, avec notre

1. *Histoire d'une Ame*, Cons. et Souv.

2. *Histoire d'une Ame*, ch. IX.

Sainte, transformons en roses les épines mêmes, en faisant de la souffrance la plus grande des joies.

Ecoutez encore. « Le bon Dieu vous trouve digne de souffrir pour son amour, écrit-elle à une âme éprouvée, et c'est la plus grande marque de tendresse qu'il puisse vous donner, car c'est la souffrance qui nous rend semblables à lui¹. »

Elle eût pu ajouter : c'est ainsi que le Père des cieux a traité les deux êtres les plus chers à son cœur : Jésus et Marie!

Et notre Sainte de s'écrier dans une strophe enflammée :

Vivre d'amour, ce n'est pas sur la terre
Fixer sa tente au sommet du Thabor;
Avec Jésus, c'est gravir le Calvaire,
C'est regarder la croix comme un trésor.
Au ciel, je dois vivre de jouissance,
Alors, l'épreuve aura fui sans retour;
Mais, ici-bas, je veux dans la souffrance,
Vivre d'amour!

Où sont ceux qui prétendent que Thérèse de l'Enfant-Jésus fut une Sainte à l'eau de rose?

Non! elle était de celles qui savent, même sous le pressoir de l'épreuve, dire des tendresses à l'Amour divin et, à travers leurs larmes, le bénir de tout.

La souffrance n'empêche donc pas que toute vie vraiment chrétienne ne puisse, ne doive

1. *Inédit.*

être, selon Saint Paul et notre Sainte, une joie sans trêve, ou, si l'on veut, un perpétuel sourire : *Gaudete in Domina semper, iterum dico gaudete*¹.

De cette antinomie, de cette énigme déconcertante, la clef se trouve entre les mains de la divine charité. C'est elle qui rend toutes choses aimables, et la souffrance elle-même. Le beau secret que d'aimer ! Ce fut celui des Saints. De là leur joie indéfectible. Elle surabonde au milieu de leurs tribulations. « De même que l'âme du Seigneur, dans la douloureuse étreinte de l'abandon de son père, allait jusqu'aux extrêmes frontières de la douleur et de la mort, et cependant portait en elle une inénarrable source de joie..., ainsi les vrais serviteurs de Dieu boivent au calice du Seigneur et, après lui, s'enivrent tout à la fois de félicité et de douleur². »

Quelques jours avant sa mort, notre Sainte disait, après un nouveau crachement de sang : « J'ai lu un beau passage dans les *Réflexions sur l'Imitation*. « Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, jouissait de toutes les délices de la Trinité, et pourtant son agonie n'en était pas moins cruelle. » C'est un mystère, mais je vous assure que j'en comprends quelque chose par ce que j'éprouve maintenant³. »

1. *Philipp.*, IV, 4.

2. Abbessse de S. Cécile, *La vie spirit. et l'oraison*.

3. Mgr Laveille, *op. cit.*

Voici, enfin, pour finir, un mot, un simple mot mais qui vaut, à lui seul, un traité complet sur la souffrance. Recueillons-le, mes frères, nous qui, à la première épreuve, courons si avidement après les consolations, et qui volontiers prendrions l'univers à témoin de nos moindres tribulations. Écoutons notre Sainte : « Je suis contente de souffrir seule, aussitôt que je suis plainte et comblée de délicatesses, je ne jouis plus ! » O divine saveur de la souffrance intime, secrète, inconsolée ! De cette âme qui peine uniquement pour lui Jésus compte les larmes avec l'avarice de l'amour, il les écoute tomber une à une sur son cœur : *auribus percipe lacrymas meas* ; puis il les place devant lui pour les contempler à loisir : *posuisti lacrymas meas in conspectu tuo*, et ne sait plus en détacher son regard : tel le joaillier fasciné par l'éclat de perles rares apportées de terres lointaines et mystérieuses.

Mais pour la consolation de ceux qui ne connaissent pas encore le goût divin des larmes, Thérèse écrit : « Je devais passer par bien des creusets avant d'atteindre le rivage de la paix, avant de goûter les fruits délicieux de l'abandon total et du parfait amour. »

N'attendons pas, mes frères, que le bon Dieu nous fasse passer par tous ces creusets. Dès ce jour, tout en redoutant les multiples tentations de la chair, du monde et de Satan, qui cherchent à nous abattre, livrons-nous

sans réserve aux tentations de Dieu qui veut nous couronner. Nous atteindrons le rivage de la paix, et nous goûterons, comme Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, les fruits délicieux de l'abandon total et du parfait amour.

Ainsi soit-il.

HUITIEME INSTRUCTION

La septième demande du Pater : Mais délivrez-nous du Mal; du Mauvais

SOMMAIRE. — Parce qu'elle a été petite, Sainte Thérèse a été choisie comme instrument de Dieu contre Satan le superbe. *Libera nos a malo* : Délivrez-nous du Mauvais (d'après Saint Jean Chrysostome).

I. — *Délivrez-nous du Mauvais qui suscite les guerres.* — Origine des guerres : les passions humaines, surtout l'orgueil, fils de Satan. Jésus-Christ est venu apporter la paix au monde. Mais les nations modernes ont secoué le joug du Christ. — Appel à Sainte Thérèse pour qu'elle fasse connaître le vrai visage de la France pacifique.

II. — *Délivrez-nous du Mauvais qui cherche à détruire toute religion et fait la guerre à Dieu.* — La Russie et son entreprise infernale d'athéisation, corruption de l'enfance. — Campagne internationale contre Dieu. — Pie XI pousse le cri d'alarme et c'est à Sainte Thérèse qu'il confie la cause de la conversion de la Russie.

III. — *Délivrez-nous du Mauvais qui tient le monde païen sous son empire.* — Étendue de ces régions; nombre immense d'infidèles! — Pie XI et le mouvement missionnaire au xx^e siècle. — L'empire du démon commence à craquer. — Pourquoi? Parce que Sainte Thérèse a été nommée *Patronne des Missions*. — Pourquoi un pareil choix? Il s'explique par les immenses désirs de Sainte Thérèse; Dieu aime la France!

MESSEIGNEURS¹,
MES RÉVÉRENDES MÈRES,
MES BIEN CHERS FRÈRES,

Aujourd'hui, un panégyrique de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, s'il veut être vraiment opportun, n'est pas tant le récit de sa vie ici-bas, que de celle qu'elle mène en ce moment en répandant ses bienfaits sur toute la terre. C'est là un vaste champ qu'elle livre à nos enquêtes.

Si nous lui demandions l'explication de tant de gloire, elle nous répondrait : « Parce que j'étais petite, j'ai plu au Très-Haut. »

C'est parce qu'elle était petite, toute petite, un vrai néant d'humilité, que le Tout-Puissant l'a prise en mains, comme un instrument de choix pour vaincre celui qui est la person-

1. Leurs Excellences Mgr Picaud, Evêque de Bayeux et Mgr Papineau, Evêque de Joliette, Canada français.

nification de l'orgueil, de l'arrogance, de la superbe, et, par suite, le *Mauvais* par excellence, et comme le Mal incarné.

Par ainsi, nous voici ramenés au commentaire du *Pater* — qui a fourni, durant ce Tri-duum, la trame de nos prédications thérésien-nes — et à l'ultime demande de cette prière sublime : *libera nos a malo*.

Délivrez-nous du mal! Délivrez-nous du Mauvais, interprète Saint Jean Chrysostome. Le Mauvais, explique-t-il, désigne ici Satan lui-même, pour l'extrême perversité de sa malice qui lui fait livrer une guerre implacable à notre fragile humanité.

Père! notre Père qui êtes aux cieux, délivrez-nous du Mauvais!

Par la toute faible et toute petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, délivrez-nous de ce superbe, de ce maudit!

A) Délivrez-nous du Mauvais, du Maudit qui ne cesse de fomenter des luttes fratricides entre les peuples.

B) Délivrez-nous du Mauvais, du Maudit, qui ose, de nos jours, s'attaquer à Dieu même, par la plus audacieuse invasion d'athéisme qui fut jamais.

C) Délivrez-nous du Mauvais, du Maudit qui oppose une résistance désespérée au prodigieux effort de conquête entrepris par l'Eglise en vue de lui arracher les peuples païens, encore assis et captifs à son ombre, qui est l'ombre de la mort.

Ce discours voudrait donc vous montrer

comment Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est vraiment de nos jours l'instrument préféré de notre Père céleste pour cette triple libération : *libera nos a malo*.

Et par là, Excellence, j'espère entrer dans les vues de votre grande âme épiscopale si profondément imprégnée de tendre dévotion à Marie et, tout ensemble, à Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont on a pu dire qu'elle est « l'âme la plus délicieuse qu'ait portée la terre depuis le jour de la Très Sainte Vierge Marie¹. »

A qui regarde de haut l'étonnante destinée de cette humble fleur du Carmel, il apparaît, en effet, que la Sainte Vierge semble avoir transmis à Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus quelque chose de son universelle médiation, et, en particulier, quelque chose de la souveraine puissance de son pied virginal, par quoi elle ne cesse d'écraser la tête du Mauvais.

Nous allons voir à l'œuvre cette jeune conquérante et glorieuse libératrice.

I

Unde bella et lites? « D'où viennent les luttes? Où s'originent les guerres²? »

Grave question que celle-là. Et l'Apôtre qui

1. R. P. Duchaussois : lettre préface de *A l'Ecole de Sainte Thérèse*.

2. *Jac.*, IV, 1.

la pose de la résoudre lui-même en ces termes: « Les luttes fratricides, les guerres, elles viennent de vos passions;... vous convoitez ce que vous n'avez pas; vous brûlez de jalousie et vous devenez meurtriers. » De là un état de lutte et de guerre perpétuelle.

D'où vient la guerre? De la plus indomptable des passions humaines, de notre orgueil, fils de l'orgueil satanique.

La guerre vient donc, en dernière analyse, de Satan en personne, de celui qui s'est insurgé le premier contre l'ordre et la paix divine, de celui qui a jeté le premier cri de révolte : *non serviam*, de celui qui l'a poussé à la première de toutes les guerres, déchaînée en plein ciel évangélique, guerre mystérieuse sans cliquetis d'épées ni violents tirs de barrage, guerre purement intellectuelle, mais d'autant plus formidable, et qui, en un clin d'œil, a précipité dans la mort du péché, puis aux enfers, la tierce partie de ces esprits plus brillants que les étoiles : *tertiam partem stellarum*¹.

Or c'est par Satan que le péché est entré dans le monde, et, par le péché, la mort, les litiges et les guerres : *bella et lites*, dont le premier prélude ici-bas fut le meurtre fratricide d'Abel par Caïn.

Depuis lors, des torrents de sang n'ont cessé d'inonder toute l'antiquité païenne.

1. *Apoc.*, XII, 4.

A ces flots lugubres, le Christ est venu opposer, comme une digue invincible, sa loi d'amour, par quoi il s'est révélé au monde comme le prince de la paix : *princeps pacis*.

Et la paix a régné parmi les peuples chrétiens, dans la mesure même où ils restaient fidèles au Christ et à son précepte d'amour.

Mais voici que les nations modernes avides d'émancipation, jalouses d'indépendance, ont affecté d'ignorer le Christ, de se séparer de lui. Or, se séparer du Christ, c'est, qu'on le veuille ou non, passer sous le drapeau et le joug du grand adversaire du Christ, du Mauvais, de Satan.

Pour les nations, se séparer du Christ, c'est, comme pour le sarment coupé de la vigne, se condamner au feu des discordes, et tomber dans l'effroyable brasier des guerres, œuvre de Satan : *aut vitis, aut ignis*.

Le Christ est l'unique fondement, la pierre angulaire unique, qui puisse garantir la durée et la tranquillité des nations.

Prince de la paix, point de paix possible en dehors de lui.

Roi du temps aussi bien que de l'éternité, aucune nation ne peut, sans lui, se tenir debout.

Qu'est-il donc arrivé, en ce commencement du xx^e siècle où s'était consommée l'apostasie des nations?

Il est arrivé ce qui devait nécessairement se produire par le jeu fatal des forces brutales que le Christ ne gouvernait plus.

Quand on enlève la clef de voûte, les pierres se désagrègent et tombent. Quand on arrache le fondement, tout l'édifice s'écroule. N'accusons de ces effondrements ni le fondement ni la clef de voûte. Ne nous en prenons qu'à ceux qui ont eu la folie, et commis le crime de les rejeter. Dans l'épouvantable cataclysme de 1914, Dieu et le Christ ne furent pour rien; ce sont les passions humaines désentravées qui ont tout fait. Ayant rejeté le Christ, principe de la paix et de durée, les nations, dents serrées et poings crispés, se sont ruées les unes contre les autres, comme pour se punir mutuellement de leur commune apostasie, en s'entre-déchirant, en s'entre-tuant.

Si l'on n'avait jamais vu une guerre ni aussi affreuse, ni aussi générale, c'est qu'on n'avait jamais vu une révolte ni aussi universelle ni aussi radicale contre le Christ, roi des nations.

De tous les triomphes que le Mauvais a remportés sur notre pauvre humanité, au cours de l'histoire, celui-ci fut, sans contredit, le plus terrifiant.

Après cette rafale de sang qui a couché sous terre plusieurs millions d'êtres humains, les survivants, honteux et affolés, ont décrété que désormais rien de pareil ne devait plus se produire sous la voûte des cieux; ils ont solennellement déclaré la guerre à la guerre, ils ont convoqué les peuples en de graves assises, qu'on a pompeusement appelées la *Société des Nations* et à cette Société dont les fondements juridiques sont encore à définir, a été dévolue

la charge lourde, ardue, surhumaine, de jeter les bases d'une paix définitive, en créant un droit public établi sur des principes nouveaux; bref, de faire de la société internationale une société « *policée* » au sens antique du mot.

Eh! sans doute, tant et de si belles intentions ne peuvent-elles recueillir que des louanges. Sans doute les Souverains Pontifes n'ont-ils pas cessé d'encourager d'aussi nobles efforts et de couvrir d'éloges les ardents pionniers de l'universelle paix. Sans doute tous les catholiques, fidèles aux directives de Rome, entourent-ils de leurs applaudissements unanimes toute entreprise qui tend à rapprocher les peuples et à les jeter dans les bras les uns des autres. Mais les catholiques savent aussi qu'il y a loin des intentions aux résultats, ils n'ignorent pas que « en l'état présent du monde, la candeur conduit sur les champs de bataille et elle s'y paie cher¹. »

Ils disent et répètent avec Pie XI, le grand Pape de la paix : « A créer une atmosphère de paix durable, ne suffiront ni les traités de paix, ni les conventions les plus solennelles, ni les réunions, ni les conférences internationales, ni les efforts même les plus nobles et les plus sincères des hommes d'Etat, si on ne commence pas tout d'abord par reconnaître les droits sacrés de la loi naturelle et divine². »

1. Delos : *La crise de la Société des Nations*, dans la *Vie Intellectuelle*, 25 octobre 1933.

2. Pie XI, Encycl. *Caritate compulsi*; 3 mai 1932.

Le même Pontife, précisant mieux encore sa pensée, la burine en ces termes : « Il ne saurait y avoir de paix véritable, aussi longtemps que tous les hommes ne suivront pas fidèlement les enseignements, les préceptes et les exemples du Christ dans l'ordre de la vie publique comme de la vie privée¹. »

S'il en va ainsi, s'il ne saurait y avoir de paix durable sans le Christ, sans l'Enfant de Bethléem, paraissez, ô Sainte Thérèse, céleste messagère du Prince de la paix.

Vous qui avez dit cette parole, qui pour avoir été mille fois répétée n'en demeure pas moins insigne dans les annales de la Sainteté : « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre », venez travailler à la pacification des peuples angoissés.

Descendez, comme vous l'avez promis, et, le rameau d'olivier à la main, jetez-vous entre les nations qui voudraient encore s'entre-déchirer.

Vous qui, dans un songe prophétique, poursuiviez, tout enfant, les démons et les mettiez en fuite, marchez aujourd'hui sur les légions infernales répandues dans le monde pour y susciter des litiges et des guerres : *dissipantes quæ bella volunt*.

Obtenez du Père, de notre Père, qu'il nous délivre du mauvais génie des massacres : *libera nos a malo*.

1. Pie XI, *ibid.* Voir *Vie Intellectuelle*, 25 juin 1934, p. 354.

De tous les points de l'horizon, les peuples à flots pressés déferlent à Lisieux, ils viennent à vous, à vos restes si purs, à votre âme qu'on sent flotter partout en ces lieux, à votre cœur si catholique en ses tendresses, couvrez-les tous de votre blanc manteau, réconciliez-les tous, en les pressant tous ensemble sur votre cœur tout frémissant d'un universel amour.

Vous qu'on a si ingénument taxée d'impérialisme, allez dire à toutes les nations de l'univers que la France n'a pas d'autre impérialisme que le vôtre, l'impérialisme de votre beau sourire, ce beau sourire de chez nous à quoi rien ne résiste, l'impérialisme enfin du dévouement aux tout-petits, aux faibles, aux déshérités de la terre.

« Enseignez aux nations comme aux individus, la grande loi de la charité évangélique... Et qu'ainsi une entente durable étant établie entre les peuples, puisse se réaliser le vœu du Vicaire de Jésus-Christ : la paix du Christ dans le règne du Christ ».

(Prière pour la paix.)

II

Libera nos a malo : Père, délivrez-nous du Mauvais.

Le Mauvais, qui se plaît à fomenter les guerres, a conçu, en ces dernières années, et tente de réaliser par tous les moyens, un dessein bien plus perfide.

Il n'ambitionne rien de moins que la destruction radicale de toute religion, de tout culte, sur la surface de la terre; la suppression définitive de l'idée même de Dieu, qu'il veut arracher, par une sorte d'opération chirurgicale, des entrailles profondes de notre humanité.

Pour exécuter son plan d'athéisation systématique, il a pris à son service tout un vaste pays placé à l'extrême Europe Orientale et en mesure par sa situation géographique de contaminer plus facilement les parties les plus vitales de l'univers.

Les meneurs de ce mouvement satanique s'appellent fièrement les *sans-Dieu*. « Nous prêchons un athéisme militant, s'écrient-ils, et nous sommes obligés de détruire toute conception religieuse¹. »

Le régime soviétique a commencé par martyriser un peuple immense, en lui enlevant brutalement tous les secours religieux. Les divers *commissariats* du peuple russe — on dit chez nous : les divers *ministères* — doivent, chacun dans sa sphère, travailler à l'athéisation progressive des masses.

Le ministère de la guerre s'applique à l'athéisation des nouvelles recrues; le ministère de l'agriculture à l'athéisation des travailleurs des champs; le ministère du travail à l'athéisation des ouvriers d'usines, tandis que le ministère de l'instruction publique

1. *Dossiers de l'Action pop.*, 25 mars 1934.

s'acharne, avec des raffinements de cannibale, à l'athéisation de l'enfance.

Quand on parle devant vous des malheurs de la Russie, mes Révérendes Mères, je sais qu'on ne peut rien vous apprendre. Vous avez entendu ici même, l'an dernier, au mois d'août, un témoin des plus qualifiés, l'évêque martyr, Monseigneur Boleslas Sloskan. Vos oreilles n'ont pas oublié les accents déchirants de sa voix cassée par la douleur. Vous avez suivi sur ses traits émaciés la trace des dures années de captivité, où tant de fois il a frôlé la mort, et vos cœurs saignent encore au souvenir des atrocités qu'il vous a laissé entrevoir. Ils sont poignants surtout les détails qu'il vous a donnés sur la corruption précoce de l'enfance. L'enfance, disait la voix lamentable, l'enfance russe est élevée dans la haine de Dieu et tous les vices. Des enfants purs et candides il n'y en a plus dans notre malheureuse Russie! Et, les sanglots entrecoupant sa parole, il ajoutait : « Je ne puis dire l'émotion qui me fit pleurer, lorsque, après avoir passé la frontière russe, j'aperçus de tout petits enfants aux traits empreints de candeur. Hélas! en Russie, même les enfants de deux à trois ans ont une expression de souffrance et de révolte dans le regard. Là-bas, on ne voit plus le sourire sur aucun visage¹. » L'immoralité s'étale partout et vraiment l'on peut dire qu'y

1. *Annales*, octobre 1933, p. 294.

règne l'esprit de fornication : « *spiritus fornicationis*¹ ».

Or, cet athéisme désolant et corrompateur a rêvé d'infecter de son venin le monde entier. Il y travaille avec une audace satanique. « Athées, répètent les *sans-Dieu*, oui nous le sommes. Il n'y a pas de Dieu et nous voulons abattre la religion; la détruire, l'anéantir partout... Vive l'athéisme²! »

En conséquence, ils ont créé des centres internationaux de propagande, notamment à Bruxelles et à Berlin. De là, ils essayent de rayonner sur les autres pays. Le nôtre n'est pas épargné. Nos sans-Dieu ont découpé la France en six régions, qui ont respectivement pour siège Paris, Marseille, La Rochelle, Bourges, Parigny-l'Evêque et Tourcoing.

Partout même objectif: propager l'athéisme et l'immoralité.

Y réussissent-ils? Non, du moins pas au gré de leurs cyniques prétentions. Ils avouent même leurs faiblesses et leurs échecs.

Mais hélas! là où ils triomphent, quelles ruines! Ne nous parlait-on pas récemment³ d'une paroisse du Finistère particulièrement contaminée; et là, d'un groupe de jeunes filles baptisées qui se sont engagées, sous serment, à n'entrer jamais dans une église, à pratiquer l'union libre et à n'accepter que des obsèques civiles!

1. *Ibid.*

2. *Dossiers de l'Action pop.*, 25 mars 1934, p. 587.

3. Un Supérieur de Grand Séminaire de Bretagne.

En face de ces exploits du Mauvais, Pie XI a jeté le cri d'alarme, et démontré l'urgence extrême pour l'Europe, la civilisation et le monde entier, d'endiguer par une ardente croisade surnaturelle, le fléau bolchevique.

A cet effet, le successeur de Pierre mobilise l'Eglise triomphante pour la jeter au secours de l'Eglise militante. Il a alerté spécialement le chef des milices angéliques, en orientant vers le salut de la Russie les prières contre Satan que tous les prêtres de l'univers adressent à Saint Michel à la fin de la Messe. Mais ayant à choisir parmi les Saints du ciel celui qu'il lancerait de préférence sur les hordes infernales conjurées contre notre pauvre humanité, par une inspiration d'une audace inouïe, il est allé chercher la plus humble, la plus cachée de toutes les âmes du Paradis, et c'est à elle, à notre Sainte Thérèse qu'il a confié la cause de la Russie et de la préservation du monde.

Projeté-t-il de fonder à Rome même un séminaire, foyer de formation pour les futurs apôtres de la Russie, c'est à la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, au lendemain même de la Béatification, qu'il confie cette œuvre. Plus tard, il place sous la protection de l'aimable Sainte, la première pierre de l'édifice sauveur; et, deux ans après, chacun pouvait admirer au-dessus de la porte d'honneur cette dédicace qui se détachait en lettres d'or sur la pierre blanche : *Russicum S. Theresiæ a*

Jesu Infante; Séminaire russe de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Voulant enfin souligner plus fortement la portée de son geste et la fermeté de son dessein, le grand Pontife donnait à l'humble enfant du Carmel de Lisieux le titre officiel de Patronne de toutes les Russies.

Ah! les Soviets le savent bien! Ils savent que par ordre du Pape, on prie tous les jours, ici, pour le salut de la Russie. Ils le disent dans leurs journaux où leur effroi s'exhale en sarcasmes et en blasphèmes.

C'est Satan qui a peur en eux; c'est le Mauvais qui, en eux, tremble et frissonne. Grâce à l'intervention de notre Thérèse, il le sait, il le sent, son règne sur la malheureuse Russie aura une fin; l'entreprise infernale d'athéisme universel ne gagnera pas le monde entier, parce que le bon Dieu, parce que notre Père, ému, pressé par la prière de celle qui a dit : « Dieu fera toutes mes volontés au ciel, parce que je n'ai jamais fait ma volonté sur la terre », et toujours fidèle à sa tactique de confondre les forts par ce qu'il y a de plus faible, aura lancé contre le front de Satan, du Maudit, une petite carmélite, tout humble, toute modeste, toute cachée, tel un petit caillou sous la mousse.

C'est par elle qu'à la révolution et au grand soir de haine il va opposer, nous l'espérons, la révolution et le grand soir d'amour.

C'est par elle qu'il va nous délivrer, nous

l'espérons, du péril d'athéisation et du Mauvais : *libera nos a malo*.

III

Le Mauvais, le Maudit opère sur un terrain plus vaste encore. Lorsqu'on arrête ses regards sur une mappemonde et qu'on marque par des scintillements de lumière les contrées qui ont reçu le bienfait de l'Évangile, on demeure déconcerté, stupéfait, à la vue du nombre et de l'étendue des régions encore soumises à la domination de l'Ange des ténèbres.

La mainmise persistante et obstinée de Satan sur ces immensités, après dix-neuf siècles de prédication chrétienne, est un des problèmes les plus angoissants qui puissent se poser à l'esprit de l'apologiste et tourmenter le cœur du croyant.

Sans doute, cette vue sommaire, superficielle, ne présente qu'un des aspects du troublant mystère, et l'œil averti du théologien sait discerner, à travers la nuit épaisse et qui semble totale, de multiples sentiers par où filtre et se glisse le rayon divin qui s'en va atteindre, toucher et conquérir toute âme de bonne volonté.

Néanmoins, et pour susceptible qu'il soit de recevoir des explications apaisantes, le problème n'en demeure pas moins poignant, et il n'en est pas qui excite plus vivement l'émulation de quiconque sent brûler en soi le zèle des âmes.

Tel notre grand Pontife Pie XI si justement nommé le Pape missionnaire, qui, dès l'aurore de son règne, a laissé échapper de son cœur ce cri renouvelé de Saint Paul et d'Isaïe : « Que de fois, à la pensée des païens qui sont au nombre d'un milliard, notre esprit n'a-t-il pu trouver de repos? » Nous croyons Nous-même entendre cette voix cinglante : « Crie, ne t'arrête pas, fais retentir ta voix comme une trompette¹. »

Et voici que depuis quelques années, l'élan missionnaire de l'Eglise est tel que jamais, depuis l'origine du christianisme on n'avait assisté à un pareil effort de croissance. L'empire du Mauvais attaqué sur tous les fronts à la fois est ébranlé partout. Un exemple nous fera mieux comprendre ce qui se passe.

Qui n'a encore présent à la mémoire le grand fait militaire de 1918?

Depuis quatre années, longues comme des siècles, l'ennemi demeurerait rivé à notre sol avec une ténacité si farouche qu'on pouvait désespérer de lui faire jamais lâcher prise.

Mais voici qu'un beau matin d'avril, paraît un chef unique et choisi qui portait en son âme le génie des batailles et à son front de grand chrétien le signe des élus de Dieu. Sous son impulsion impétueuse, l'ennemi est contrebattu simultanément sur tous les points de la ligne de feu et reçoit de tels coups que, dès

1. Pie XI, Encl. *Rerum Ecclesiæ*, 28 février 1926.

le premier jour de cette offensive, il se sent irrémédiablement perdu.

Peu à peu son étreinte se desserre, il abandonne, il fuit, il demande grâce, il implore la paix. Ah! ce onze novembre 1918, où tous les clochers de France chantèrent, en des envolées éperdues, la libération du sol sacré de la patrie! Qui n'a pas vécu cette heure-là ne sait pas ce que c'est que vivre!

Un triomphe semblable est en marche, nous l'espérons, dans la lutte perpétuelle de la lumière contre les ténèbres, de Jésus-Christ contre Satan.

Sur tout le front du paganisme où le Mauvais se cramponne depuis des siècles, l'offensive est conduite depuis quelques années avec un entrain, avec une vigueur qui ne s'étaient jamais vus.

Que s'est-il passé? Quel chef illustre, auréolé de génie, a été choisi pour prendre la direction de la manœuvre libératrice et mener les troupes à l'assaut vainqueur? En 1918, contre l'ennemi qui tenait dans ses serres la France, les chefs alliés choisirent notre Foch. En 1927¹, contre le Mauvais qui tient dans ses serres les deux tiers de l'humanité, le chef de l'Eglise a choisi comme généralissime une petite enfant de France naguère ignorée de tous, et dont toute la vie fut un perpétuel effacement; il a choisi notre Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

1. Décret du 14 décembre 1927.

C'est depuis lors que Satan frissonne, c'est depuis lors que nous pouvons attendre dans un avenir moins lointain le jour où ses autels chancelleront, où ses idoles se briseront, où son règne ira à l'écrasement. C'est depuis lors qu'elle nous paraît moins reculée cette minute divine dont parle le Maître, ce moment, ce *maintenant* qu'il annonce en ces termes : *nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* : maintenant va être jugé le monde; maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors.

Mais qu'a-t-elle donc cette petite Carmélite pour avoir été jugée capable d'organiser pareille lutte et de mener l'Église militante à pareil triomphe? Ce qu'elle a, mes Frères, elle a l'*immensité de ses désirs!* Relisez les dernières lignes de l'*Histoire d'une Ame*, les dernières qui soient sorties de sa plume inspirée, dans ce merveilleux chapitre XI^e, dont les paroles de feu constituent un des plus beaux morceaux de toutes les littératures; relisez, et vous ne vous étonnerez plus du geste de Pie XI, ni des résultats splendides qui ne cessent d'en jaillir.

Le Très-Haut a mesuré cette enfant à la hauteur des désirs qu'il lui avait lui-même inspirés. Or les désirs de cette enfant ne vont à rien de moins qu'à embraser l'univers.

Quel enthousiasme! Quels accents! et comment oser les redire après elle, sans courir le risque certain d'en énerver la surhumaine vigueur?

Avec son aide, essayons... Ecoutez-la : « Etre votre épouse, ô Jésus! être carmélite, être, par mon union avec vous, la mère des âmes, tout cela devrait me suffire.

« Cependant, je sens en moi d'autres vocations. Je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr... Je voudrais accomplir toutes les œuvres les plus héroïques; je me sens le courage d'un croisé, je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Eglise.

« ... Je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes, les docteurs, je voudrais parcourir la terre, prêcher votre nom et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse, ô mon Bien-Aimé! Mais une seule mission ne me suffirait pas : je voudrais en même temps annoncer l'Évangile en toutes les parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis le commencement du monde et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles.

« Ah! par-dessus tout, je voudrais le martyre. Le martyre! voilà le rêve de ma jeunesse, ce rêve a grandi avec moi dans ma petite cellule du Carmel. Mais c'est là une autre folie; car je ne désire pas un seul genre de supplice, pour me satisfaire, il me les faudrait tous...

« Comme vous, mon époux adoré, je voudrais être flagellée, crucifiée... je voudrais

mourir dépouillée comme Saint Barthélemy; comme Saint Jean je voudrais être plongée dans l'huile bouillante; je désire, comme Saint Ignace d'Antioche, être broyée par la dent des bêtes, afin de devenir un pain digne de Dieu. Avec Sainte Agnès et Sainte Cécile, je voudrais présenter mon cou au glaive des bourreaux; et, comme Jeanne d'Arc, sur un bûcher ardent murmurer le nom de Jésus!

« Si ma pensée se porte sur les tourments inouïs qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir, je voudrais que ces tourments me fussent réservés. Ouvrez, mon Jésus, votre livre de vie, où sont rapportées les actions de tous les saints. Ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour vous!

« A toutes mes folies, qu'allez-vous répondre? Y a-t-il sur la terre une âme plus petite, plus impuissante que la mienne? Cependant à cause même de ma faiblesse, vous vous êtes plu à combler mes petits désirs enfantins; et vous voulez aujourd'hui combler d'autres désirs plus grands que l'univers... »

La voilà, mes Frères, la voilà prise sur le vif de son âme conquérante, la voilà peinte par elle-même la nouvelle PATRONNE DES MISSIONS. Ce sont ces paroles ardentes qui lui ont valu les galons de généralissime de la grande armée des missionnaires. Et voilà pourquoi elle est en train de libérer le monde païen des griffes du Mauvais : *libera nos a*

malo et, nouvelle Jeanne d'Arc, plus grande qu'elle, de bouter dehors l'ennemi du genre humain : *nunc princeps hujus mundi ejicitur foras*.

Et, redisons-le, à la gloire de notre Père des Cieux, c'est par une petite enfant de France qu'il veut accomplir ce triple prodige de nous délivrer du Mauvais qui déclenche les guerres, du Mauvais qui sème l'athéisme, du Mauvais qui tient sous son joug les peuples païens.

Gloire donc à la terre de France, cette mère féconde qui donne au Ciel une si belle fleur de sainteté, et au monde une telle libératrice!

A propos d'un ouvrage récent sur Sainte Thérèse protectrice et modèle des peuples, un de nos plus illustres académiciens écrivait : « Il est des prédestinations providentielles que les événements nous permettent de vérifier et ces prédestinations, dans notre histoire à nous, apparaissent avec une telle clarté que, sans nulle présomption et sans diminuer le rôle d'autres nations, nous nous croyons en droit de nous appliquer la parole du psalmiste : « *non fecit taliter omni nationi*' . »

Oui, Dieu a singulièrement favorisé notre nation en lui donnant Geneviève, en lui donnant Clotilde, en lui donnant Jeanne d'Arc. Il l'a merveilleusement favorisée de nos jours

1. Mgr Baudrillart, *Annales*, juillet 1934, p. 196.

en lui donnant une Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Et comment, à ce sujet, ne pas rappeler le cri d'admiration qu'arrachait à Schiller, ce grand poète de l'Allemagne moderne, l'étude de notre histoire toute émaillée de prédilections divines. Il chantait : « Ce pays de la gloire, le plus beau que voie dans son cours le soleil éternel, ce paradis des contrées que Dieu aime comme la prunelle de ses yeux : la France ! »

Comment enfin ne pas rappeler aussi le cri de nos aïeux : *gesta Dei per Francos* : les gestes de Dieu, les exploits de Dieu par la main des Francs ; à ce cri nous serions tentés d'ajouter cet autre : *Gesta Dei per Sanctam Theresiam* : les gestes de Dieu, les exploits de Dieu par une petite enfant de France, par notre Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Et vous, pèlerins de Lisieux, ne quittez pas ces lieux bénis sans avoir trempé votre âme, votre cœur, dans l'âme généreuse, dans le cœur brûlant de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Soyez, comme elle, des anges de paix ; soyez, comme elle, tout dévoués à la cause de Dieu ; soyez, comme elle, animés d'un zèle dévorant pour la propagation de la foi catholique.

Vous serez ainsi ses dignes auxiliaires dans l'œuvre de libération qu'elle a entreprise contre le *Mauvais* : *Sed libera nos a malo*. Amen.

NEUVIEME INSTRUCTION

Pater... Amen ! Père... Ainsi soit-il !

EXCELLENCE¹,
MES RÉVÉRENDES MÈRES,
MES BIEN CHERS FRÈRES,

Nous voici réunis pour commémorer un fait qui s'est passé, il y a peu d'années, à pareil jour, à pareille heure, tout près de cette chapelle, où nous sommes.

A quelques pas d'ici, dans l'infirmierie du Carmel, une religieuse de vingt-quatre ans exhale son dernier soupir.

Sauf la jeunesse de la mourante, qui donnait à la scène une teinte particulière de mélancolie, l'événement était assez ordinaire, de ceux qui laissent la foule complètement indifférente, et dont on peut dire qu'à l'heure où il s'est produit, il n'a été remarqué et compris que de quelques âmes privilégiées, mais

1. Son Exc. Mgr Papineau, évêque de Joliette, au Canada.

qui prend de plus en plus, non seulement dans les fastes de la cité lexovienne, mais, plus encore, dans l'histoire religieuse de la France, voire dans l'histoire de l'Eglise et du monde, une place de tout premier plan!

Aussi bien, n'est-ce pas la manière de Dieu de préparer dans l'ombre et le mystère ses plus grandes œuvres?

Au milieu du silence de toutes choses, du grand silence de minuit, en plein hiver, un nouveau-né grelotte dans une crèche : *dum medium silentium tenerent omnia*¹ : quoi de plus insignifiant? Et cependant, pareil Berceau se place au faite de l'histoire, et forme la ligne de partage du temps, au point que, par lui, la durée se divise en siècles avant Jésus-Christ et siècles après Jésus-Christ, c'est-à-dire, siècles avant ou après la crèche de Bethléem.

Le dernier soupir de l'humble carmélite va-t-il, à son tour, couper en deux les siècles du second versant, et en viendra-t-on plus tard à diviser l'ère chrétienne elle-même en siècles avant et après Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus? Nul n'oserait prendre sur lui de l'augurer. Néanmoins, à voir l'étonnante mission de cette Enfant, et la pluie incessante de prodiges dont le Ciel la recommande à l'attention de l'univers, on peut se demander si nous ne sommes pas à l'un des tournants les

1. *Introït* du dimanche dans l'Octave de la Nativité de Notre-Seigneur.

plus décisifs de l'histoire, et si Celui qui se complaît à faire les plus grandes choses avec les instruments les plus débiles, ne se réserve pas de briser notre orgueil invétéré et de ramener les hommes à la conviction de leur *rien absolu*, en exaltant de plus en plus celle qui a voulu demeurer toujours petite, effacée, inconnue, un pur néant!

La voici donc sur le point d'expirer. Toute sa vie elle a vécu son *Pater* fidèlement, amoureusement, avec la plénitude de sens que nous avons admirée en elle. Le moment est venu où elle va y mettre l'*Amen* final; non pas un *Amen* provisoire, comme au cours de sa vie, mais l'*Amen* définitif, en quoi elle fera passer toute son âme!

D'après les spécialistes des choses de la Liturgie sacrée, *Amen* serait le mot de la langue humaine qui a peut-être atteint la plus large diffusion. On le trouve sur les lèvres aussi bien des juifs et des musulmans que des chrétiens eux-mêmes. Il signifie fermeté, assurance, solidité. Les peuples anciens avaient coutume d'en user en confirmation d'une alliance ou d'un serment.

Dans nos Saints Evangiles, nous constatons que Notre-Seigneur l'emploie très souvent au commencement des phrases, pour signifier *oui, en vérité. Amen, amen dico vobis; en vérité, en vérité, je vous le dis.*

A la fin d'une prière, *Amen* signifie un assentiment global à ce qui a été dit.

Amen est le dernier mot du dernier en date des livres inspirés, l'Apocalypse. Il met le sceau final à tous les entretiens de Dieu avec l'homme, et ouvre accès sur l'éternité : *Etiam veni cito, Amen. Veni, Domine Jesu. Gratia Domini nostri Jesu Christi cum omnibus vobis. Amen!* Oui, venez bien vite, *Amen*. Venez Seigneur Jésus! Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous, *Amen!*

D'après l'Apocalypse encore, *Amen* est un mot divin comme l'*Alleluia*; un de ces mots de louange éternelle chantés par l'Eglise du Ciel. Il marque l'apogée de la prière et de l'extase, une sorte de rassasiement et de plénitude!

Amen, Alleluia, mots impossibles à traduire, parce qu'ils sont trop riches de sens et, en quelque sorte, chargés d'infini!

De cette densité sera l'*Amen* que Thérèse va mettre à son *Pater*.

Pour en saisir toute la signification sur ses lèvres décolorées, approchons-nous de la couche où elle se meurt. Chacune de ses dernières paroles nous révèle le sens de son *Amen*.

Autrefois, en des strophes de feu, elle avait chanté :

Mourir d'amour, c'est un bien doux martyre
Et c'est celui que je voudrais souffrir.
O Chérubins! accordez votre lyre,
Car, je le sens, mon exil va finir...
Dard enflammé, consume-moi sans trêve,

Blesse mon cœur en ce triste séjour.
 DIVIN JÉSUS, RÉALISE MON RÊVE :
 MOURIR D'AMOUR!

Son rêve va devenir maintenant une réalité. Quelques jours auparavant, elle avait dit : « La mort d'amour que je souhaite est celle de Jésus sur la croix¹. »

La voici pleinement exaucée : les ténèbres, l'angoisse, des souffrances inouïes, les cris de douleur accompagnent son agonie.

Mais d'avance elle avait rassuré ses sœurs : « Ne vous faites pas de peine si je souffre beaucoup et si vous ne voyez en moi aucun signe de bonheur au moment de la mort... Notre-Seigneur est bien mort victime d'amour, et voyez quelle a été son agonie²! »

Ce fut aussi la sienne : « Je n'aurais jamais cru, dit-elle, qu'il fût possible de tant souffrir! Jamais! Jamais!... Je ne puis m'expliquer cela que par les désirs ardents que j'ai eus de sauver les âmes³! »

Mais voici la contre partie : « Lorsque je pense à toutes les grâces que le bon Dieu m'a faites, je me retiens pour ne pas verser sans cesse des larmes de reconnaissance⁴. »

On lui demande : « Vous souffrez beaucoup? Etes-vous découragée ou triste? — Oh? non; je ne suis pas du tout malheureuse...

1. *Histoire d'une Ame*, ch. XII.

2. *Novissima Verba*, p. 27.

3. *Ibid.*, p. 194.

4. *Ibid.*, p. 138.

Le bon Dieu me donne juste ce que je peux porter¹. »

On lui dit encore : « C'est bien dur de souffrir ainsi sans aucune consolation intérieure. » Elle répond : « Oui, mais c'est une souffrance sans inquiétude que la mienne. Je suis contente de souffrir, puisque le bon Dieu le veut². »

Quelques heures avant sa mort, une de ses novices vint à l'infirmerie. La voyant si calme et si forte, aux prises avec de telles souffrances, elle lui dit : « Vous êtes un ange de douceur et de patience! »

— Oh! non, je ne suis pas un ange de patience. Les anges ne peuvent pas souffrir; ils ne sont pas aussi heureux que moi³! »

A sa plus jeune sœur qui lui demande un mot d'adieu : « J'ai tout dit; tout est accompli. *C'est l'amour seul qui compte*⁴! »

« *C'est l'amour seul qui compte* » : telle est, proclamée au seuil de la mort, la devise de toute sa vie.

Enfin, quelques minutes avant d'expirer, elle déclare avec assurance : « *Je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour!* »

Puis, comme pour mettre en déroute toute ombre de regret à la fin d'une vie si courte, chargée de telles souffrances, mais, bien plus, dans le but de donner du cœur à toute son

1. *Ibid.*, p. 160.

2. *Ibid.* p. 166.

3. *Novissima Verba*, p. 187.

4. *Ibid.*, p. 190.

âme hésitante ou timide, elle insiste avec plus d'ardeur : « Oh ! non, je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour. Au contraire¹ ! »

Et l'on nous assure qu'elle répéta *plusieurs* fois cette fière déclaration².

Bientôt après c'est l'agonie, agonie lente et douloureuse. Sentant ses forces lui manquer, Thérèse fait passer dans un dernier souffle, entrecoupé et haletant, ces cinq mots qui disent toute son âme :

« *Mon Dieu!... je... vous... aime!!!* »

Ces paroles sont les dernières qu'elle ait articulées ici-bas

Mais aussitôt, entre ciel et terre, un dialogue mystérieux va s'inaugurer, dont il nous est permis de conjecturer le sens.

Voici, en effet, le prodige qui nous est raconté.

A peine a-t-elle achevé de parler, Thérèse tombe doucement en arrière, la tête penchée à droite. Tout semble fini et la Communauté est convoquée en hâte pour entourer celle qui vient de dire adieu à la terre.

Or, à peine les sœurs étaient-elles agenouillées autour du lit, qu'une scène toute céleste se passa sous leurs regards.

Le visage de celle que l'on croyait morte, reprend le teint de lis qu'il avait en pleine santé; ses yeux fixés en haut s'irradient de bonheur; on observe qu'elle fait des mouve-

1. *Ibid.*, p. 194.

2. *Histoire d'une Ame*, ch. XII.

ments de tête, comme si quelqu'un l'eût, à plusieurs reprises, divinement blessée de traits d'amour.

Et cela dura, nous dit-on, *l'espace d'un Credo*¹.

L'espace d'un Credo... Juste le temps, pour Thérèse, de s'entendre renvoyer d'En-Haut les sept demandes de son *Pater*, comme autant de flèches brûlantes qu'elle reçoit en plein cœur; et elle, d'acquiescer de tout son être par un vibrant *Amen*, sept fois répété.

Oh! le sublime entretien!

C'est le Père des Cieux, son *Papa le bon Dieu*, qui s'incline vers l'enfant et lui tend les bras.

« Viens, dit-il, viens, ma fille, viens dans la demeure de ton Père; viens sanctifier éternellement mon nom, qui signifie l'infini de l'Être et l'infini de l'Amour. »

Et l'enfant ravie de s'écrier : « Père! Père! *Amen* : ainsi soit-il! Oh! je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour! »

La voix continue : « Viens! viens! pour que mon règne arrive pleinement sur toi, mon règne d'amour. N'hésite pas à monter; car, dès que tu seras au Ciel, j'exaucerai ton désir de redescendre sur la terre pour y faire régner l'Amour. »

Et Thérèse de répondre : « Père! *Amen* :

1. *Novissima Verba*, p. 197.

ainsi soit-il! Oh! je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour! »

« Viens! viens! toi qui as fait ma volonté sur la terre comme on ne la fait qu'au Ciel. Viens! toi qui as si bien compris que ma volonté est tout amour, toute douceur, toute tendresse. »

« Père! *Amen*: ainsi soit-il! Oh! je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour! »

« Viens, ô toi qui as si ardemment désiré le pain quotidien de l'Hostie. Viens contempler face à face celui que tu as tant aimé sous les voiles du Sacrement. Viens lui demander de prodiguer aux fidèles, jusqu'aux plus petits, ce pain d'Amour, dont tu sais qu'il est la vie du monde. »

« Père! *Amen* : ainsi soit-il! Oh! je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour! »

« Viens! Viens, ô toi qui as si bien compris que toute violation de mes lois est une offense à l'Amour. Viens! toi qui as su pardonner, comme je pardonne, même quand on te blessait au cœur, comme on me blesse!... »

« Père! Père! *Amen* : ainsi soit-il! Oh! je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour! »

« Viens, ô toi qui n'as pas succombé à la tentation, surtout quand *celui qui tente'* vou-

1. *Thess.*, III, 5.

lait te faire regretter d'avoir tout quitté pour moi, et d'avoir renoncé à tout autre amour que le mien! »

« Père! Père! *Amen* : ainsi soit-il! Oh! non, Père, je ne me repens pas de m'être livrée à votre amour. Au contraire! »

« Viens! viens! mon Enfant, ma Sœur, mon Epouse. Viens tout près de moi; car, c'est de toi, de ta petitesse, de ton néant que je veux me servir pour vaincre le *mauvais*, celui qui s'acharne à semer l'ivraie de la haine dans mes champs, où ne devrait lever que le blé d'Amour! Viens! tu seras mon instrument de choix pour arracher la mauvaise herbe et délivrer le bon grain. Viens! car, je te l'assure encore, tout en restant près de moi, il te sera donné de réaliser ton ardent désir : jusqu'à la fin du monde, tu passeras ton ciel sur la terre, pour y faire éclore et pulluler l'Amour! »

Un cri plus vibrant, le dernier, jaillit, où Thérèse ramassa toutes les forces de son âme: « Père! Père! *Amen!* »

Le colloque est achevé. L'extase prend fin. Et l'âme de Thérèse s'envole dans le sein du Père : *in sinu Patris!*

Ainsi mourut, il y a trente-sept ans, à pareil

1. *Joan.*, I, 18.

jour, à pareille heure, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Que pourrions-nous ajouter qui ne soit au-dessous de cette scène, et ne risque de la déflorer aux yeux de celles qui en demeurent, derrière ces grilles, les témoins vivants et infiniment émus!

Ah! plutôt, tournons-nous vers notre Père qui est aux Cieux, et disons-lui : « Père! Père! faites qu'à l'exemple de votre Thérèse, nous apprenions à prier le *Pater* avec toute la sincérité de l'amour, à le prier comme elle, jusqu'au dernier battement de notre cœur.

« Et donnez-nous la grâce de mériter que sa parole suprême passe aussi dans notre dernier souffle. »

« Mon Dieu, *Je... vous... aime!* »
Pater... Amen!

APPENDICE I

Le « Pater » de saint Augustin

Verba quæ Dominus noster Jesus Christus in Oratione docuit, forma est desideriorum : non licet petere aliud, quam quod ibi scriptum est.

Nam quælibet alia verba dicas, quæ affectus orantis vel præcedendo format ut clareat; vel consequendo attendit ut crescat, nihil aliud dicis quam quod in ista oratione positum est; si recte et congruenter oras.

Les paroles que Jésus-Christ a enseignées dans sa prière, sont la norme de nos désirs : il n'est permis de demander que ce qui s'y trouve exprimé.

Car, quels que soient les mots que tu profères, soit avant pour traduire clairement tes sentiments, soit après pour leur donner plus de vigueur, tu ne dis rien qui ne soit déjà contenu dans cette prière, si toutefois tu pries comme il faut.

1. Nous donnons le texte latin d'après Tonna-Bartinet, *De Vita Christiana*, lib. IV, cap. V, Romæ, 1917.

— *Si haberes causam et velles supplicare imperatori, quærerer aliquem scholasticum jurisperitum, a quo tibi preces componerentur; ne forte, si aliter petieris quam oportet, non solum non impetres quod petis; sed et pœnam pro beneficio consequaris.*

Cum ergo quærerent supplicare Apostoli, et non invenirent quomodo adirent imperatorem Deum, dixerunt Christo : Domine, doce nos orare; hoc est : Jurisperite noster, assessor, immo consessor Dei, compone nobis preces.

Et docuit Dominus de libro juris cœlestis, docuit quomodo orarent, et dixit discipulis suis : Sic vos orabit.

§ I

*Pater noster
qui es in cœlis.*

Cum in omni depreca-

— Si tu avais un procès et que tu veuilles présenter une requête à l'empereur, tu ferais choix de quelque savant jurisconsulte pour qu'il rédige ta supplique, de peur que si, d'aventure, tu demandais autrement qu'il ne faut, tu n'obtiennes pas ce que tu demandes, mais un châtement au lieu de la faveur implorée.

Donc, voulant prier et ne sachant comment aborder l'empereur des cieux, les Apôtres dirent au Christ : Seigneur, enseignez-nous à prier, c'est-à-dire : toi qui es notre jurisconsulte, l'assistant de Dieu, bien plus, son égal, compose-nous des formules de prière.

Et le Seigneur, ouvrant le livre du droit céleste, en tira le modèle de leur prière, en disant à ses disciples : *Voici comment vous prierez.*

§ I

*Notre Père,
qui êtes aux cieux*

En toute supplique, il

tione benevolentia concilianda sit ejus, quem deprecaris, deinde dicendum quid deprecaris;; laude illius ad quem oratio dirigitur, solet benevolentia conciliari, et hoc in orationis principio poni solet: in quo Dominus tuus nihil aliud te dicere jussit, nisi: Pater noster, qui es in cœlis.

— *Et quoniam, quod vocaris ad æternam hereditatem, ut sis Christi coheres, et in adoptionem filiorum venias, non est meritorum, sed gratiæ Dei; eandem ipsam gratiam in orationis principio ponis, cum dicis: Pater noster.*

Quo nomine et caritas excitatur: quid enim carius filiis debet esse quam pater? et supplex affectus cum homines dicunt Deo: Pater noster; et quædam impetrandi præsumptio quæ petiturus es: cum priusquam aliquid peteres tam magnum donum accepisti, ut sinaris dice-

faut tout d'abord gagner la bienveillance de celui qu'on sollicite; on expose ensuite l'objet de la demande. Pour gagner la bienveillance, on a coutume de louer celui qu'on prie, et cette louange se place au commencement de la prière. Sur ce point, le Seigneur t'enseigne à dire simplement: *Notre Père, qui êtes aux cieux.*

— Et parce que, si tu es appelé à l'éternel héritage, pour être le cohéritier du Christ et obtenir l'adoption des enfants, ce n'est point en vertu de tes mérites, mais par la grâce de Dieu, tu as soin de placer cette grâce au début de ta prière, lorsque tu dis: *Notre Père.*

Par la vertu de ce nom, l'amour s'enflamme: car que peut-il y avoir de plus cher à un enfant que son père; et l'affection se fait suppliante, quand les hommes disent à Dieu: *notre Père*; et notre confiance d'être exaucés se fait presque présomptueuse, quand nous son-

re : *Pater noster, Deo.*

Quid enim jam non det filio petenti, cum hoc ipsum ante dederit, ut filius esset?

— *Postremo quanta cura animum tangit, ut qui dicit : Pater noster, tanto Patre non sit indignus?*

Deus est, et Pater est: Deus potestate, Pater bonitate.

Quam felix es, qui Dominum tuum Patrem invenisti!

Crede in eum et omnia tibi de ipsius misericordia promitte, quia omnipotens est.

Noli ergo inhaerere terrenis, qui Patrem invenisti in caelis.

Ad magnum genus pertinere cœpisti. Sub isto Patre fratres sunt dominus et servus : sub isto Patre fratres sunt imperator et miles : sub isto Patre fratres sunt dives et pauper.

geons qu'avant de demander quoi que ce soit, nous avons reçu un don tel qu'il nous permet de dire à Dieu même : *notre Père.*

Car, que ne donnerait-il pas au fils qui l'implore, Celui qui a commencé par lui accorder d'être son fils!

— Enfin, celui qui dit : Notre Père, quel souci ne doit-il pas avoir de se montrer digne d'un tel Père!

Il est Dieu, et il est Père : Dieu par la puissance, Père par la bonté.

Que tu es heureux toi qui as trouvé pour Père ton Seigneur!

Aie confiance en lui, et tu pourras tout attendre de sa miséricorde, car il est tout-puissant.

Ne t'attache donc pas aux choses de la terre, toi qui as trouvé un Père au ciel.

Tu appartiens à une grande race. Sous un tel Père, sont frères le maître et le serviteur; sous un tel Père, sont frères le soldat et le chef, le riche et le pauvre.

— *Omnes christiani fideles diversos in terra habent patres, alii nobiles, alii ignobiles, unum verum Patrem invocant, qui est in cœlis.*

Si ibi est Pater noster, ibi tibi præparatur hereditas.

Talis est autem iste Pater, cum quo possideas quod donat.

Dat enim hereditatem, sed non moriens illam tibi derelinquet; non enim ipse discedit; sed ille permanet, ut tu accedas.

Quia ergo audisti a quo petas, scito et quid petas; ne forte talem Patrem male petendo offendas.

§ II

Sanctificetur nomen tuum.

Hoc dicis, non quod optes Deo ut sanctificetur orationibus tuis; sed quod petas ab eo, ut nomen ejus sanctificetur in te.

— Les chrétiens fidèles ont sur terre des pères fort différents, les uns nobles, les autres roturiers, mais tous invoquent le même vrai Père qui est aux cieux.

Puisque notre Père est là, c'est aussi là que l'héritage t'attend.

Ce Père est de telle condition que tu possèdes avec lui tout ce qu'il te donne.

Il donne son héritage, mais il ne meurt pas en le laissant; il ne s'en va pas, il demeure, pour te faire entrer en possession.

Puisque tu as appris à qui tu t'adresses, sache aussi ce que tu demandes, de peur d'offenser un tel Père par des prières qui ne conviendraient pas.

§ II

Que votre nom soit sanctifié.

Tu dis cela, non pas que tu souhaites à Dieu d'être sanctifié par tes prières, mais parce que tu désires obtenir de lui que son nom soit sanctifié en toi.

Ceterum, a quo Deus sanctificatur, qui ipse sanctificat?

Sed quia ipse dixit : Sancti estote, quoniam et ego sanctus sum (Levit., XIX, 2) : id petis et rogas, ut qui in baptismo sanctificatus es, in eo quod esse cœpisti perseveres.

— *Sicut sanctus, cum Deo rogat ut sanctus sit, id utique rogat, ut sanctus esse permaneat : ita utique et castus, cum rogat ut castus sit ; justus, ut justus ; pius, ut pius ; et cœtera quæ dona Dei esse defendimus, hoc sine dubio petunt, ut in eis perseverent bonis, quæ se accepisse noverunt.*

Quod si accipiunt, profecto et ipsam perseverantiam magnum Dei donum, quo cœtera dona ejus conservantur, accipiunt.

Quando hæc verba dicis Deo, Deus benedicit te ; et quando te benedicit, facit te sanctio-

Du reste, par qui Dieu serait-il sanctifié, lui qui sanctifie tout ?

Mais parce qu'il a dit : soyez saints, parce que je suis saint, tu demandes et tu pries pour que, déjà sanctifié par le baptême, tu persévères dans la voie où tu t'es engagé.

— De même qu'un saint, lorsqu'il demande à Dieu d'être saint, ne demande pas autre chose que de le rester ; ainsi, étant chaste, il prie pour rester chaste ; juste, pour rester juste ; pieux, pour rester pieux ; et pour les autres vertus que nous affirmons être des dons de Dieu, les saints, en priant, demandent assurément que les dons qu'ils savent avoir reçus persévèrent en eux.

Que s'ils les ont reçus, ils ont certainement reçu aussi la persévérance qui est le grand don de Dieu, par lequel on conserve tous les autres.

Quand tu dis à Dieu ces paroles, il te bénit, et quand il te bénit, il te rend plus saint et

rem, facit te feliciorem; quando Deum glorificas, facit te gloriosiore, facit te honoratiorem : quando hoc facit, tibi prodest, non illi.

— *Insuper, optas ut sanctum habeatur ab hominibus nomen Dei : id est, ita illis innotescat Deus, ut non existiment aliquid sanctius, quod magis offendere timeant.*

Ibi magnum est nomen Dei, ubi pro suæ majestatis magnitudine nominatur.

Ita ibi dicitur sanctum nomen ejus, ubi cum veneratione et offensionis timore nominatur.

— *Etiam rogas ut illis hominibus, qui per infidelitatem nondum habent, nomen Dei sanctum sit, quibus nondum est ille sanctus, qui per se et in se et in sanctis suis sanctus est.*

plus heureux; quand tu glorifies Dieu, il te donne des surcroîts de gloire et d'honneur; et quand il fait cela, c'est ton intérêt qu'il sert et non le sien.

— Tu souhaites, en outre, que le nom de Dieu soit regardé comme saint par les hommes; c'est-à-dire qu'ils aient de Dieu une connaissance telle qu'ils n'imaginent rien de plus saint, et qu'ils ne craignent d'offenser personne autant que de l'offenser, lui.

Le nom de Dieu est grand là où il est prononcé avec le respect qui convient à la grandeur de sa majesté.

De même, son nom est sanctifié, là où on le dit avec vénération et avec la crainte de l'offenser.

— Tu demandes aussi que le nom de Dieu soit saint pour ceux qui ne le considèrent pas encore ainsi à cause de leur infidélité, et pour lesquels Celui qui est saint par lui, en lui, et dans ses saints, n'est pas encore saint.

Rogas pro genere humano, rogas pro orbe terrarum, pro omnibus gentibus quotidie sedentibus et disputantibus quia non est rectus Deus et non recte iudicat Deus; ut aliquando ipsi se corrigant et rectum cor ad illius rectitudinem ducant, et adhærentes ei, directi ad rectum, non jam vituperent; sed placeat rectis rectus, quia bonus est Deus Israël, sed rectis corde.

Tu pries pour le genre humain, tu pries pour la terre entière, pour toutes les nations où l'on critique chaque jour, prétendant que Dieu n'est pas juste, que Dieu ne juge pas selon le droit; tu pries pour qu'un jour ces hommes se corrigent; rectifient leur cœur d'après la rectitude divine, s'attachent à Dieu, redressés selon le droit, et qu'ils cessent de le blâmer; mais au contraire que le Dieu droit plaise à leurs cœurs redevenus droits; car le Dieu d'Israël est bon, mais aux cœurs droits seulement.

§ III

Adveniat regnum tuum.

Sive petas, sive non petas, venturum est regnum Dei.

Quare ergo petis, nisi ut veniat et tibi, quod venturum est omnibus sanctis? ut et te Deus in numero sanctorum suorum habeat, quibus venturum est regnum Dei.

§ III

Que votre règne arrive.

Que tu le demandes, ou que tu ne le demandes pas, le règne de Dieu viendra. Pourquoi donc le demandes-tu, si ce n'est pour qu'il vienne pour toi, comme il doit venir pour tous les saints? Afin que Dieu te compte toi aussi au nombre de ses saints, à

Illud enim regnum petis quod erit post finem sæculi, de quo scriptum est in Evangelio : Venite benedicti Patris mei, percipite regnum, quod vobis paratum est ab initio sæculi. (Matt., xxv, 34.)

— *Ecce de quo dicis : Adveniat regnum tuum : ut in te veniat, optas ; ut in illo inveniatis, optas.*

Nam ecce veniet ; sed quid tibi prodest, si ad sinistram te inveniet ?

Hic tibi bene optas, pro te oras : hoc desideras, hoc cupis orando, ut sic vivas, quomodo ad regnum Dei, quod est omnibus sanctis datum, pertineas.

Ergo, ut bene vivas, tibi oras, cum dicis : Adveniat regnum tuum.

— *O Domine, pertinamus ad regnum tuum : veniat et nobis*

qui doit arriver le royaume de Dieu.

Car tu demandes le royaume qui arrivera après la fin du monde, et dont il est écrit dans l'Évangile : *Venez, les bénis de mon Père ; recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde.*

— Voilà le royaume dont tu dis : *que votre règne arrive.* Tu souhaites qu'il vienne en toi ; tu souhaites d'en faire partie.

Car il arrivera ; mais quel profit en auras-tu, s'il te trouve à gauche ?

C'est donc ici pour toi que tu désires, pour toi que tu pries : tu désires et tu souhaites, par ta prière, de vivre de telle façon que tu appartiennes à ce royaume de Dieu, qui sera le partage de tous les saints.

C'est donc de bien vivre que tu demandes pour toi, quand tu dis : *Que votre règne arrive.*

— Faites, Seigneur, que nous soyons de votre royaume : qu'il

quod venturum est sanctis et justis tuis.

Quando hæc verba dicimus, fac ut in justitia quam nobis dedisti, perseveremus.

§ IV

Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra.

Et hoc tibi bene optas : nam voluntas Dei necesse est ut fiat.

Voluntas Dei est ut regnent boni, damnentur mali : numquid potest ista voluntas non fieri?

Sed quid tibi bene optas, quando dicis : Fiat voluntas...?

Sic ora :

— Domine, quomodo te non offendunt Angeli in cœlo, sic in terra non te offendam et ego.

vienne aussi pour nous ce royaume qui doit venir pour vos justes et vos saints.

Quand nous disons ces paroles, faites que nous persévérions dans la justice que vous nous avez donnée.

§ IV

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Ici encore, c'est pour ton propre bien que tu pries : car la volonté de Dieu s'accomplira certainement.

La volonté de Dieu est que les bons règnent, et que les mauvais soient damnés : cette volonté peut-elle ne pas se réaliser?

Mais que dois-tu donc souhaiter pour toi, quand tu dis : *Que votre volonté...*

Voici ta prière :

— « Seigneur, de même que les Anges ne vous offensent pas au ciel, que moi-même je ne vous offense pas sur la terre. »

— *Sicut omnes Patriarchæ, omnes Prophetæ, omnes Apostoli, spirituales omnes tanquam cælum sunt Deo; tu autem, in comparatione ipsorum, terra es : fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra : sicut in illis, ita et in te.*

— *Ecclesia Dei cælum est, inimici ejus terra sunt : bene optas inimicis tuis, ut credant et ipsi, et fiant christiani : et fiat voluntas Dei, sicut in cælo, ita et in terra.*

— *Spiritus tuus cælum est, caro terra : quomodo innovatur spiritus tuus credendo, sic caro innovetur resurgendo; et fiat voluntas Dei, sicut in cælo, et in terra.*

— *Mens tua qua vides veritatem, et condelectaris ipsi veritati, cælum est. Ecce cælum : Condelector legi Dei secundum interiorem hominem (Rom., VII, 22.)*

— De même que les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, tous les spirituels sont pour Dieu le ciel; et qu'en comparaison tu es terre : que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel : qu'elle soit faite en toi, comme elle l'est en eux.

— L'Eglise est le ciel de Dieu, ses ennemis sont la terre. Tu souhaites fort bien à tes ennemis d'embrasser la foi eux aussi et de devenir chrétiens. Ainsi la volonté de Dieu sera faite sur la terre comme au ciel.

— Le ciel, c'est ton esprit, la terre, ta chair. Comme l'esprit se renouvelle en croyant, ainsi la chair en ressuscitant. Que la volonté de Dieu soit donc faite sur la terre comme au ciel.

— Le ciel, c'est encore ton âme, par laquelle tu vois la vérité et tu prends en elle tes délices. Ce ciel, le voici : Je me complais en la loi de Dieu selon l'homme intérieur.

Quid est terra? Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ. (Ibid., 23.)

Quando ista pugna transierit et concordia plena carnis et spiritus facta fuerit, fiet voluntas Dei, sicut in cælo, ita et in terra.

— *Quando petitionem istam dicis, omnia ista cogita et omnia ista a Patre pete.*

Quando oras, semper dic : Fiat, Domine, voluntas tua in me, ut non resistam voluntati tuæ : faciunt Angeli et sancti voluntatem tuam; faciam et ego.

Qu'est-ce que la terre? Je vois dans mes membres une autre loi, opposée à la loi de mon esprit.

Quand cette lutte aura cessé et que sera réalisée l'harmonie parfaite de la chair et de l'esprit, la volonté de Dieu sera faite sur la terre comme au ciel.

— Quand tu formules cette demande, pense à toutes ces choses, et demande-les au Père.

Quand tu pries, ne te lasse pas de dire : Que votre volonté, Seigneur, se réalise en moi, et que je ne lui résiste jamais. Les anges et les saints font votre volonté; que je la fasse moi aussi.

§ V

Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.

Hic jam manifestum est quod pro te oras.

Quando dicis : Sanctificetur nomen tuum, exponendum est tibi

§ V

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Ici, il devient évident que c'est pour toi que tu pries.

Quand tu dis : Que votre nom soit sanctifié, il est nécessaire de t'ex-

quia pro te oras, non pro Deo.

Quando dicis : Fiat voluntas tua et : Adveniat regnum tuum... et hoc exponendum est...

Ab isto autem loco et deinceps usque in finem Orationis, apparet quia pro te rogas Deum.

— *Quando dicis : Panem nostrum quotidianum da nobis hodie, profiteris te mendicum Dei.*

Sed noli erubescere : quantumlibet quis sit dives in terra, mendicus Dei est.

Stat mendicus ante domum divitis; sed et ipse dives stat ante domum magni divitis.

Petitur ab illo, et petit.

Si non egeret, aures Dei oratione non pulsaret.

Et quid eget dives? Audeo dicere : Ipso pane quotidiano eget dives.

Quare enim abundant

pliquer que c'est pour toi que tu pries, et non pour Dieu.

Il en va de même pour les deux demandes suivantes : *Que votre volonté...*

Mais depuis ici jusqu'à la fin de l'Oraison du Seigneur, il est manifeste que c'est pour toi que tu pries Dieu.

— Quand tu dis : donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, tu avoues que tu es le mendiant de Dieu. Mais n'aie point honte; pour si riche que soit un homme sur la terre, il est le mendiant de Dieu.

Le mendiant se tient sur le seuil du riche; mais le riche à son tour se tient sur le seuil du seul vrai riche.

On lui demande, et il demande.

S'il n'était pas dans le besoin, il n'importunerait pas de sa prière l'oreille de Dieu.

Et de quoi donc a besoin le riche? J'ose le dire : il a besoin, lui aussi, du pain quotidien.

D'où vient en effet

illi omnia? unde, nisi quia Deus dedit?

Quid habebit, si Deus subtrahat manum suam?

Nonne multi dormierunt divites, et surrexerunt pauperes? Et quod diviti non deest misericordia Dei est, non potentiae ipsius.

— *Sed istum panem, quo venter impletur, quo caro quotidie reficitur; istum panem vides Deum dare, non solum laudatoribus suis, sed etiam blasphematoribus: qui facit solem suum oriri super bonos et malos, et pluit super justos et injustos.*

Laudas, pascit te; blasphemas, pascit te.

Ut pœnitentiam agas, expectat te; sed si non te mutaveris, damnat te.

— *Sed duobus modis intelligenda est ista pe-*

que tout afflue vers lui; d'où, sinon des largesses de Dieu?

Si Dieu lui retirait sa main, que lui resterait-il?

N'est-il pas arrivé à plusieurs de s'endormir riches et de se réveiller pauvres? Que si le riche est dans l'abondance, c'est par la miséricorde de Dieu, et non pas sa propre puissance.

— Mais ce pain qui rassasie et dont notre corps se restaure; ce pain, tu vois bien que Dieu ne le donne pas seulement à ses amis, mais aussi à ses blasphémateurs: c'est lui qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et les injustes.

Tu le loues, il te nourrit; tu le blasphèmes, il te nourrit encore.

Pour te donner le temps de te repentir, il t'attend; mais si tu ne t'amendes pas, il te condamne.

— Mais, cette demande du pain quotidien

titio de pane quotidiano : sive pro necessitate carnalis victus, sive etiam pro necessitate spiritalis alimonie.

Carnalis cibi necessitas, propter quotidianum victum, sine quo vivere non potes, victus est et tegumentum, sed a parte totum intelligitur.

Quando panem petis, ibi omnia accipis.

— *Intellige etiam spiritaliam alimoniam, quam et tu accepturus es de altare Dei.*

Panis erit et ipse quotidianus, huic vitæ necessarius.

Numquid enim Eucharistiam accepturus es, cum ad ipsum Christum veneris, et cum illo in æternum regnare cœperis?

Ergo Eucharistia panis tuus quotidianus est; sed sic accipe illum, ut non solum ventre, sed etiam mente reficiaris.

doit s'entendre de deux manières : tant pour les besoins de la nourriture corporelle, que pour ceux de l'alimentation spirituelle.

Les choses nécessaires à l'entretien quotidien du corps et sans lesquelles on ne peut vivre sont la nourriture et le vêtement, mais dans la partie, le pain, on entend le tout. Dans le pain que tu demandes est compris tout le reste.

— Il faut y comprendre aussi l'aliment spirituel que tu dois aller chercher à l'autel de Dieu. Ce pain est aussi le pain quotidien, nécessaire à notre vie d'ici-bas.

Car devras-tu encore recevoir l'Eucharistie, quand tu seras auprès du Christ lui-même et que tu commenceras à régner avec lui pour toujours?

L'Eucharistie est donc ton pain quotidien; mais reçois-le de telle sorte qu'il ne touche pas seulement ton corps mais qu'il restaure ton âme.

— *Virtus ipsa, quæ ibi intelligitur, unitas est; ut redactus in corpus ejus, effectus membrum ejus, sis quod accipis : tunc erit vere panis tuus quotidianus.*

— *Et quod tibi tracto, panis quotidianus est; et quod in Ecclesia lectiones quotidie audis et dicis, panis quotidianus est.*

Hæc enim sunt necessaria peregrinationi tuæ.

— La force que l'on puise là, c'est l'unité; afin que rattaché au corps du Christ, devenu un de ses membres, tu sois celui que tu reçois; alors ce sera vraiment ton pain quotidien.

— L'enseignement que je te donne est aussi un pain quotidien; et les lectures que tu écoutes chaque jour ou que tu récites, sont aussi ton pain quotidien.

Car tout cela est nécessaire à ton pèlerinage de cette terre.

§ VI

Dimittite nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.

Quis hic vivit in carne et non habet debita?

Quis est homo sic vivens, ut ei non sit oratio necessaria?

Inflare se potest, justificare non potest.

§ VI

Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Quel est celui qui vit ici-bas, et qui n'a pas de dettes envers Dieu?

Quel est l'homme qui vit de telle manière que cette demande ne lui soit pas nécessaire?

Il peut bien s'enfler d'orgueil, mais non se faire juste.

Bonum est illi ut imitetur publicanum, nec tumescat sicut pharisæus, qui ascendit in templum, et jactavit merita sua, textit vulnera sua.

Ille autem scivit quare ascenderit, qui dicebat : Domine, propitius esto mihi peccatori (Luc, XVIII).

Hoc Dominus Jesus orare decuit discipulos suos, dicens : Dimitte nobis peccata nostra.

— *Induxit nobiscum Deus pactum et placitum, firmumque chirographum, ut dicamus : Sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

Si vis dicere efficaciter : Dimitte mihi debita mea, dic veraciter : Sicut et ego dimitto debitoribus meis.

Si hoc quod est posterius, aut non dicis, aut fallaciter dicis; illud quod prius est, inaniter dicis.

Dimitte totum quidquid adversus aliquem

Il lui est bon d'imiter le publicain, et de ne pas s'enorgueillir comme le pharisien qui, étant monté au Temple, se vanta de ses mérites et dissimula ses blessures.

Celui-là savait pourquoi il était monté, qui disait : « Seigneur, ayez pitié de moi, pauvre pécheur. »

C'est ce qu'a enseigné Notre-Seigneur à ses Apôtres, en disant : *Pardonnez-nous nos péchés.*

— Dieu a passé avec nous un pacte de bienveillance, et signé un contrat ferme, pour que nous disions : *Comme nous pardonnons à qui nous a offensé.*

Si tu veux dire efficacement : Pardonnez-moi mes offenses, dis sincèrement : comme je pardonne à ceux qui m'ont offensé.

Si tu ne dis pas ou si tu dis sans le penser ces dernières paroles, c'est en vain que tu auras prononcé les premières.

Tout ce que tu as contre quelqu'un, par-

habes de corde tuo : ibi dimitte, ubi Deus videt. donne-le du fond de ton cœur :

Dimitte debitoribus tuis, et securus funde orationem.

Dimitte : prorsus dimitte. Hoc enim facere debes : quod si non feceris, peribis.

Quando debitor veniam petit, continuo dimitte.

Si non ignoveris, non dico : deles orationem de corde tuo ; sed : deleberis de libro Dei.

§ VII

Ne nos inducas in tentationem.

Non per seipsum inducit Deus in tentationem, sed induci patitur eum, quem suo auxilio deseruerit, ordine occultissimo ac meritis.

Causis etiam sæpe manifestis dignum iudicat ille quem deserat,

donne-le du fond de ton cœur :

Pardonne à cet endroit, où Dieu voit.

Pardonne à tes offenseurs, et tu pourras en toute sécurité formuler ta prière.

Pardonne ! encore une fois, pardonne !

C'est ton devoir de le faire : si tu ne le fais pas, tu périras !

Quand ton débiteur te demande pardon, accorde-le aussitôt.

Si tu ne pardonnes pas, je ne dis pas que tu effaces la prière de ton cœur ; je dis que tu seras effacé toi-même du livre de vie.

§ VII

Ne nous laissez pas succomber à la tentation.

Dieu n'induit personne en tentation ; mais il supporte que celui qu'il abandonne pour des raisons mystérieuses ou à cause de ses fautes, y soit conduit.

D'ailleurs c'est souvent pour des raisons évidentes qu'il aban-

et in tentationem induci sinat.

Aliud autem est induci in tentationem, aliud tentari.

Nam sine tentatione probatus esse nullus potest, sive sibi, sicut scriptum est : Qui non est tentatus, qualia scit? (Eccli., XXIV, 11) sive alii, sicut Apostolus ait : Et tentationem vestram in carne mea non sprevisis (Gal., IV, 13).

Hinc enim eos firmos ipse cognovit, quod eis tribulationibus, quæ Apostolo secundum carnem acciderant, non sunt a caritate deflexi.

Nam Deo notus es et ante omnes tentationes, qui scit omnia antequam fiant.

— *Hic non oras ut non tenteris; sed ut non inferas in tentationem : tanquam si quispiam cui necesse est igne exami-*

donne quelqu'un justement et le laisse entrer en tentation.

Mais autre chose est d'être induit en tentation, autre chose d'être tenté.

Car sans l'épreuve de la tentation, on n'est vraiment connu, ni de soi-même, selon ce qui est écrit : *Celui qui n'est pas tenté, que sait-il?* ni des autres, selon ce mot de l'Apôtre : Ce qui dans ma chair était une tentation pour vous, vous ne l'avez pas méprisé.

Car lui-même a considéré comme fermes ceux qui ne se sont pas détournés de la charité, par suite des épreuves que l'Apôtre avait subies dans sa chair.

Mais pour que tu sois connu de Dieu, la tentation ne fait rien, car avant toute tentation, nous sommes connus de celui qui connaît toutes choses avant qu'elles n'arrivent.

— Tu ne pries donc pas pour n'être point tenté; mais pour ne pas succomber à la tentation. De même, celui

nari, non orat ut igne non contingatur, sed ut non exuratur. Vasa enim figuli probat fornax, et homines justos tentatio tribulationis (Eccli., XXVII, 6).

— *Quid aliud petis, cum dicis : Ne nos inferas in tentationem, nisi ut ille qui insidiatur, vel certat extrinsecus, nulla irrumpat ex parte, nulla te fraude, nulla te possit virtute superare?*

Quantaslibet tamen adversum te erigat machinas, quando non tenet locum cordis ubi fides habitat, ejectus est foras.

Sed nisi Dominus custodierit civitatem, in vanum vigilabit qui custodit eam.

Noli ergo de teipso præsumere, si non vis foras ejectum diabolum intro iterum revocare.

qui doit subir l'épreuve du feu, ne demande pas que la flamme ne le touche pas, mais qu'elle ne vienne pas à le brûler. Car la fournaise éprouve le vase du potier, et la tribulation l'homme juste.

— Quand tu dis : Ne nous induisez pas en tentation, que demandes-tu, sinon que celui qui te tend des embûches et te cerne du dehors, ne fasse irruption en toi par aucune brèche, et ne réussisse à t'abattre ni par ruse, ni par violence.

Toutefois, si puissantes que soient les machines de guerre qu'il dresse contre toi, aussi longtemps qu'il ne tient pas ce lieu du cœur où la foi habite, il est jeté dehors.

Mais si le Seigneur ne garde pas la cité, c'est en vain que veille celui qui la garde.

Ne présume donc pas de tes forces.

§ VIII

Sed libera nos a malo.

Hic ora ut non solum non inducaris in malum, quo cares, quod sexto loco petis; sed ab illo etiam libereris, quo jam inductus es.

Quod cum factum fuerit, nihil remanebit formidolosum nec omnino metuenda erit ulla tentatio.

Tres petitiones superiores : Sanctificetur nomen, etc..., æternæ sunt.

Quatuor autem sequentes ad istam vitam pertinent.

Panem nostrum quotidianum da nobis hodie : Numquid quotidie petiturus es panem quotidianum, quando ad illam satietatem veneris?

Dimitte nobis debita nostra : Numquid in illo regno dices quando debita non habebis?

Ne nos inferas in tentationem : Numquid tunc dicere poteris,

§ VIII

Mais délivrez-nous du mal.

Ici, demande non seulement de n'être pas induit au mal dont tu n'es pas encore atteint — c'est l'objet de la demande précédente — mais d'être délivré du mal où tu es déjà engagé.

Lorsqu'il en sera ainsi, tu n'auras plus rien à craindre ni aucune tentation à redouter.

Les trois premières demandes de l'Oraison du Seigneur sont éternelles.

Les quatre dernières, par contre, ne concernent que la vie d'ici-bas.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien : Auras-tu à demander chaque jour le pain quotidien, quand tu seras parvenu au rassasiement éternel?

Pardonnez-nous nos offenses : Diras-tu cela dans le royaume où tu n'auras plus aucune dette?

Ne nous induisez pas en tentation : Pourras-tu parler ainsi, quand il n'y

quando nulla erit tentatio? aura plus de tentation?

Libera nos a malo : Numquid dices, quando nullum erit unde libereris?

Quatuor ergo ista propter vitam quotidianam tibi necessaria sunt, tria vero illa propter æternam.

Sed omnia pete ut ad illam pervenias; et hic roga ne ab illa separe- ris.

Oratio quotidie dicen- da est tibi : in Ecclesia, ad altare Dei quotidie dicitur ista dominica oratio, et ita dicitur ut audiant illam fideles.

Noli timere ne minus diligenter eam teneas : quia, si non poteris tenere perfecte, audiendo quotidie, tenebis.

Délivrez-nous du mal : Diras-tu cela, quand il n'y aura plus de mal, dont tu aies à te délivrer?

Ces quatre demandes concernent donc les nécessités de la vie présente; les trois premières regardent la vie éternelle.

Mais demande tout cela pour y parvenir; et prie ici pour n'en être point exclu.

Cette oraison du Seigneur tu dois la prononcer chaque jour : on la récite chaque jour dans l'Eglise à l'autel de Dieu, et on la récite assez haut pour que les fidèles l'entendent.

Ne t'inquiète pas si tu ne la sais pas intégralement; parce que, si tu as quelque difficulté à l'apprendre, tu y parviendras, à force de l'entendre chanter chaque jour.

APPENDICE II

Le « Pater » de saint Thomas d'Aquin

Nous avons de saint Thomas un Opuscule, à part, sur le *Pater*; un commentaire de l'Oraison dominicale, d'après les Pères, dans la *Chaîne d'or* des Evangiles¹; enfin, un article de la *Somme théologique* dans la question de la prière (IIa IIæ, q. 83, a. 8)².

C'est cette troisième étude que nous reproduisons ici, parce qu'elle donne la pensée définitive et personnelle du Docteur évangélique sur la Prière du Seigneur.

Pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec la méthode de la *Somme théologique*, nous rappelons que, sur chaque point de doctrine, saint Thomas commence par exposer les ob-

1. *In Matth.*, cap. 6.

2. En outre : 3 *Sent*, dist. 34, q. 1, a. 6; et *Comp. Théol.*, part. 2, cap. 4, 199.

jections; ensuite il développe sa propre pensée; il termine en répondant, par ordre, aux objections du début.

On aurait tort de négliger objections et réponses. C'est souvent là qu'éclate davantage la géniale sagacité du saint Docteur.

IIa IIæ, q. 83 a. 9.

IIa, IIæ, q. 83, a. 9.

Utrum convenienter septem petitiones orationis dominicæ assignentur?

Les sept demandes de la prière du Seigneur sont-elles convenablement formulées?

OBJECTIONES

— *Videtur quod inconvenienter septem petitiones Orationis Dominicæ assignentur.*

1° *Vanum enim est petere illud quod semper est sanctum (Luc., I, 49) : Sanctum nomen ejus.*

Regnum etiam ejus est sempiternum, secundum illud (Ps. 144, 13) : Regnum tuum, Domine, regnum omnium sæculorum.

Voluntas etiam Dei semper impletur, sec. illud (Is., 46, 10) : Omnis voluntas mea fiet.

Vanum est ergo pete-

OBJECTIONS

Il semble que non :

1° Il est inutile de demander la sanctification de ce qui est saint à jamais, comme est le nom de Dieu, « *Saint est son nom* ».

De même, le règne de Dieu est éternel : « *Ton règne, Seigneur, est un règne embrassant tous les siècles.* »

Et sa volonté s'accomplit toujours : « *Toute ma volonté sera faite.* »

Il est donc vain de

re quod « nomen Dei sanctificetur », quod « regnum ejus adveniat », et quod « ejus voluntas fiat ».

2° *Præterea, prius est recedere a malo quam consequi bonum. Inconvenienter igitur videntur præordinari petitiones quæ pertinent ad consequendum bonum petitionibus quæ pertinent ad amotionem mali.*

3° *Præterea, aliquid ad hoc petitur ut doneatur. — Sed præcipuum donum Dei est Spiritus Sanctus, et ea quæ nobis per ipsum dantur. Ergo videntur inconvenienter præponi petitiones, cum non respondeant donis Spiritus Sancti.*

4° *Præterea, secundum Lucam in Oratione dominica ponuntur solum quinque petitiones (Luc, XI, 2).*

Superfluum ergo fuit quod secundum Matthæum septem petitiones ponuntur.

5° *Præterea, in vanum videtur captare benevolentiam ejus qui benevolentia sua nos prævenit : quia « ipse*

demande que le nom de Dieu soit sanctifié, que son règne arrive, et que sa volonté s'accomplisse.

2° Pour accéder au bien il faut d'abord s'éloigner du mal. — C'est donc à tort que l'on fait passer les demandes relatives aux biens à obtenir avant celles qui concernent le mal à rejeter.

3° Si nous demandons quelque chose, c'est pour qu'on nous le donne. — Mais le principal don de Dieu, c'est l'Esprit Saint et ce que nous recevons de lui. — Ces demandes manquent d'à-propos, qui ne correspondent pas aux dons du Saint-Esprit.

4° Saint Luc ne mentionne que cinq demandes pour la prière du Seigneur.

Il est donc superflu d'en formuler sept selon saint Mathieu.

5° Il semble inutile de vouloir s'assurer la bienveillance de celui qui nous prévient de ses bontés. — Or, c'est bien

prior dilexit nos », *ut dicitur (I Joan., IV, 16).*

— *Superflue igitur præmittitur petitionibus, « Pater noster, qui es in cœlis », quod videtur ad benevolentiam captandam pertinere.*

Doctrina S. Thomæ

Sed in contrarium sufficit auctoritas Christi Orationem instituentis.

Respondeo dicendum quod Oratio dominica perfectissima est : quia, sicut Augustinus dicit (ad Probam, epist. 130) : « si recte et congruenter oramus, nihil aliud dicere possumus quam quod in ista Oratione Dominica positum est. »

Quia enim oratio est quodammodo desiderii nostri interpres apud Deum, illa solum recte orando petimus quæ recte desiderare valeamus.

In Oratione autem Dominica non solum petuntur omnia quæ recte

le cas de Dieu dont il est écrit que « *il nous a aimés le premier* ». —

Il est donc superflu de mettre en tête des demandes : *Notre Père, qui êtes aux cieux*, par quoi l'on semble vouloir capter sa bienveillance.

Exposé doctrinal de S. Thomas

A l'encontre de ces objections, il suffit d'alléguer l'autorité du Christ qui a institué cette prière.

LA PRIÈRE DU SEIGNEUR EST ABSOLUMENT PARFAITE.

Car, dit Saint Augustin : « Si nous prions d'une manière correcte et convenable, nous ne pouvons rien dire d'autre que ce que renferme cette prière du Seigneur. »

En effet, la prière étant comme l'interprète de nos désirs devant Dieu, nous ne demandons légitimement que ce qui est conforme à de justes désirs.

Or, la prière du Seigneur non seulement demande tout ce que nous

desiderare possumus, sed etiam eo ordine quo desideranda sunt : ut sic hæc Oratio non solum instruat postulare, sed etiam sit informativa totius nostri affectus.

sommes en droit de désirer, mais elle le fait dans l'ordre même où on doit le désirer : si bien qu'elle nous donne tout ensemble et la règle de nos demandes et la norme de tous nos sentiments.

Manifestum est autem quod primo cadit in desiderio finis; deinde ea quæ sunt ad finem.

I. — Finis autem noster, Deus est. In quem noster affectus tendit dupliciter :

— uno quidem modo, prout volumus gloriam Dei;

— alio modo, secundum quod volumus frui gloria ejus.

Quorum primum pertinet ad dilectionem quâ Deum in seipso diligimus; secundum vero pertinet ad dilectionem quâ diligimus nos in Deo.

Et ideo prima petitio ponitur : Sanctificetur nomen tuum, per quam petimus gloriam Dei.

Secunda vero ponitur : Adveniat regnum tuum, per quam peti-

Ceci posé, il est clair que notre désir se porte premièrement *sur la fin*, et en second lieu *sur les moyens* de l'atteindre.

I. — Notre fin : c'est Dieu, vers qui le mouvement de notre cœur tend à *un double titre*.

— premièrement, nous voulons sa gloire;

— secondement, nous voulons jouir nous-mêmes de cette gloire.

Dans le premier cas, il s'agit de l'amour que nous portons à Dieu lui-même; dans le second cas, de l'amour par lequel nous nous aimons nous-mêmes en Dieu.

De là notre première demande : *Que votre nom soit sanctifié*; elle exprime notre désir de la gloire de Dieu.

Nous disons en second lieu : *Que votre règne arrive*, par quoi nous

mus ad gloriam ejus pervenire.

II. — *Ad finem autem prædictum ordinat nos aliquid dupliciter :*
— *uno modo, per se;*

— *alio modo, per accidens.*

1° *Est autem aliquid utile in finem beatitudinis dupliciter :*

a) *uno modo, directe et principaliter, secundum meritum quo beatitudinem mere mur Deo obediendo; et quantum ad hoc ponitur : Fiat voluntas tua, sicut in cælo et in terra.*

b) *alio modo, instrumentaliter, et quasi coadjuvans nos ad merendum; et ad hoc pertinet quod dicitur : Panem nostrum quotidianum da nobis hodie :*

— *sive hoc intelligatur de pane sacramentali, cujus quotidianus usus proficit homini, in quo etiam intelliguntur omnia alia sacramenta;*

— *sive etiam intelli-*

demandons de parvenir à la gloire de son royaume.

II. — Pour atteindre cette fin, il est deux sortes de moyens :

— les uns y mènent par eux-mêmes,

— les autres accidentellement.

1° Or une chose est utile à la fin de la béatitude de deux façons :

a) *directement et principalement :* tout ce qui sous forme de mérite nous donne un droit à la béatitude, en nous soumettant aux ordres de Dieu. C'est l'objet de cette demande : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

b) *instrumentalement :* tout ce qui vient en aide à notre activité méritoire. C'est à ce propos que nous disons : *donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

— Soit qu'on entende ces paroles *du pain sacramental*, dont l'usage quotidien nous fait progresser dans le bien : dans le pain on entend aussi tous les autres sacrements.

— Soit qu'on com-

gatur de pane corporali, ut per panem intelligatur « omnis sufficientia victus », sicut dicit Augustinus ad Probam; quia et Eucharistia est præcipuum sacramentum, et panis est præcipuus cibus : unde et in Evangelio Matthæi scriptum est « supersubstantialem », id est « præcipuum », ut Hieronymus exponit. (In Matt., lib. 1, cap. 6, v. 11).

2° Per accidens autem ordinamur in beatitudinem per remotiorem prohibentis.

Tria autem sunt quæ nos a beatitudine prohibent :

a) *Primo quidem peccatum, quod directe excludit a Regno : secundum illud : « Neque fornicarii, neque idolis servientes, etc. regnum Dei possidebunt ». Et ad hoc pertinet quod dicitur : « Dimitte nobis debita nostra ».*

b) *Secundo, tentatio, quæ nos impedit ab observantia divinæ voluntatis. Et ad hoc pertinet quod dicitur : « Et ne*

prenne ces paroles du pain corporel, dans lequel sont sous-entendues « toutes les nécessités de la vie » (Saint Augustin).

De même, en effet, que l'Eucharistie est le plus grand des sacrements, ainsi le pain est notre aliment principal.

Aussi saint Mathieu appelle-t-il le pain « supersubstantiel » ou principal, ainsi que traduit saint Jérôme.

2° *Accidentellement*, nous sommes orientés vers la béatitude, par l'éloignement des obstacles.

Or, il y a *trois obstacles* à la conquête de la béatitude :

a) En premier lieu, *le péché* qui nous exclut directement du Royaume selon ce mot de saint Paul : « Ni les fornicateurs, ni les adorateurs d'idoles, etc... n'entreront dans le royaume des cieux. » Ce qui nous fait dire : « *Remettez-nous nos dettes.* »

b) *Secondement, la tentation*, qui nous détourne de l'obéissance à la volonté divine. D'où cette demande : « *Ne*

nos inducas in tentationem »: *per quod non petimus ut non tentemur, sed ut a tentatione non vincamur, quod est in tentationem induci.*

c) *Tertio, pœnalitas præsens, quæ impedit sufficientiam vitæ.*

Et quantum ad hoc dicitur: « Libera nos a malo. »

nous laissez pas entrer en tentation »: par quoi nous demandons non point de n'être pas tentés, mais de n'être pas vaincus par la tentation, ce qui est « entrer » en la tentation.

c) En troisième lieu, *les peines de la vie présente, comme celles qui empêchent d'avoir le suffisant pour vivre. Sur quoi on dit: « Délivrez-nous du mal. »*

Réponse aux cinq objections du début

I. — *Ad primum ergo dicendum quod, sicut Augustinus dicit..., cum dicimus « Sanctificetur nomen tuum », « non petitur quasi non sit sanctum nomen Dei: sed ut sanctum ab hominibus habeatur »; quod pertinet ad Dei gloriam in hominibus propagandam.*

— *Quod autem dicitur « Adveniat regnum tuum », non ita dictum est quasi Deus nunc non regnet, sed, sicut Augustinus dicit... « deside-*

I. — Selon saint Augustin, quand nous disons « Que votre nom soit sanctifié », cette demande n'implique pas que le nom de Dieu ne soit pas saint. Elle tend à ce qu'il soit tenu pour tel, c'est-à-dire à ce que la gloire de Dieu se répande parmi les hommes.

— Lorsqu'on dit « Que votre règne arrive », ce n'est point dire qu'il ne règne pas encore. Mais nous excitons en nous le désir de ce royaume,

rium nostrum ad illud regnum excitamus, ut nobis veniat, atque in eo regnemus ».

— *Quod autem dicitur « Fiat voluntas tua », « recte intelligitur : Obediatur præceptis tuis. » — « Sicut in cælo et in terra » : id est, sicut ab Angelis, ita ab hominibus.*

— *Unde hæc tres petitiones perfecte complentur in vita futura : aliæ vero quatuor pertinent ad necessitatem vitæ præsentis, sicut Augustinus dicit...*

II. — *Ad secundum dicendum quod, cum oratio sit interpres desiderii, ordo petitionum non respondet ordini executionis, sed ordini desiderii seu intentionis, in quo prius est finis quam ea quæ sunt ad finem, et consecutio boni quam remotio mali.*

III. — *Ad tertium dicendum quod Augustinus (...) adaptat septem petitiones donis et beatitudinibus, dicens : « Si timor Dei est quo beati sunt pauperes spiritu,*

afin qu'il vienne pour nous et que nous y puissions régner.

— Quant à ces paroles : « *Que votre volonté soit faite*, elles signifient : qu'on obéisse à vos commandements. « Sur la terre comme au ciel », c'est-à-dire : aussi bien de la part des hommes que des anges.

— Ces trois demandes seront parfaitement accomplies dans la vie future. Les quatre autres sont relatives aux besoins de la vie présente.

II. — La prière étant l'interprète de nos désirs, l'ordre des demandes du *Pater*, ne répond pas au plan d'exécution, mais au plan d'intention, qui est même chose que le désir. Voilà pourquoi la fin est envisagée avant les moyens de l'atteindre, et la poursuite du bien avant le rejet du mal.

III. — Saint Augustin adapte les sept demandes du *Pater* aux dons et aux béatitudes, en ces termes :

« Si la crainte de Dieu fait la béatitude

petamus ut sanctificetur nomen Dei in hominibus timore casto.

Si pietas est qua beati sunt mites, petamus ut veniat regnum ejus, ut mitescamus nec et resistamus.

Si scientia est qua beati sunt qui lugent, oremus ut fiat voluntas ejus : quia sic non lugebimus.

Si fortitudo est qua beati sunt qui esuriunt, oremus ut panis noster quotidianus detur nobis.

Si consilium est quo beati sunt misericordes, debita dimittamus, ut nobis nostra dimittantur.

Si intellectus est quo beati sunt mundo corde, oremus ne habeamus duplex cor, temporalia sectando, de quibus tentationes fiunt in nobis.

Si sapientia est qua beati sunt pacifici quoniam filii Dei vocabun-

des pauvres selon l'esprit, demandons que les hommes aient, dans une chaste crainte, le sentiment de la sainteté du nom de Dieu.

« Si la *piété* béatifie les doux, demandons l'avènement de son règne ; car alors nous serons doux et ne lui résisterons point.

« Si la *science* fait la béatitude de ceux qui pleurent, prions pour que s'accomplisse sa volonté, car alors nous ne pleurerons plus.

« Si c'est la *force* qui béatifie ceux qui ont faim, demandons que notre pain quotidien nous soit donné.

« Si le *conseil* rend bienheureux ceux qui font miséricorde, remettons nos dettes pour que les nôtres nous soient remises.

« Si l'*intelligence* rend heureux les cœurs purs, prions pour n'avoir pas un cœur double, partagé par la poursuite des biens temporels, source de toutes nos tentations.

« Si la *sagesse* est la béatitude des pacifiques, parce qu'ils seront appe-

tur, oremus ut liberemur a malo : ipsa enim liberatio liberos nos faciet filios Dei. »

IV. — *Ad quartum dicendum quod, sicut Augustinus dicit (...), « Lucas in Oratione Dominica petitiones non septem, sed quinque complexus est. Ostendens enim tertiam petitionem duarum præmissarum esse quodammodo repetitionem, prætermittendo eam facit intelligi » : quia scilicet ad hoc præcipue voluntas Dei tendit ut eius sanctitatem cognoscamus, et cum ipso regnemus.*

« *Quod etiam Matthæus in ultimo posuit : Libera nos a malo, Lucas non posuit, ut sciat unusquisque in eo se liberari a malo quod non infertur in tentationem. »*

V. — *Ad quintum dicendum quod oratio porrigitur Deo non ut ipsum flectamus, sed ut in nobis ipsis fiduciam excitemus postulandi. Quæ quidem præcipue exci-*

lés les fils de Dieu, prions pour être délivrés du mal : car cette libération fera de nous les libres fils de Dieu. »

IV. — Voici l'explication que donne saint Augustin : « Dans saint Luc, la prière du Seigneur comprend non point sept demandes, mais seulement cinq. C'est que l'Évangéliste voulait montrer que la troisième n'est que la répétition des deux précédentes ; en l'omettant, il souligne cette ressemblance. » C'est en effet l'objet principal de la volonté de Dieu que nous connaissions sa sainteté et régions avec lui.

« Quant à la demande : *Délivrez-nous du mal*, placée en dernier lieu par saint Matthieu, saint Luc ne la donne pas, pour que chacun sache qu'il est délivré du mal dès là qu'il n'entre point en tentation. »

V. — Ce n'est point pour fléchir Dieu que nous le prions, mais pour exciter en nous-mêmes la confiance qui doit animer notre demande. Cette confiance

tatur in nobis considerando ejus caritatem ad nos, qua bonum nostrum vult, et ideo dicimus : « Pater noster »; et ejus excellentiam, qua potest; et ideo dicimus « qui es in cœlis ».

naît en nous principalement quand nous considérons *l'amour* qu'il nous porte et qui lui fait vouloir notre bien : c'est pourquoi nous disons : *Notre Père*; et son excellence qui lui permet de l'accomplir : c'est pourquoi nous disons : *qui êtes dans les cieux* ».

Conclusion

Nous concluons ces pages sur le Pater de saint Augustin, de saint Thomas et de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, en citant quelques lignes d'un Maître, trop tôt enlevé à la science théologique.

« Rien ne saurait être comparé, comme perfection, dans l'ordre de la prière, à l'Oraison Dominicale. Elle nous fait nous adresser, dans un esprit de famille divine, à Celui qui règne, Trine et Un, dans les splendeurs des cieux, et qui nous permet d'aller à Lui comme des enfants vont à leur Père. Elle met dans nos cœurs et sur nos lèvres les désirs et les demandes qui plaisent le plus au cœur de Dieu et qu'Il ne peut pas ne pas exaucer...

« C'est le cri de l'âme en ce qu'il a de plus pur, de plus profond, de plus haut, de plus complet, de plus divin. Notre vie tout entière devrait passer à le faire monter vers Dieu sur des ailes de feu, ou par nos soupirs, ou par nos paroles, ou par nos actes. »¹

1. R. P. Pègues, O. P., *Comment. de la Somme théologique*, XII, p. 94.

TABLE DES MATIERES

	PAGES
<i>1^{re} Instruction</i> : Notre Père, qui êtes aux cieux	9
<i>2^e Instruction</i> : Que votre nom soit sanctifié.	31
<i>3^e Instruction</i> : Que votre règne arrive	53
<i>4^e Instruction</i> : Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel	75
<i>5^e Instruction</i> : Donnez-nous aujourd'hui no- tre pain quotidien	103
<i>6^e Instruction</i> : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés	127
<i>7^e Instruction</i> : Et ne nous laissez pas suc- comber à la tentation	147
<i>8^e Instruction</i> : Mais délivrez-nous du mal ..	167
<i>9^e Instruction</i> : Ainsi soit-il	191
<i>Appendice I.</i> — Le Pater de saint Augustin.	205
<i>Appendice II.</i> — Le Pater de saint Thomas d'Aquin	227